LETTRES

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

SUR LE

PAGANISME DANS L'ÉDUCATION

PAR

M. L'ABBÉ J. GAUME

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

> Ego peperi ovum, Lutherus exclusit. Ego posui ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum longe dissimillimum.
>
> (Eras., *Epist.*, lib. XX, 24.)
>
> J'ai pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore. J'ai pondu un œuf de poule, Luther en a fait éclore une corneille.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES

RUE CASSETTE, 4.

1852

LETTRES

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

SUR

LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



Cet ouvrage se trouve aussi :

A NEVERS, chez LAURENT, libraire;
A BESANÇON, chez TURBERGUE, libraire;
A LYON, chez PÉRISSE FRÈRES, libraires;
A ROUEN, chez FLEURY, libraire;
A LILLE, chez LEFORT, imprimeur-libraire;
A VANNES, chez LAFOLYE, imprimeur-libraire.
A TOULOUSE, chez ANSAS, libraire.

IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

LETTRE

De Son ÉMINENCE

MONSEIGNEUR LE CARDINAL GOUSSET,

ARCHEVÊQUE DE REIMS,

A M. L'ABBÉ GAUME,

VICAIRE GÉNÉRAL DE NEVERS.

Paris, le 2 juin 1852.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

N'ayant pas été tout à fait étranger à la publication du *Ver rongeur des sociétés modernes*, je n'ai pu être insensible aux attaques violentes dont vous avez été l'objet à l'occasion de cet ouvrage. On ne

peut vous accuser d'avoir émis des opinions *exagérées, absurdes, irrespectueuses envers l'Église et capables de troubler les consciences*, etc., sans faire retomber une accusation aussi grave sur ceux qui, en approuvant votre livre d'une manière ou d'une autre, comme je l'ai fait moi-même, se seraient rendus solidaires des erreurs qu'on vous reproche. Néanmoins, comme le procès me paraît suffisamment instruit, et que vos LETTRES A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS ne laissent rien à désirer pour le *fond* ni pour la *forme*, je n'entrerai pas dans la discussion. Je préfère mettre la main à l'œuvre, *en adoptant incessamment*, pour les petits séminaires de mon diocèse, le plan d'éducation que vous proposez. Cet *essai*, je m'y attends, aura des contradicteurs ; mais, à tort ou à raison, je suis persuadé que l'usage exclusif, ou presque exclusif, des auteurs païens dans les établissements d'instruction secondaire, ne peut, *sous aucun rapport*, contribuer à l'amélioration de l'ordre social. Il me semble même que rien n'est plus propre à favoriser les efforts de ceux qui, au nom du progrès, travaillent à rempla-

cer la civilisation chrétienne par la prétendue civilisation des Grecs et des Romains.

Je vous renouvelle, Monsieur le vicaire général, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués.

† THOMAS, cardinal GOUSSET,
Archevêque de Reims.

LETTRES

A MONSEIGNEUR DUPANLOUP,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS,

SUR LE PAGANISME DANS L'ÉDUCATION.

I

Nevers, 11 mai 1852.

Monseigneur,

Le zèle ardent qui vous anime, et dont vous avez donné tant de preuves, ne vous a pas permis de rester étranger à la polémique soulevée par mon dernier ouvrage sur l'importante question du paganisme dans l'éducation. Dans une lettre solennellement adressée *à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de vos petits séminaires, et aux autres ecclésiastiques chargés dans votre diocèse de l'éducation de la jeunesse*, vous attaquez vivement, quoique sans le nommer, l'auteur du *Ver rongeur des sociétés modernes*. Il est des adversaires auxquels on peut se dis-

penser de répondre. Mais lorsqu'un évêque, armé de la double autorité de son talent et de son caractère, descend dans la lice et se croit obligé de signaler hautement les doctrines d'un prêtre comme *exagérées*, *absurdes*, *irrespectueuses envers l'Église et capables de troubler les consciences*, etc., ce prêtre est mis en demeure de rompre le silence. Il doit élever la voix, ou pour reconnaître ses erreurs et réparer le scandale, ou pour soumettre à son juge quelques observations respectueuses et de nature à faire modifier la sentence.

Votre Grandeur me permettra de m'arrêter à ce dernier parti, bien moins dans mon intérêt personnel que dans celui de la grande cause que je défends. Les égards dus au vénérable pontife qui daigne m'honorer de sa confiance, ainsi que l'honneur du diocèse auquel j'appartiens, m'en font également un devoir. Aucun de vos griefs ne sera négligé : l'ordre que vous avez suivi dans l'attaque réglera celui de la défense. D'ailleurs, je vous supplie de croire qu'il m'en coûte plus que je ne saurais le dire d'entrer en discussion avec un prélat que ses rares qualités placent si haut dans l'opinion publique. Cette manifestation de mes sentiments proteste d'avance contre toute parole peu mesurée qui pourrait tomber de ma plume, mais qui ne sortira jamais de mon cœur.

Aujourd'hui, je n'aborderai pas la discussion : je veux seulement, Monseigneur, vous exprimer mes regrets et vous offrir mes remercîments.

Je regrette que vous ayez cru devoir dénoncer aux catholiques un ouvrage honoré des suffrages de MM. Donoso Cortès et de Montalembert.

Je regrette que vous ayez jugé convenable de blâmer

devant le clergé un livre loué hautement par l'éminent cardinal de Reims.

Je regrette plus vivement encore qu'en le faisant, vous n'ayez pas seulement pour auxiliaires des prêtres savants et respectables; mais que vous soyez secondé par tous les journaux universitaires, gallicans et voltairiens (1).

Je regrette qu'au lieu d'accepter le débat sur le vrai terrain où je l'ai placé, c'est-à-dire la Renaissance considérée dans son ensemble, et de prouver contre moi qu'elle fut un bien et non un mal, vous ayez restreint la discussion à la question particulière de l'enseignement classique.

Je regrette que, même sur ce terrain, vous ayez, en m'attaquant, tiré sur vos troupes : à plus d'un titre, je suis un de vos soldats. Votre Grandeur repousse-t-elle de l'enseignement classique les auteurs chrétiens? Nullement, et moi non plus. Bannit-elle absolument les auteurs païens? Nullement, et moi non plus (2). Demande-t-elle que les auteurs païens soient enseignés chrétiennement? Je fais le même vœu (3).

Entre vous et moi, Monseigneur, quel est donc le point de dissidence? Le voici : vous dites que ce qui se fait aujourd'hui dans les maisons d'éducation chrétienne, en matière d'enseignement littéraire, *est bon;* et que *cela s'est toujours fait.* J'ose n'être pas du même avis.

Vous semblez croire qu'il manquerait quelque chose à l'éducation et à l'instruction des jeunes chrétiens si, dès l'enfance et pendant toute la durée de leurs études, ils

(1) *Revue de l'Instr. pub.*, 25 mars, 15 avril, etc.; le *Siècle*, 4 avril; les *Débats*, 30 avril, etc.

(2) *Ver rongeur*, 384-5.

(3) *Id* , 409.

n'avaient constamment un pied dans le paganisme et un autre dans le christianisme. J'ai le malheur de ne pas comprendre une pareille nécessité.

Tel est le point en litige.

A mes regrets se joignent mes remercîments. D'abord, la lecture attentive de votre lettre démontre une fois de plus que, depuis le commencement de la discussion, on n'a pas trouvé une seule raison nouvelle à m'opposer. Votre Grandeur ne fait que reproduire, en leur donnant l'autorité de son talent et de son caractère, les arguments déjà connus et déjà réfutés, du moins quant au fond. En effet, tout ce qu'on dit contre les lettres chrétiennes a été dit ni plus ni moins, et souvent dans les mêmes termes, contre l'art chrétien; et tout ce qui a été dit contre l'art chrétien est réfuté depuis vingt ans.

De plus, en manifestant solennellement votre opinion, vous êtes entré dans mes vues. Grâce à vous, Monseigneur, la polémique se trouve *sérieusement* engagée. Préoccuper l'opinion du débat, tel était, en publiant le *Ver rongeur*, le premier succès que j'ambitionnais. Toute ma crainte, je l'avoue, était que la grave question du paganisme classique ne rencontrât qu'une indifférence glacée. La Providence, qui semble vouloir nous sauver malgré nous, ne l'a point permis. Malgré ses défauts, et peut-être à cause de ses défauts, mon ouvrage a ému l'opinion : il partage les esprits. La cause est introduite; les débats sont ouverts; on discute dans les journaux et dans les salons, dans le clergé et dans le monde, en Europe et en Amérique : le procès sera jugé, jugé au fond et sans appel.

Déjà il reste ceci : de l'état de dogme où elle était jusqu'à présent, la nécessité du paganisme classique est

passée, pour un certain nombre de personnes, à l'état de problème ; en outre, la nécessité et la supériorité du christianisme classique sont mises à l'ordre du jour, comme y furent mises, il y a vingt ans, l'architecture catholique et la liturgie romaine. Ces trois questions sont identiques, et, sous le rapport du but auquel elles tendent, les plus importantes, j'ose le dire, du dix-neuvième siècle. Quelle sera l'issue de la lutte? Dieu seul la connaît. En attendant, Votre Grandeur me permettra de lui citer les paroles d'un homme qui est, à juste titre, en possession de toute son estime et de toute sa confiance.

« Je suis convaincu, m'écrivait M. de Montalembert, que tout esprit libre de prévention reconnaîtra le mal que vous dénoncez si énergiquement. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, les préventions seront nombreuses, et à peu près universelles. Chacun se sentira blessé dans ses antécédents, dans ses habitudes, dans ses préjugés. On n'aime pas à se dire qu'on a été mal élevé, et, ce qui est pire, qu'on a mal élevé les autres. Vous serez accusé de méconnaître les lois de la civilisation, du progrès, du bon sens, les saines traditions, les bonnes habitudes, etc.

« Mais que cela ne vous décourage pas. *Les mêmes objections ont été faites, les mêmes accusations ont été portées* contre ceux qui ont entrepris la restauration de la liturgie romaine et la réhabilitation de l'architecture du moyen âge. Or, *ces deux causes sont aujourd'hui gagnées*, au moins en théorie ; la pratique suivra, malgré les résistances acharnées de la routine et de l'amour-propre. *Tenez pour certain que nous serons également vainqueurs dans la croisade entreprise contre le paganisme dans l'éducation*,

qui n'est qu'une autre face de la même question (1). »

Cette question est aussi vaste qu'importante. Votre Grandeur en a touché tous les points; elle comprendra que plusieurs lettres sont nécessaires pour discuter la sienne : on peut écrire sur l'ongle du pouce assez d'objections pour exiger un volume de réponses.

Daignez agréer l'hommage du profond respect, avec lequel je suis,

Monseigneur,
de Votre Grandeur,
le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. Gaume, v. g. de Nevers.

II

Nevers, 13 mai 1852.

Monseigneur,

Si vous le permettez, abordons aujourd'hui votre lettre. Parlant à MM. les supérieurs et professeurs de vos petits séminaires, vous commencez en ces termes : « Plusieurs d'entre vous *se sont émus* de la vive et ardente controverse soulevée récemment au sujet de l'emploi des auteurs païens dans l'enseignement classique. Ils m'ont demandé ce qu'ils devaient penser à cet égard, et s'ils

(1) La Roche-en-Brèny, 25 octobre 1851.

pouvaient continuer *sans inquiétude* à donner à leurs élèves un enseignement contre lequel sont dirigées de si graves accusations. »

Les émotions et les inquiétudes de MM. vos professeurs peuvent avoir une des deux causes suivantes, peut-être toutes les deux à la fois : ou ils trouvent que les classiques païens occupent une trop large place dans l'enseignement ; ou que, restreints dans les limites ordinaires, et expliqués comme on les explique partout, ils ne sont pas sans danger. Sous ce double rapport, Votre Grandeur veut bien les rassurer. Avant d'examiner les motifs de tranquillité qu'elle leur donne, voyons ce qu'il faut penser de ces émotions et de ces inquiétudes.

D'abord, sont-elles exclusivement personnelles à MM. les professeurs des petits séminaires d'Orléans ?

Je pourrais mettre sous les yeux de Votre Grandeur de nombreuses lettres de directeurs et de professeurs de petits séminaires, écrites des différentes parties de la France. Elle me permettra de lui citer seulement quelques paroles d'un prêtre vénérable, directeur d'un petit séminaire depuis dix-huit ans. « Vous avez assurément mis le doigt sur la plaie. Le livre que vous venez de publier (le *Ver rongeur*) répond véritablement à un besoin impérieux de notre époque. Je ne m'arrêterai pas autrement à en faire l'éloge. Il n'y a rien à retrancher dans ce livre ; il y aurait beaucoup à ajouter en faveur de votre thèse...

« Toutefois, je crois pouvoir vous assurer que cette idée est en germe *depuis longtemps dans bien des esprits, surtout parmi les professeurs des petits séminaires, qui sentent, aujourd'hui plus que jamais, l'influence de cette éducation païenne*... Dans ce temps où il n'y a presque

plus de foi dans la plupart des familles, ceux qui ne mettent point la main à la pâte ne soupçonnent pas en quel état des enfants de dix à douze ans arrivent au collége et au séminaire, et *combien cette éducation, on peut le dire, exclusivement païenne, sert admirablement leurs penchants et leurs inclinations, qui déjà auraient bien plus besoin de barrières que d'encouragements* (1). »

Un prêtre non moins distingué, et depuis vingt ans professeur de rhétorique dans un autre petit séminaire, s'exprime en ces termes : « Je ne puis résister au désir ardent qui me presse de vous offrir mes humbles et sincères remercîments, mes vives et complètes sympathies. *Depuis longtemps je souffre cruellement de voir que l'on s'obstine à paganiser l'enseignement*, et, dans un moment où la lutte est engagée d'une manière si vive entre le bien et le mal, *on gémit de ce que les païens de Rome et d'Athènes sont encore à la tête de l'instruction dans les séminaires comme dans l'Université* (2). »

Un autre, actuellement recteur d'une paroisse importante, est encore plus explicite : « Moi, dit-il, professeur obscur, je puis affirmer que *je connais par expérience* le mal que je faisais en expliquant les auteurs païens et que je me regardais parfois comme un *professeur de pestilence*. J'ai tout fait pour inspirer aux jeunes gens une profonde pitié et un profond mépris pour tous ces écrivains corrupteurs qui s'appellent le *divin* Platon, le roi des orateurs romains, le cygne de Mantoue et le chantre de Tibur. Si j'ai commis un crime de lèse-littérature, je ne m'en cache ni m'en repens... *si crimen est... deliqui.* L'Église catholique a produit des œuvres autrement re-

(1) N..., 19 août 1851.
(2) N..., 31 août 1851.

marquables pour la forme, je ne parle pas du fond, que celles de l'antiquité païenne..... (1). »

Ces témoignages, auxquels je pourrais en ajouter beaucoup d'autres, prouvent que les émotions et les inquiétudes des directeurs et professeurs de vos séminaires ne leur sont point exclusivement personnelles.

Faut-il les regarder comme des délicatesses de conscience excessives et inconnues avant la controverse élevée récemment?

D'abord, en se voyant obligés d'*étudier*, avec l'assiduité nécessaire aujourd'hui, les auteurs païens, serait-il étonnant que des ecclésiastiques et des prêtres se surprissent à se demander : « Quel est donc le but de toutes ces études profanes, et qu'en reste-t-il? Quel aliment y trouvent ma foi, ma piété, l'esprit intérieur et sacerdotal? Sont-elles bien en harmonie avec les connaissances propres à ma vocation? Quand un jour il me faudra catéchiser, prêcher, confesser : les *Fables* d'Ésope, les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Églogues* de Virgile, me seront-elles d'une grande utilité? Si, au lieu de Cicéron ou de Tite-Live, je lisais assidûment saint Paul, les Pères de l'Église, quelques actes de martyrs, mes discours seraient-ils donc vides de choses, et ma parole dépourvue des grâces particulières qui conviennent à l'orateur chrétien? Que me reviendra-t-il de toutes *ces beautés païennes* pour la conduite de ma vie et de la vie des autres? N'y a-t-il dont point d'occupation plus digne d'une âme chrétienne et du cœur d'un prêtre? »

De plus, en *enseignant* les auteurs profanes, que font les professeurs de petits séminaires et de maisons d'éducation chrétienne? Ils perpétuent, et ils le savent bien, une

(1) N..., 24 avril 1852.

coutume dont saint Augustin disait, il y a quinze siècles : « Malheur à toi, torrent de la coutume ! Qui arrêtera tes ravages ? quand seras-tu desséché ? jusques à quand entraîneras-tu les fils d'Ève dans cette mer immense, formidable, que traversent à grand'peine les passagers de la croix ? N'est-ce pas dans cette belle étude de l'antiquité païenne que j'ai appris à connaître Jupiter tonnant et adultère ? C'est une fiction ! s'écrient tous les maîtres. Fiction tant qu'il vous plaira ; mais cette fiction fait que les crimes ne sont plus des crimes, et qu'en commettant de pareilles infamies on a l'air d'imiter, non des hommes pervers, mais les dieux immortels...

« J'ai appris à pleurer Didon, qui s'était tuée pour avoir trop aimé ; et *moi-même, trouvant la mort en lisant ces coupables folies*, je n'avais pour moi aucune larme dans les yeux... *Est-il étonnant que toutes ces vanités m'aient éloigné de vous, ô mon Dieu ?*... Que sont toutes ces choses, sinon du vent et de la fumée ? N'y a-t-il donc pas d'autre moyen de cultiver l'esprit et de former à l'éloquence ? Vos louanges, Seigneur, vos louanges si éloquemment chantées dans les Écritures, auraient *soutenu le pampre pliant de mon cœur. Il n'eût pas été emporté dans le vide, proie déshonorée des esprits impurs. Il est plus d'une manière de sacrifier aux anges prévaricateurs* (1). »

(1) Væ tibi, flumen moris humani ! Quis resistet tibi ? quandiu non siccaberis ? quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum, quod vix transeunt qui lignum conscenderint ? Nonne ego in te legi et tonantem Jovem et adulterantem ?... Fingebat hæc Homerus !... sed verius dicitur quod fingebat hæc quidem ille ; sed hominibus flagitiosis divina tribuendo, ne flagitia flagitia putarentur, et ut quisquis ea fecisset, non homines perditos, sed cœlestes Deos videretur imitatus. *Conf.*, lib. I, c. XVI. — Tenere cogebar Æneæ nescio cujus errores,

Daignez encore, Monseigneur, écouter un homme dont le nom reviendra plus d'une fois dans le cours de cette discussion. Parlant de l'enseignement des classiques païens, tel que la Renaissance le pratique, un célèbre jésuite du seizième siècle, le P. Possevin, gémit ainsi, en son nom et au nom des professeurs des maisons chrétiennes de son temps : « Et c'est nous ! nous qui, par la grâce de Jésus-Christ, vivons au milieu des lumières de l'Évangile ; c'est nous qui perdrons l'esprit au point de devenir des instruments de damnation pour ces âmes dont nous devons être les anges gardiens, les tuteurs et les guides vers le ciel ! Après qu'ils ont reçu l'innocence baptismale, c'est nous qui mettrons pendant plusieurs années de si lourdes entraves aux pieds de ces enfants, et les empêcherons, dans cet âge si enclin à la piété, de courir dans les voies de Dieu et de la sanctification (1) ! »

Au siècle suivant, le P. Thomassin fait entendre des accents non moins douloureux : « Je confesse, dit-il, qu'étant dans les mêmes engagements, *j'ai suivi les routes communes*, et que je ne me suis aperçu de *mes égarements* que dans un âge plus avancé.... Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas. Il est bien juste que je m'applique à les *expier* en avertissant mes frères

oblitus errorum meorum, et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ob amorem, cum interea *meipsum in his a te morientem*, Deus vita mea, siccis oculis ferrem miserrimus. *Id.*, *id.*, c. XIII. — Quid autem mirum quod in vanitates ita ferebar, et a te, Deus meus, ibam foras ? *Id.*, *id.*, c. XVIII. — Nonne ecce illa omnia fumus et ventus ? Ita ne aliud non erat ubi exerceretur ingenium et lingua mea ? Laudes tuæ, Domine, laudes tuæ per Scripturas tuas suspenderent palmitem cordis mei, et non raperetur per inania nugarum turpis præda volatilibus. Non enim uno modo sacrificatur transgressoribus angelis. *Id.*, *id.*, c. XVII.

(1) E noi, noi dico, che siamo nella luce di Dio per mezzo di Christo,

de profiter de mes fautes, et de faire que mon exemple les empêche d'y tomber (1). »

Voilà ce que les directeurs et professeurs de tous les petits séminaires en général peuvent se dire, sans être pour cela plus scrupuleux que saint Augustin, le P. Possevin, le P. Thomassin et beaucoup d'autres. Il est donc bien entendu que les *inquiétudes* et les *émotions* dont vous parlez, Monseigneur, ne sont ni exclusivement personnelles à vos prêtres, ni occasionnées par la publication de mon ouvrage. J'ajoute que MM. vos professeurs ont, pour se tranquilliser, les paroles rassurantes de leur évêque. Néanmoins, je m'étonnerais peu, si le système actuel d'enseignement, considéré par *rapport à la société* et par *rapport à l'enfant*, rendait les inquiétudes plus vives dans les séminaires d'Orléans que dans les autres. Et, si quelqu'un en est responsable, permettez-moi de le dire, c'est Votre Grandeur.

Dans le bel ouvrage qu'elle a publié sur l'*Éducation*, elle attribue au système d'éducation, suivi *depuis longtemps déjà*, *la décadence de l'Europe*. Dans ma troisième lettre, je rapporterai vos propres paroles. Ainsi, MM. les professeurs de vos petits séminaires peuvent se dire : « En enseignant les auteurs païens, *comme je le fais*, et *dans la mesure où je le fais*, je perpétue un système qui, au jugement de notre savant évêque, a *conduit la France*, jadis si féconde en grands hommes, au point

come forsennati e fatti strumento di dannazione di quelle anime, delle quali dobbiamo essere come angioli custodi, come tutori e guide al cielo; loro dopo l'innocenza battesimale porremo per parecchi anni questi grandi impedimenti fra' piedi, affinchè in quella età attissima alla pietà non corrano par la strada di Dio al possesso del cielo!... (*Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà*, p. 6.)

(1) *Méthode d'enseigner chrét.*, etc., préface.

de chercher, comme Diogène, un homme parmi ses millions d'enfants : et elle ne le trouve pas !... »

Le même ouvrage contient ces remarquables paroles sur la dignité de l'enfant et sur le profond respect qui lui est dû : « Si l'enfant, aux yeux de la philosophie, éclairée par la foi, paraît un être digne d'un religieux respect, c'est que, au-dessus des grâces et des prérogatives naturelles à cet âge, il se trouve quelque chose de plus haut et de plus divin qui doit inspirer ce respect et l'élever jusqu'à Dieu lui-même... Cet enfant est destiné à un double royaume. S'il porte dignement sa couronne sur la terre, le royaume des cieux lui sera ouvert quelque jour ; et si, quoique abaissé au-dessous des anges ici-bas, on lui en donne quelquefois le nom, c'est que Dieu lui prodigua, comme à l'ange, la vie, l'intelligence et l'amour, et, avec cette céleste nature, toutes les riches facultés, tous les dons, tous les attributs merveilleux qui en découlent.... On comprend maintenant pourquoi j'ai dit que l'éducation était *une œuvre divine ;* pourquoi j'ai dit que le *respect dû à la nature et à la dignité de cet enfant était un respect religieux et devait s'élever jusqu'à Dieu* (1). »

Pas un de vos professeurs de petit séminaire qui n'ait médité ces graves recommandations. Mais, quand ils ont voulu les réduire en pratique, plusieurs peut-être ont eu quelque peine à les concilier avec l'enseignement des auteurs païens. Formé à cette haute école de respect pour l'enfant, il n'est pas impossible que quelqu'un d'entre eux se soit dit à lui-même : « Il est donc vrai, aux yeux de ma foi, l'enfant est un ange. Tout en lui

(1) *De l'Éducation,* t. I, liv. II, chap. V, 2e édit.

commande le respect : son imagination, et je dois en écarter toute image dangereuse ; son intelligence : elle est faite pour la vérité, et je ne dois lui donner pour aliment que la vérité la plus pure ; son cœur : il est le sanctuaire de Dieu, et je dois, par-dessus tout, n'y laisser pénétrer ni un fait, ni un sentiment, ni une parole capable de le souiller. Mieux vaudrait pour moi être précipité, une pierre au cou, dans le fond de la mer.

« D'un autre côté, obligé de lui expliquer chaque jour des auteurs païens qui sont loin d'être des oracles de vérité et des modèles de pureté, quel est le rôle étrange, difficile, auquel je me vois condamné ? En présence d'un passage scabreux, d'une phrase tout imprégnée de venin, je ferai sans doute de mon mieux pour n'en laisser sortir qu'une séve bienfaisante ; mais puis-je me flatter de réussir toujours dans cette opération difficile ? Puis-je répondre que, malgré la réserve de mon langage, malgré le vague de mes explications, l'enfant ne comprendra pas le sens à demi caché ; que son imagination ne travaillera pas pour le comprendre entièrement, ou que quelque camarade ne lui dessillera pas les yeux ? Et alors !...

« Quel est donc le métier que je fais ? et à qui me comparer ? Ne suis-je pas semblable à une mère qui, au lieu d'avoir pour base d'alimentation de ses enfants un lait pur et fortifiant, se voit condamnée à leur donner, le plus souvent, de l'eau, et de l'eau quelquefois bourbeuse ? Nouveau Mithridate, je suis obligé de me nourrir, et je nourris habituellement les enfants confiés à mes soins, de poisons, de viandes creuses et corrompues, dont je m'ingénie, à force de réactifs, à neutraliser l'effet ou à extraire quelques sucs nourriciers ? Prêtre de Jésus-Christ, je repais les ange de la nourriture des démons ! »

Celui qui qualifie ainsi et les auteurs païens, et leur enseignement, et leur étude, s'appelle saint Jérôme et mérite, sans doute, d'être écouté : « La nourriture des démons, dit-il, sont les poètes païens, les philosophes païens, les rhéteurs païens. Tandis que le charme de leur parole flatte l'oreille, leur doctrine pénètre dans l'âme et captive le cœur. Mais, pour fruit des pénibles labeurs auxquels on s'est condamné en les étudiant, ils ne laissent qu'un vain bruit de paroles. Là, on ne trouve ni le rassasiement de la vérité, ni la réfection de la justice. Ceux qui s'en repaissent vivent et meurent dans la faim du vrai, dans la disette des vertus (1). »

On peut maintenant, il me semble du moins, comprendre l'ennui, le dégoût, les émotions et les inquiétudes de plus d'un genre que l'enseignement des auteurs profanes doit inspirer, parfois du moins, à des esprits chrétiens et sérieux, et surtout à des prêtres.

Daignez agréer le nouvel hommage du profond respect avec lequel je suis,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

J. Gaume, v. g. de Nevers.

(1) Dæmonum cibus est carmina pœtarum, secularis sapientia, rhetoricorum pompa verborum. Hæc sua omnes suavitate delectant; et dum aures versibus dulci modulatione currentibus capiunt, animam quoque penetrant et pectoris intima devinciunt. Verum ubi cum summo studio fuerint ac labore perlecta, nihil aliud, nisi inanem sonum et sermonum strepitum suis lectoribus tribuunt. Nulla ibi saturitas veritatis, nulla refectio justitiæ reperitur. Studiosi earum in fame veri et virtutum penuria perseverant. *Ep. ad Damas. De duob. filiis*, opp., l. IV, p. 153.

III

Nevers, 15 mai 1852.

Monseigneur,

La première cause présumée des inquiétudes de MM. les directeurs et professeurs de vos petits séminaires, est que les auteurs païens occupent, relativement aux auteurs chrétiens, une trop large place dans l'enseignement. Votre Grandeur les rassure en disant : « L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont, dans votre enseignement, la place qui leur convient, celle qu'on leur a toujours réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. »

Aux témoignages que j'ai pris la liberté de mettre sous vos yeux, et qui, j'ai regret de le dire, sont peu conformes à cette affirmation, vous me permettrez, Monseigneur, d'ajouter mon expérience personnelle. J'ai passé d'assez longues années dans les petits séminaires, soit comme élève, soit comme supérieur. Voici la place qu'occupait l'étude des saints livres. Depuis la cinquième, les élèves apprenaient chaque jour un ou deux versets de l'Évangile ; on les récitait comme une leçon ordinaire, avec cette différence qu'aucune explication n'aidait à comprendre le texte sacré. Quant aux autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, il n'en était pas question.

Les petits séminaires dont je parle ne forment point une exception malheureuse. La *plupart* des autres, j'en atteste tous ceux qui les ont vus il y a vingt ans et au delà, suivaient, à peu de différence près, la même méthode. Il est de notoriété publique qu'aujourd'hui encore, dans *le plus grand nombre*, l'*Epitome* de Lhomond forme, *à lui seul*, toute la *littérature sacrée*. Ce n'est pas là, il faut le reconnaître, une étude *respectueuse* des saints livres.

Non moins *convenable* était la place occupée par l'explication des *auteurs chrétiens, grecs et latins* dans la plupart des petits séminaires. Votre Grandeur ne l'ignore pas, on étudiait fort peu le grec. L'Évangile de saint Luc, et quelquefois les Actes des apôtres, étaient l'unique texte sacré qu'on mît entre les mains des élèves ; et cela même commençait assez tard. De pères grecs, il n'en était jamais expliqué un mot. Les programmes des *autres maisons d'éducation chrétienne* portaient l'indication de quelques discours, deux ou trois, de saint Basile ou de saint Chrysostôme, qu'on n'expliquait même pas toujours. Quant aux pères latins, quels sont ceux qui, réduits en livres classiques, avaient, *autrement que par exception*, les honneurs de l'étude et de l'explication dans la plupart des séminaires et des maisons d'éducation chrétienne? Je serais pénétré de reconnaissance envers qui voudrait me les nommer.

L'exclusion ou la dernière place, telle est donc en réalité la *place* qui a, sinon *toujours*, comme le dit Votre Grandeur, du moins depuis *très-longtemps*, *été réservée à l'étude des saints livres et à l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins*. J'ai dit *très-longtemps*, et c'est vous-même, Monseigneur, qui me fournissez une preuve de cette assertion. Dans sa lettre à Innocent XI, que vous ci

tez, Bossuet énumère tous les auteurs qu'il a fait expliquer au dauphin. Or, *pas un seul nom d'auteur chrétien ne s'y trouve*. Bossuet, cependant, faisait une éducation chrétienne, une éducation modèle. Est-il vraisemblable que, sur ce point essentiel, Bossuet, qui d'ailleurs n'avait pas un grand penchant pour le paganisme, comme on peut le voir dans ses ouvrages, a voulu se mettre en opposition avec la méthode généralement suivie de son temps et pratiquée dans les maisons d'éducation chrétienne, où il avait été élevé, et pour lesquelles il conserva toujours une si affectueuse confiance? Y aurait-il témérité de conclure, au contraire, qu'en faisant cette *exclusion très-significative*, Bossuet lui-même fût dominé par l'esprit de la Renaissance, alors dans toute sa ferveur, comme il fut malheureusement dominé plus tard par l'esprit du gallicanisme?

La preuve de cette induction se trouve dans l'éducation même du dauphin. Bossuet, qui n'a fait expliquer à son royal élève aucun classique chrétien, dit qu'il lui a fait *étudier en entier les auteurs païens*, et que, entre autres, il a eu soin de lui expliquer Térence. Aujourd'hui que l'enthousiasme pour le paganisme commence à passer, permettriez-vous, Monseigneur, qu'on fît la même chose dans vos petits séminaires, ou dans les maisons d'éducation chrétienne, c'est-à-dire qu'on en bannît absolument les auteurs chrétiens, et qu'on y expliquât les auteurs païens en entier, notamment Térence, ou même qu'on y admît les éditions classiques de cette époque? Ce que je sais, c'est que Bossuet va plus loin que ne le permettent les pères Jésuites; mais c'est Bossuet, et Bossuet faisant une éducation particulière : le génie se joue des difficultés qu'il n'est pas permis

au vulgaire d'affronter. Dans les constitutions de l'illustre compagnie, on lit, au sujet des auteurs païens : Si aliqui *omnino* purgari non poterunt, *quemadmodum Terentius*, potius non legantur : ne rerum qualitas animorum puritatem offendat (1).

Mais, quand il serait vrai que les auteurs chrétiens occupent dans l'enseignement une place plus large que je n'ai dit, à quoi peuvent aboutir, dans l'état actuel des familles et de la société, ces quelques miettes de nourriture substantielle mêlées à toutes les *épluchures païennes*, comme dit saint Augustin? Tant que la religion ne sortira pas directement et habituellement, comme le parfum de la fleur, des livres et des devoirs; tant qu'elle n'en sortira que de loin en loin, indirectement et par voie d'antithèse; tant que le paganisme composera le *festin* des jeunes intelligences, et le christianisme seulement le *dessert*, on *aura* des générations à moitié chrétiennes, tout au plus.

Or, des générations à moitié chrétiennes forment nécessairement des sociétés à moitié chrétiennes. Des sociétés qui, après avoir été pleinement chrétiennes, ne le sont plus qu'à demi, sont des sociétés en décadence; et, à moins d'une nouvelle séve introduite dans leur racine par une éducation vigoureusement chrétienne, condamnées à une ruine inévitable. L'Europe en est-elle là aujourd'hui, et depuis longtemps? En est-elle là par suite d'une éducation trop peu chrétienne? C'est Votre Grandeur elle-même qui va répondre.

« C'est l'éducation, dit-elle dans le beau livre déjà cité, qui, par l'*influence décisive* qu'elle exerce sur l'en-

(1) Pars IV, c. XIV, n° 2, note D.

fant et sur la famille, éléments primitifs de toute société, inspire les vertus sociales et prépare des miracles inespérés de restauration *intellectuelle, morale et religieuse;* c'est l'éducation qui *fait la grandeur des peuples* et maintient leur splendeur, qui *prévient leur décadence*, et, au besoin, les *relève de leur chute...*

« Que faut-il, en effet, pour former, pour soutenir, et, s'il en est besoin, pour régénérer une nation? Avant tout, des hommes.

« Les nations ne s'élèvent, ne grandissent et ne se conservent, ne rajeunissent et ne se renouvellent que par les hommes. Quand voit-on *les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur, et se précipiter à leur ruine?* Quand *les hommes leur manquent*. Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne; mais, Dieu le voulant ainsi, *c'est l'éducation qui les fait...*

« Où en sommes-nous à cet égard?

« Nous présentons, *depuis longtemps déjà*, un spectacle étrange. Jamais la France ne fut couverte d'un peuple plus nombreux, plus actif, plus agité. Les économistes s'effrayent de cette population toujours croissante. Toutes les routes de la fortune, toutes les carrières de la vie sociale sont encombrées. Les hommes se pressent, se gênent, se heurtent, se fatiguent les uns les autres. Et cependant de toutes parts on entend dire : *Les hommes manquent!* où sont les hommes? C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi.

« NOUS LUI RESSEMBLONS (1). »

Il me sera permis de croire que Monseigneur l'évêque

(1) *Éducat.*, t. I, introd., p. 2, 3, 4.

d'Orléans avait oublié ce passage de son propre livre, lorsqu'il a écrit dans sa lettre aux professeurs de ses petits séminaires : « L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont, dans votre enseignement, la place qui leur convient, celle qu'on leur a *toujours* réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. Vous faites sur ce point ce qu'il *est bon de faire.* »

Si l'élément chrétien a *toujours obtenu la place qui lui convient* dans la plupart des petits séminaires et dans les autres maisons d'éducation qui, aux dix-septième et dix-huitième siècles, étaient toutes chrétiennes, par quel prodige sommes-nous réduits, comme Diogène, à chercher *un* homme?

Daignez agréer, etc.

IV

Nevers, le 16 mai 1852.

Monseigneur,

Après avoir rassuré MM. les supérieurs et professeurs de vos petits séminaires sur la première de leurs inquiétudes en leur disant que l'étude des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, occupe

dans leur enseignement la place qui leur convient, vous les tranquillisez sur les dangers que pourrait offrir l'enseignement des auteurs païens. « Vous faites sur ce point, leur dites-vous, ce qu'il est bon de faire, et vous le faites dans la mesure commandée par l'âge de vos élèves... Vous savez d'ailleurs, dans l'instruction que vous leur distribuez, user chrétiennement des auteurs profanes. Je ne me suis jamais aperçu qu'aucun de vous ait négligé les précautions nécessaires à prendre pour le *choix des éditions et des textes.* »

Ici, Votre Grandeur me permettra de déposer à ses pieds une plainte respectueuse. Il eût été bien désirable qu'elle fît connaître les *précautions nécessaires qu'elle a prises pour le choix des éditions et des textes des auteurs profanes.* Rien ne paraît plus capable de lui faire rompre son regrettable silence que de mettre sous ses yeux quelques échantillons des éditions et des textes encore en usage, à l'heure qu'il est, non-seulement dans les colléges et dans les maisons d'éducation chrétienne, mais encore dans tous les petits séminaires, ceux d'Orléans exceptés. Je me borne à quelques auteurs les plus usités, et parmi eux je choisis les moins dangereux.

Parlons, d'abord, de l'*esprit païen* qui respire nécessairement dans tous les livres païens. Cet esprit, diamétralement opposé, du moins en général, à l'esprit chrétien, forme le *vrai danger* de l'étude habituelle des auteurs profanes. De l'ordre *surnaturel* qui est l'élément des nations chrétiennes, il tend, par une influence continuelle et d'autant plus funeste qu'elle est moins sensible, à nous reconduire au *naturalisme.*

« Idées fausses de la vertu et du vice, dit le célèbre Manzoni, idées fausses, incertaines, exagérées, con-

tradictoires, insuffisantes sur les biens et les maux, faux conseils : voilà ce que l'on trouve dans les auteurs païens, et tout ce qui n'y est pas faux de tout point manque cependant de cette raison première et dernière qu'ils eurent le malheur de ne pas connaître, mais dont ce serait une folie de se séparer sciemment et volontairement. La *partie morale étant la plus importante dans les choses littéraires*, y tient la première place, et s'y *répand beaucoup plus qu'il ne paraît au premier* coup d'œil. Je ne pourrai jamais appeler mes maîtres ceux qui se sont égarés, et qui *m'égareraient moi-même* si je les suivais dans une partie si importante de leur enseignement. C'est *de cette vénération excessive pour les anciens que découlent tant de sentiments faux dans la littérature, et, par elle, dans la pratique de la vie*, tant de jugements sans raison que la passion inspire (1). »

En effet, le paganisme n'est que le culte des trois grandes concupiscences. L'étude admirative et longtemps prolongée de ses ouvrages, conduit l'homme à l'adoration des mêmes idoles. Oubli des biens de l'autre vie, recherche ardente, fiévreuse des honneurs, des richesses et des plaisirs : tel est, sous un nom ou sous un autre, l'esprit général et la première conséquence pratique de la morale païenne. Voici la seconde : tout homme étant appelé au paradis de la terre, c'est-à-dire aux jouissances, veut être heureux. Et, un jour, le pauvre, pour qui la résignation chrétienne n'est plus qu'un mot, se présente au riche et lui dit : « Je suis ton frère : j'ai le droit d'être heureux; partageons ! » Et ce qu'il de-

(1) Cité, *avec approbation*, par le P. Curci, jésuite, dans sa Réponse au *Gesuità moderno*, de Gioberti.

mande aujourd'hui, le chapeau à la main, il l'exigera demain le pistolet sous la gorge. Plusieurs demanderont peut-être par quels moyens on empêche cet esprit-là d'entrer même dans les meilleures maisons d'éducation, alors que chaque classique l'y porte et l'y fait circuler. Pour moi, j'avoue mon ignorance.

Plus tard, j'aurai occasion de parler en particulier des idées antisociales, des maximes épicuriennes, du fatalisme, et d'une foule d'autres opinions de ce genre qui sont la base *dogmatique* de la littérature païenne, et qui doivent nécessairement exercer sur la jeunesse une pernicieuse influence.

Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de ce qui peut être dangereux pour les mœurs ; de ce poison si subtil et si corrosif dont la moindre goutte versée dans un cœur même innocent y cause des ravages que les antidotes les plus efficaces ne pourront jamais arrêter entièrement. Ici du moins j'ose me flatter d'être d'accord avec vous, Monseigneur, et avec quiconque a vécu tant soit peu parmi la jeunesse actuelle.

J'ai choisi les éditions des auteurs classiques données par les principales maisons, qui sont depuis longtemps en possession de publier les auteurs profanes destinés à la jeunesse. Parmi ces éditions, les dernières, qu'on donne comme irréprochables, et qui, en effet, sont plus expurgées que les précédentes, serviront de base à notre examen.

Ici, Monseigneur, je dois avouer que j'ai longtemps hésité à publier les extraits qu'on va lire. Deux motifs, joints à des conseils, qui sont pour moi des ordres, ont fixé mes incertitudes. Je me suis dit à moi-même : « Ce que j'imprime dans un ouvrage destiné à des *lecteurs sé-*

rieux est mis sans scrupule entre les mains des enfants : je ne puis donc scandaliser personne. D'autre part, si je me contente d'affirmer que les auteurs païens, même *expurgés*, sont des professeurs d'immoralité et de socialisme, on criera à la calomnie : mon but ne sera pas atteint. Il est donc nécessaire, à l'exemple d'un prophète, de soulever le voile qui cache la honte de ce paganisme tant vanté : *Ostendam nuditatem tuam ;* il est nécessaire de montrer dans toute sa laideur le *ver hideux qui ronge* à petit bruit les sociétés modernes, afin que, étant bien averties, elles puissent porter le remède là où est le mal. *Et nunc, reges, intelligite.*

Qu'on n'objecte pas que dans nos auteurs chrétiens le mal se trouve aussi rapporté : rapporté, soit ! chanté, jamais. Et puis, nos auteurs chrétiens ne sont pas tous des *classiques ;* de plus, le mal rapporté et flétri, flétri par des *saints*, perd ses plus dangereux attraits. Il en est autrement lorsque l'historien ou le poëte, comme il arrive presque toujours aux auteurs païens, approuve dans *ses actes* ce qu'il condamne dans ses paroles. Enfin, l'*innocence* n'est pas toujours l'*ignorance* du mal, c'est l'horreur du vice et du péché. Le danger d'un livre est moins dans quelques expressions peu châtiées que dans l'esprit même du livre. Ce qui fait que, expurgés ou non, les auteurs païens seront toujours funestes.

Avant de parler des auteurs latins proprement dits, je demande à Votre Grandeur la permission de lui signaler un usage répandu dans un grand nombre de petits séminaires et de maisons d'éducation chrétienne : c'est de mettre entre les mains des commençants l'*Appendix de diis*, de Jouvency. Je vois là un premier danger. Le livre dont je parle, imprimé d'abord à la suite d'Horace,

de Juvénal, etc., et destiné aux classes supérieures, est devenu, après de *notables expurgations*, un livre classique de septième ou de sixième. Quoiqu'on en ait retranché les expressions trop crues, le fond est resté le même. Ce fond est-il bien convenable pour exercer des intelligences d'enfants ? On en jugera par l'analyse suivante.

Ne perdons pas de vue que le respect pour l'enfance est la première loi de l'éducation, comme son but suprême est le salut éternel des âmes. Cela posé, il me semble que rien n'est plus important que de donner à l'enfant l'idée la plus haute de la Divinité. Unité, bonté, puissance, sagesse, sainteté infinie, tels sont les glorieux attributs que le nom de Dieu doit rappeler toutes les fois qu'il est prononcé dans un discours ou dans le récit d'un fait quelconque. Cela posé, voyons si l'*Appendix* est de nature à nourrir dans un jeune enfant les notions sublimes qu'il a puisées, sur ce point fondamental, dans les leçons de sa mère.

J'ouvre l'édition *Dezobry et Magdeleine*, 1851. En tête se trouve l'avertissement suivant : « Il faut bien leur pardonner leurs fables, a dit Buffon en parlant des anciens, elles étaient *aimables et touchantes*, *elles valaient bien de tristes*, *d'arides vérités ;* c'étaient de *doux emblèmes pour les âmes sensibles*. » Cette observation est *vraie;* on s'intéresse aux fictions de la mythologie grecque, à ces *aventures variées* et dramatiques, à ces *métamorphoses ingénieuses ;* on aime ces allégories fines et délicates, on prend un plaisir extrême, suivant l'expression de la Fontaine, à toutes ces charmantes créations d'une imagination vive et féconde... Il faut reconnaître le service réel rendu à l'enfance en mettant à sa portée cette mythologie attrayante. »

Examinons ces aventures variées et ces métamorphoses ingénieuses ainsi que *le service réel rendu à l'enfance en mettant à sa portée cette mythologie attrayante.* Dans un espace de soixante-seize pages dont le volume se compose, on trouve, en *parlant des dieux et des déesses,* vingt-six fois les mots *gignere*, *parere*, *eniti*, *edere* ou autres équivalents ; trente-cinq fois les expressions *uxor*, *conjux*, *nubere*, *nuptias*, *ambire*, et semblables ; dix fois les mots *adulterium*, *adultera*, *raptus*, *concubina*, et autres non moins propres à donner une haute idée de la Divinité !

Quelque châtiés que soient les mots, il n'est question. d'un bout à l'autre de ce livre, que d'événements *divinement infâmes.* Ce sont les fêtes de Cybèle (p. 4) ; — Diane aperçue au bain par Actéon (p. 19) ; — *Venus magistra impudicitiæ* (p. 24) ; — le rapt de Proserpine (p. 26) ; — Luperci, *Panos sacerdotes, nudi per urbem* discurrentes (p. 29) ; — toute la génération des demi-dieux (p. 34) ; — Jupiter changé en pluie d'or pour séduire Danaé (p. 35) ; les impudiques sollicitations de Sthénobée à l'endroit de Bellérophon (p. 36) ; — adulteria Jovis (passim) ; — Hercule vaincu par l'amour et filant aux pieds d'Omphale (p. 41) ; — Léda et ses quatre enfants dont deux *bâtards de Jupiter* (p. 46) ; — Thiestis *uxorem fratris temerans* (p. 58) ; — Agamemnon enlevant la fille du prêtre d'Apollon ; Achille la lui enlevant à son tour pour se venger d'Agamemnon enlevant Briséis à Achille (p. 62) ; — l'amour d'Achille pour Polyxène (p. 63) ; — les amants de Pénélope (p. 70) et autres *aventures variées et dramatiques, doux emblèmes pour les âmes sensibles* (1) !

(1) Sauf la pagination, tout ceci se trouve mot pour mot : 1° dans

Ces éditions, du moins la plupart, sont accompagnées de notes françaises à l'usage des enfants qui ne comprendraient pas suffisamment le texte de l'auteur. En tout cas, on leur met entre les mains le *Dictionnaire de la Fable* de Chompré, qui entre, à l'égard de chaque personnage, dans tous les détails qu'on peut désirer.

J'ose maintenant demander, non pas à vous, Monseigneur, ce serait faire injure à un évêque, mais aux pères et aux mères de famille, s'il est convenable d'occuper de pareils sujets, et pendant plusieurs mois, l'intelligence et l'imagination d'enfants de onze à treize ans?

Passons maintenant aux auteurs latins proprement dits. Je commence par le plus innocent de tous, *Cornelius Nepos*, qui peut-être a su, malgré les précautions de Votre Grandeur, se faire ouvrir les portes de vos petits séminaires comme celles de tous les autres.

Le nom adorable de Dieu indignement profané, voilà ce que l'enfant chrétien a vu dans l'*Appendix*. Après le dogme vient la morale. S'il est une vérité importante à rappeler surtout aujourd'hui, c'est que toute religion n'est pas bonne; c'est qu'un honnête homme peut fort bien changer de religion, en d'autres termes passer de l'erreur à la vérité; c'est que la morale n'est pas une chose de convention humaine, et que, dans ses principes comme dans ses applications premières, elle est divine et immuable comme le dogme. L'enfant chrétien veut-il apprendre tout le contraire? Son nouveau classique se charge de lui dire que la morale varie avec les

l'édition *Lecoffre*, 1846; 2° dans l'édition *Hachette*, 1848; 3° dans l'édition *Delalain*, 1849; 4° l'édition *Périsse*, qui ne porte pas de millésime, mais que je crois très-récente, corrige *deux* ou *trois* mots : le fond reste le même.

degrés de longitude; que tout se règle *suivant l'institution des ancêtres ;* que ce qui est *bon* à Paris est *mauvais* à Constantinople, et réciproquement; qu'avant tout il faut être de la religion de son pays et ne pas blâmer celle des autres. Sur tout cela, il peut s'en rapporter à Cornelius Nepos.

Devenu l'instituteur des jeunes disciples de Jésus-Christ, cet auteur débute par une préface où il fait le tableau des mœurs grecques et romaines. Cette préface, qui se trouve en tête de l'édition *Périsse* (1844), base de mon travail, est religieusement conservée, sauf deux suppressions, dans toutes les autres éditions. On y lit : « ...*Non eadem omnibus esse honesta atque turpia, sed omnia majorum institutis judicari*... *Laudi* in Græcia ducitur *adolescentulis quamplurimos habere amatores*. Nulla Lacedemone tam est nobilis vidua quæ non *ad scenam* (*alias ad lenam*) *eat mercede conducta*. — Quæ omnia apud nos *partim infamia*, *partim humilia* atque ab *honestate remota* ponuntur. Contra ea, pleraque *nostris moribus sunt decora* quæ *apud illos turpia* putantur. »

Le corps de l'ouvrage offre-t-il moins de dangers? Vous en jugerez, Monseigneur, par quelques traits seulement. — « VIII, Vie d'Alcibiade, ch. II (in fine) : — Ineunte adolescentia, *amatus est a multis more Græcorum*, in eis a Socrate... namque Plato eum induxit commemorantem *se pernoctasse cum Socrate; robustior factus*, non minus *multos amavit*. — X, Vie de Dion, ch. IV (medio) : — Areten, Dionis *uxorem*, *alii nuptum dedit* (Dionysius) filiumque ejus sic educari jussit, ut indulgendo turpissimis imbueretur cupiditatibus. Nam puer, priusquam pubes esset, vino epulisque obruebatur; neque ullum tempus sobrio relinquebatur. » Ce sera bien autre

chose si l'enfant possède l'édition *Delalain*, 1819 : il trouvera ici, comme sujet de version ou de mot à mot, le texte suivant : « Areten, Dionis uxorem, alii nuptum dedit (Dionysius) filiumque ejus... *turpissimis... imbuit... cupiditatibus*. Nam puero, priusquam pubes esset, *scorta adducebantur;* vino obruebatur, etc. (1). »

Remarquons ici une coïncidence digne d'attention. C'est ordinairement vers l'âge où ils se disposent à la première communion que les enfants étudient le *Cornelius*. Pense-t-on qu'une pareille étude s'harmonise bien avec les instructions du catéchisme? Paraît-elle éminemment propre à nourrir les sentiments de piété et à conserver cette innocence virginale que les anges de la terre doivent apporter à la plus grande action de leur vie? Est-il bien *convenable* de les faire boire ainsi, pour employer l'expression de saint Jérôme, à la coupe de Jésus-Christ et à la coupe de Bélial?

Pour ne pas fatiguer votre attention par la lecture d'une lettre déjà trop longue, je remets à demain la continuation de cette revue.

Daignez agréer, etc.

(1) Une autre édition *Périsse*, sans millésime, mais postérieure à celle de 1844, fait deux suppressions dans la préface, une dans la vie d'Alcibiade, et modifie la phrase relative au fils de Dion. — L'édition *Dezobry et Magdeleine*, également sans millésime, mais d'une date récente, fait *une* suppression dans la préface, *une* dans la vie d'Alcibiade, et *une* modification dans celle de Dion. — L'édition *Delalain*, 1850, comme la précédente. — L'édition *Hachette*, 1852, même observation. — L'édition *Lecoffre*, 1850, *idem*.

V

Nevers, le 17 mai 1852.

Monseigneur,

Quittons l'école de Cornelius Nepos pour entrer *avec ces chers enfants* dans celle de Quinte-Curce. Tout occupé de batailles, celui-ci, sans doute, n'aura d'autre inconvénient que de raconter *froidement* les horreurs de la guerre païenne, ce qui pourtant n'est pas sans danger : sa plume, trempée dans le sang, n'écrira jamais avec de la boue.

Les auteurs d'éditions classiques ont fait subir une foule de remaniements et de modifications à Quinte-Curce. Je dois dire que ces changements sont favorables aux bonnes mœurs. Voyons cependant si le texte conservé est irréprochable. L'édition *Lecoffre*, 1851, servira de base à notre examen. Au lieu de supprimer, comme les plus récentes éditions, les deux premiers livres, dus à Christophorus Bruno, elle les donne en abrégé.

Liv. I, c. v, p. 13, parlant de l'intérieur de la cour de Macédoine : — Ex Cleopatra noverca, olympiadi super inducta, discordia orta est. Causam adhibuit Attalus... qui quum in nuptiis Macedones exhortaretur... ut... ex *Philippo et Cleopatra crearetur hæres.* — Liv. II, c. III, p. 29 : — Insignem thebanam feminam Thrax quidam dux *turpiter tractasse*... idemque quum eam posceret pecuniam, solus a muliere ad puteum ductus fuisse, etc.

— Liv. III, ch. vi, p. 123 : — Babylonii maxime in vinum et *quæ ebrietatem sequuntur*, effusi sunt. Feminarum convivia ineuntium *in principio modestus est habitus*, dein paulatim *pudorem profanant. Nec meretricum hoc dedecus est, sed matronarum virginumque*, apud quas *comitas* habetur *vulgati corporis vilitas.*

Liv. V, c. xxii, p. 144 : — Alexander... de die inibat convivia, *quibus feminæ intererant licentius quam decebat*, *cum armato* vivere assuetæ. Ex his *una Thais* et *ipsa temulenta*, maximam apud omnes Græcos initurum gratiam affirmat, si regiam Persarum jussisset incendi... *ebrio scorto*... et ipsi *mero onerati*, *assentiuntur*. Rex quoque avidior fuit quam patientior... Omnes surgunt... *temulenti* ad incendendam urbem... *Primus rex ignem regiæ injecit*, tum convivæ et ministri *pellicesque*. On avouera sans peine qu'en fait d'orgies il serait difficile de trouver rien de plus hideux dans les plus mauvais romans de nos jours. Et de pareilles choses sont entre les mains de jeunes gens chrétiens, avec obligation de les *étudier* et de les comprendre !

Liv. VI, c. iv, p. 168, même sujet : — Intempestiva convivia... perpotandi pervigilandique insana dulcedo, ludique et *greges pellicum.*

Liv. VIII, c. xvi, p. 278, longue description des amours d'Alexandre et de Roxane : — Barbarâ opulentiâ convivium... instruxerat. Id quum multa *comitate* celebraret, introduci *triginta nobiles virgines* jussit. Inter quas, Roxana eximia corporis specie... omnium oculos convertit in se, maxime regis... in *amorem virgunculæ... ita effusus est*, ut diceret, ad stabiliendum regnum pertinere, Persas et Macedonas connubio jungi... Achillem quoque, a quo *genus ipse duceret*, *cum captiva*

coisse, et le reste du chapitre, qui est à lire ou à ne pas lire.

Liv. VIII, chap. XXXII, p. 296, description lascive des fêtes les plus voluptueuses : — Venatûs maximus labor est interclusa vivario animalia inter *vota cantusque pellicum* figere... Regem... *lecticis aureis pellicum longus ordo* sequitur ; separatum a regina ordine agmen est, *æquatque luxuriam*. *Feminæ epulas* parant. Ab *iisdem vinum ministratur*... Regem mero somnoque sopitum *in cubiculum referunt*, patrio carmine noctium invocantes Deos.

Liv. X, chap. I, p. 363, toujours des tableaux qu'il faudrait avant tout éloigner des jeunes gens : — Quum omnia profana spoliassent, ne sacris quidem abstinuerant, *virginesque et principes feminarum corporum ludibria* deflebant... Inter omnes tamen eminebat Cleandri furor, *qui nobilem virginem* servo suo *pellicem* dederat.

Liv. X, chap. IV et V, p. 366 et 367 : — Orsinoes... Bagoæ spadoni, qui Alexandrum *obsequio suo devinxerat* sibi, nullum honorem habuit : spado potentiam *flagitio* et *dedecore* quæsitam... exercuit... importunissimus spado... quoties *amorem regis in se accenderat* Orsinoem... arguebat... quem Orsinoes intuens : Audieram, inquit, in Asia olim regnasse feminas ; hoc vero *novum est regnare castratum* (1) !

Voilà mot pour mot, Monseigneur, ce qu'on trouve

(1) L'édition *Hachette*, 1852, est plus *expurgée* que la précédente : elle supprime les deux premiers livres, mais laisse encore beaucoup trop de détails dangereux, p. 146-159, 172, 261, 278, 279, 339, et n'omet pas de montrer à des jeunes gens de seize à dix-huit ans Alexandre accompagné de *pellices trecentæ et sexaginta, totidem quot Darii fuerant....., quas spadonum greges sequebantur*, p. 173. — Mêmes observations pour l'édition *Dezobry et Magdeleine*, sans millésime,

encore aujourd'hui dans les *meilleures* éditions de Quinte-Curce. Malheureusement, elles ne sont pas les seules qui aient accès dans les petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne. Il en est une, entre autres, que le respect pour l'enfance m'oblige de vous signaler. Je le fais, et parce qu'il est à ma connaissance qu'*au moment* où j'ai l'honneur de vous écrire cette édition se trouve entre les mains des élèves *d'un petit séminaire*; et parce qu'elle pourrait pénétrer ailleurs; et parce que, dans une classe composée de quinze à vingt élèves, il peut se rencontrer, du moins dans certaines maisons, quelques exemplaires de cette édition, de manière à permettre aux jeunes gens de rétablir le texte complet, ce qui me semble offrir un danger extrême; enfin parce qu'en m'absolvant du reproche de rigorisme elle montre de quoi on nourrit la jeunesse lettrée *déjà depuis longtemps*. Il s'agit de l'édition *Delalain*, 1820. Les passages supprimés ou voilés dans les éditions plus récentes de cette maison, comme des autres, se trouvent ici tout entiers.

Livre I, chap. IV, p. 10: — Hic puer (Pausanias) *stuprum*... ab Attalo passus fuerat, qui eum *ebrius* postea tanquam *vile scortum libidini convivarum* subjecit.

Liv. IV, chap. III (vers fin): — Darius soupçonne desiderium captivæ (uxoris) a consuetudine *stupri* ortum esse (Alexandro); et ce qui précède, comme ce qui suit.

Livre V, chap. V (vers fin): — Liberos conjugesque cum

mais très-récente; voir p. 79, 97, 111, 121, 188, 189, 201, 248, 250, 251. — Il en est de même de l'édition *Périsse*, également très-récente, quoique sans millésime; voir p. 128, 163, 165, 250, 251, 267, 327, 329, 330. — Mêmes remarques sur l'édition *Delalain*, 1849; voir, entre autres, p. 139, 161, 175, 226, 282, 344.

hospitibus stupro coire... parentes maritique patiuntur... Feminarum convivia ineuntium in principio modestus est habitus..... dein summa quæque amicula exuunt, paulatimque pudorem profanant; ad ultimum ima corporum velamenta projiciunt; nec meretricum hoc dedecus, sed matronarum, etc., comme dans l'édition que j'ai analysée.

Liv. VI, chap. XIII, portrait des Amazones; leur reine vient visiter Alexandre. — Haud dubitavit fateri ad communicandos cum rege liberos se venisse, dignam ex qua ipse generaret hæredes... petere perseverabat ne se irritam spei pateretur abire. Acrior ad venerem feminæ cupido quam regis... Tredecim dies in obsequium ejus absumpti sunt, etc., etc.

Passons maintenant à Salluste. Votre Grandeur le sait mieux que personne : quand on veut prêcher la vertu, il faut en donner l'exemple. La contradiction entre les paroles et les actes jette le trouble dans l'âme de l'enfant surtout, et peut porter un coup mortel à sa foi. A moins de grâces spéciales, n'est-il pas à craindre qu'il devienne ce que sont aujourd'hui tant d'hommes élevés à la même école, et qui, à l'exemple des modèles classiques, parlent éloquemment de la vertu, à laquelle leur conduite témoigne qu'ils ne croient pas? Telle est une des raisons pour lesquelles je réclame et je publie des auteurs classiques dont la vie, non-seulement ne soit pas un démenti solennel à leurs préceptes, mais encore puisse être présentée comme la preuve irréfutable de la sincérité de leurs leçons. Aucun auteur païen n'offre cette condition essentielle, Salluste, le grave historien, le moraliste austère, pas plus que les autres.

En tête de toutes les éditions de ses ouvrages, les au-

teurs ont soin de faire connaître aux élèves ce nouveau précepteur. Il me semble que c'est le meilleur moyen de miner d'avance, dans leur esprit, les maximes de probité, d'honnêteté, de dévouement à la chose publique qu'ils entendront proclamer en paroles pompeuses par un homme dont on leur fait le portrait qu'on va lire.

L'édition *Hachette*, 1851, fournira les détails de l'examen. L'honorable professeur dont elle porte le nom s'exprime ainsi dans sa notice sur Salluste : « En haine de Milon et de Cicéron, ses ennemis personnels, il prit parti pour Clodius, et d'*odieux* excès signalèrent son tribunat. Deux ans après, il fut exclu du Sénat par les censeurs, à raison de ses débordements... Gouverneur (d'Afrique)... il rapporta à Rome d'*immenses richesses* (1). Rendu de nouveau à la vie privée, il passa le reste de ses jours au sein de la mollesse et du luxe le plus effréné... Ambitieux, cupide, haineux, débauché, *passablement méprisable en somme*, soit comme homme privé, soit comme homme public, Salluste ne se recommande à l'*admiration* que comme écrivain. »

Bien qu'en général Salluste écrive avec une *certaine* réserve, il laisse néanmoins tomber de sa plume des expressions, il donne des détails, nomme des choses et fait des peintures, qui, placés par des maîtres chrétiens sous les yeux d'enfants chrétiens, paraîtront peu conformes à cette maxime de l'antiquité païenne : *Maxima debetur puero reverentia.*

Catilina, chap. VII, p. 14 (medio), portrait de la jeunesse romaine : — Jamprimum juventus... magisque

(1) Dans une autre édition, on a soin de citer le texte de Dion Cassius, qui dit : « César préposa Salluste, non au gouvernement, mais à la ruine de cette province. »

in decoris armis... *quam in scortis atque* conviviis *lubidinem* habebant. — Chap. XIII, p. 18 (initio), mœurs romaines : — Quibus mihi videntur ludibrio fuisse divitiæ; quippe, quas honeste habere licebat, per *turpitudinem properabant. Sed lubido stupri, ganeæ cæterisque cultus* non minor incesserat : *mulieres pudicitiam in propatulo habere*, etc. — Chap. XIV (initio et fine), p. 19, Catilina rassemble autour de lui la lie du peuple : — Quicumque *impudicus, adulter, ganeo*, manu, ventre, bona patria laceraverat... sed maxume adolescentium familiaritates appetebat... *aliis scorta præbere*, aliis canes... neque *modestiæ suæ* parcere.... Juventutem quæ domum Catilinæ frequentabat *parum honeste pudicitiam* habuisse.

Chap. XV (initio), p. 20, mœurs de Catilina : — Jamprimum adolescens Catilina multa *nefanda stupra fecerat, cum virgine nobili, cum sacerdote Vestæ*, et alia hujusmodi contra jus fasque. Postremo, captus *amore Aureliæ Onestillæ*... et le reste du chapitre non moins édifiant. — Chap. XVI (initio), p. 20, Catilina débauche la jeunesse : — Juventutem... multis modis mala facinora edocebat. Ex illis, testes signatoresque falsos commodare... ubi eorum famam atque *pudorem attriverat* majora alia imperabat. — Chap. XXIII (medio), p. 27, portrait de Q. Curius : — Erat ei cum *Fulvia, muliere nobili, stupri vetus* consuetudo. — Chap. XXIV (in fine), p. 28 : — Mulieres etiam aliquot, quæ primo *ingentes sumptus stupro corporis* toleraverant, post, ubi ætas tantummodo quæstus *neque luxuriæ modum fecerat*, etc.

Chap. XXV, p. 28, mœurs de Simpronia : — In his erat Simpronia, quæ multa sæpe virilis audaciæ facinora commiserat..... saltare elegantius quam necesse est probæ... Omnia *ei cariora quam decus et pudicitia*...

Lubidine sic accensa, ut sæpius peteret viros quam peteretur... et le reste du chapitre, qui serait, à coup sûr, bien mieux placé dans un livre obscène que dans un ouvrage destiné *à l'éducation de la jeunesse* (1).

Sans parler des dangers pour les mœurs que présentent de pareils tableaux à des jeunes gens de quinze à dix-sept ans, Salluste me semble offrir un grave inconvénient. Votre Grandeur connaît le proverbe : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.* Si, au jugement des magistrats les plus expérimentés, la fréquentation des cours d'assises est l'école où les malfaiteurs viennent apprendre la science du crime; si le récit détaillé des vols, des assassinats, des parjures, des attentats aux mœurs, est une prédication désastreuse qui enseigne aux uns à commettre le mal et à tromper l'œil de la justice; qui affaiblit dans les autres les sentiments de la pudeur naturelle : j'ose demander s'il est chrétien, s'il est sage d'envoyer une jeunesse ardente, pendant des mois entiers, à l'école de Catilina, l'un des plus hideux comme des plus habiles scélérats de l'antiquité, et de l'initier à la connaissance intime des moyens de

(1) Dans Jugurtha, même édition, p. 145 et 153, on trouve aussi les détails suivants : Jugurthæ filia Bocchi nupserat; verum ea necessitudo apud Numidas... levis ducitur, quod singuli, pro opibus quisque, *quamplurimas uxores, denas alii, alii plures habent, sed reges eo amplius.* ... Quod earum æstumant, id semper faciant : *ament*, potent; ubi adolescentiam habuere, ibi senectutem agant, in conviviis, dediti ventri et turpissimæ parti corporis. — L'édition *Delalain*, 1849, est plus châtiée; voir, néanmoins, p. 11, 12, 13, 14, 21, 22. — L'édition *Périsse*, 1847, change peu de chose à celle que j'ai analysée; voir p. 5, 8, 9, 10, 16, 17, 119, 126. — L'édition *Dezobry et Magdeleine*, sans millésime, mais récente, conforme à celle que j'ai analysée; p. 13, 16, 17, 23, 24, 109, 114. — L'édition *Lecoffre*, 1847, plus expurgée; voir toutefois p. 13, 15, 25, 155, 156, 162.

tout genre employés pour la perpétration de ses forfaits !

Avec le *même succès* on pourrait analyser les autres classiques en prose, tant grecs que latins, tous *dûment expurgés ;* mais le petit échantillon que je viens d'offrir des moins dangereux suffit pour donner une idée de ceux qui le sont davantage.

Il suffit encore, ce me semble, pour m'autoriser à demander si, dans les *maisons d'éducation chrétienne*, on se conforme, on s'est toujours conformé aux sages prescriptions de la plus illustre congrégation enseignante, la Compagnie de Jésus. Ses constitutions portent expressément ce qui suit : « Quant aux livres d'humanités, grecs ou latins, on s'abstiendra, autant que faire se pourra, dans les universités comme dans les colléges, d'expliquer à la jeunesse ceux dans lesquels il y aura quelque chose qui pourrait nuire aux bonnes mœurs, à moins qu'ils n'aient été purgés auparavant des *choses* et des *paroles* déshonnêtes (1). »

Les passages rapportés ci-dessus sont-ils bien *a rebus et verbis inhonestis expurgati ?...*

Notons que les écoliers des colléges actuels ont huit, dix, quatorze, dix-huit ans, tandis que ceux des anciens colléges et des universités en avaient vingt-cinq et trente (2) ; que les premiers ont entre les mains les ouvrages païens, et que les autres ne les possédaient pas.

A demain les poëtes.

(1) Quod attinet ad libros humaniorum litterarum latinos vel græcos, abstineatur in universitatibus quoque, quemadmodum in collegiis, quoad ejus fieri poterit, ab eis juventuti prælegendis, in quibus aliquid quod bonis moribus nocere queat ; nisi prius a rebus et verbis inhonestis purgati sint. (*Const.*, p. IV, c. XIV, n. 2.)

(2) *Organisat. de l'enseign., etc., dans l'Université de Paris, passim.*

VI

Nevers, 18 mai 1852.

Monseigneur,

Plus encore que les prosateurs, les poëtes païens ont parlé de l'abondance de leur cœur. Or, tout le monde sait ce qu'était le cœur humain, et surtout le cœur des poëtes, dans la paganisme. Par respect pour Votre Grandeur, pour moi, pour *le siècle qui nous regarde*, vous me permettrez donc de ne pas ouvrir les uns après les autres ces sépulcres blanchis, d'où s'exhale toujours l'odeur de mort qui tua l'âme du jeune Augustin, et qui, hélas! en a tué bien d'autres. Il suffirait de dire qu'au lieu d'imiter les historiens et les orateurs, qui quelquefois flétrissent le mal, les poëtes l'ont chanté.

La nécessité de ma cause m'oblige, néanmoins, à une exception en *faveur* de Virgile. Il passe pour le plus chaste des poëtes latins; il est mis généralement, et sans suppression, entre les mains de tous les élèves des collèges, des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne. L'Université se flatte d'avoir tellement *expurgé*, dans ces dernières années, les livres classiques, que ses éditions ne laissent plus rien à désirer. Je choisis donc l'édition donnée par M. Quicherat; *Hachette*, 1843. Les autres éditions ne diffèrent de celle-ci que par de plus amples explications dans les notes.

Or, pour les notes, il faut voir le Virgile classique *cum notis Abrami*, le plus répandu de tous.

En effet, les notes *Abrami* se trouvent encore, à l'heure qu'il est, dans presque toutes les éditions de Virgile à l'usage des élèves. Je citerai, entre autres, les catalogues et éditions : *Belin-Mandar*, 1844; *Delalain*, 1843-46; *Maire-Nyon*, 1847-48; *Eugène Belin*, 1849; *Lecoffre*, 1851, etc. Les annotations de M. Quicherat diffèrent de celles d'Abram, et sont *inoffensives;* mais le texte de Virgile est le même.

Avant tout examen, et au risque de passer pour janséniste, ou même quelque chose de plus, je me permets de demander comment il se fait qu'on mette indistinctement entre les mains de jeunes chrétiens, pour l'admirer et s'en nourrir pendant plusieurs années, un auteur dont la lecture causa de si justes et de si amers regrets au saint évêque d'Hippone; un auteur que Bossuet appelle un *bon épicurien*, et dont on peut dire ce que Sénèque lui-même disait d'Homère : *Quid ex eis metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat?* Ma question paraîtra peut-être un peu moins étrange lorsque nous aurons étudié l'ami d'Horace et le favori d'Auguste.

2e ÉGLOGUE.

Bien que l'on cherche, dans les titres, à donner le change aux élèves sur le but de cette églogue qui fait allusion aux infamies des païens, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne s'y méprennent point, et que, vers quinze ou seize ans, ils savent fort bien quel usage faire d'expressions telles que celle-ci :

> Formosum pastor Corydon *ardebat* Alexim,
> *Delicias* domini. (Vers 1, 2.)
> O *crudelis* Alexi... nil nostri *miserere*,
> *Mori* me denique coges...
> O formose puer... (Vers 6, 7, 17.)

Te Corydon, o Alexi; trahit sua quemque *voluptas.* (Vers 65.)
Me tamen *urit* amor : quis enim *modus* adsit *amori !* (Vers 68.)

3ᵉ ÉGLOGUE.

Infelix ô semper oves, pecus! Ipse *Neæram*
Dum *fovet* ac ne me sibi præferat illa veretur. (Vers 3, 4.)
Novimus et qui te... transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles nymphæ risere, sacello. (Vers 8, 9.)

Si l'élève n'est pas encore assez fin pour deviner cette réticence, il n'a qu'à consulter *notas Abrami :* novimus qui te *corruperint* et ad *flagitium* pellexerint : hircis vestram *turpitudinem* indicantibus : *nymphæ* non vindicarunt *sacellum* vestro *flagitio* violatum, quia sunt *faciles*, *mites* et *exorabiles*.

Le reste de l'églogue est consacré aux amants et aux amantes :

Malo me Galatea petit, *lasciva* puella, etc. (Vers 64.)
Parta meæ *Veneri* sunt munera. (Vers 68.)
At mihi sese offert ultro, *meus ignis*, Amyntas. (Vers 66.)
Phillida amo ante alias : nam me discedere *flevit*. (Vers 78.)
Dulce... mihi solus Amyntas. (Vers 83.)

Voir les différentes notes pour plus de clarté. Ainsi, pour la 4ᵉ églogue, vers 61, 63.

6ᵉ ÉGLOGUE.

Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaen, nivei solatur *amore juvenci*...
At non tam *turpes* pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, etc. (A v. 45 ad 60.)

Nous joindrons de suite ici les vers de l'Énéide qui ont rapport au même sujet et auxquels on renvoie l'élève pour plus de clarté.

Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphae, mixtumque genus, prolesque biformis
Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandæ.
(V. 24 et seq. du VIᵉ liv.)

(Notæ Abrami, Æn., liv. VI, v. 24.)

Pasiphae, Solis filia, crudeli *amoris* vulnere sauciata, *tauro* quem cum *deperibat supposita* fuit per furtum... *latens in vaccæ ligneæ simulacro*, et ita *mixtum* fuit *genus* humanum cum natura belluina; natus inde Minotaurus, cujus productio fuit effectus et monumentum amoris illius nefarii.

Voir, de plus, les notes du même aux vers 47, 49, 53, 56 de la 6ᵉ églogue. Quelle horreur !

7e, 8e, 10e ÉGLOGUES.

Ces trois églogues ne sont consacrées qu'à l'*amour*, aux *amants*, aux *amantes* et aux *amourettes;* la 10e ne renferme pas moins de treize à quatorze fois les mots *amor* ou *furor* et vous offre sur la fin (vers 69) ce vers, qui en est toute la morale :

Omnia *vincit Amor*, et nos *cedamus Amori.*

GÉORGIQUES. — LIVRE III.

Je me borne à citer : il s'agit de la génération des animaux.

Ætas *Lucinam*, justosque pati *hymenæos;*
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos;
Cætera nec *feturæ* habilis...

Interea, superat gregibus dum læta juventus
Solve *mares :* mitte *in Venerem* pecuaria primus,
Atque aliam et alia *generando* suffice *prolem.*
(V. 60 ad 65.)

Conjugis adventu *pernix* Saturnus...
(V. 93.)

Frigidus in Venerem senior, frustraque *laborem*
Ingratum *trahit;* et si quando ad prælia ventum est,
.... *Incassum furit....*
(V. 97 ad 100.)

(Notæ Abrami.)

Ætas *coeundi* et *pariendi*... Lucina, præest *partui*... Bestiarum *coitus* et *partus*... Ætas non apta *generationi.*

Dum sunt in flore ætatis permitte ut tauri *coeant cum* vaccis.

Per *generationem* alia proles ex alia restauretur.

Saturnus equi forma latet ut cum Phyllire, etc. (Vid. not.)

Inutilis ad *coitum* et in *eo* frustra intendit laborem sterilem.

Ignis crepat quidem, at, statim extinctus, evanescit.

Impendunt curas... distendere...
Quem legere ducem et pecori dixere *maritum :*

Atque ubi *concubitus* primos jam *nota voluptas*
Sollicitat... etc.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes,
Sed *rapiat sitiens Venerem*, interiusque recondat.
(V. 124 ad 138.)

(Notæ Abrami.)

Ne *luxu*, id est : obesitate et pinguedine.
Arvo, id est : utero.
Recondat : claudat *meatus.*
Voir cette explication dans tous les Virgile annotés...

Utrique videndo femina. .
Dulcibus illa quidem *illecebris*, et sæpe superbos
... Subigit decernere *amantes*... etc.
(V. 215 et seq.)

Quia *femina* dum videtur *amorem* taurorum excitat... eosque *inflammat et exurit.*

Omne adeo genus in terris *hominumque* ferarumque
... In furias *ignemque* ruunt : *amor omnibus* idem.
(V. 242, 244.)

Inflammantur amore furioso. Omnia animalia eodem amoris igne inflammantur.

Quid juvenis, magnum cui *versat in ossibus ignem*
Durus *amor*... etc.
(V. 258 et seq.)

Leander... ad Heronem natatu ire consueverat per fretum Hellespont. *Amor ossa* et medullas vehementer *calefacit.*

Géorgiques. — livre IV.

Illum adeo placuisse apibus mirabere morem Quod nec *concubitu indulgent*, nec corpora segnes In *Venerem solvunt*, aut fetus *nixibus* edunt. (V. 197 et seq.)	Nec vacant coitui nec enervant corpus libidine, nec partubus enituntur.

Plus loin (vers 345) c'est une nymphe qui raconte :

Vulcani Martisque dolos et dulcia furta :
Atque Chao densos Divum numerabat amores.

Puis vous lirez en remarques : *Mars Venerem adamavit ; Sol adulterium Veneris cum Marte detexit; Vulcanus, maritus Veneris, Martem et Venerem irretiit*, etc.

Du vers 450 au vers 550 sont racontées, en bons termes, sans doute, les amours d'Orphée et d'Eurydice, mais avec une foule de détails et de notes dont se passeraient fort bien les jeunes gens.

Énéide. — livre Ier.

Il n'est pas moins difficile de voir l'utilité pour l'éducation *morale* de la jeunesse des vers suivants :

Vers 72 ou 75 (selon les éditions), Junon dit à Éole :

Sunt mihi bis septem *præstanti corpore nymphæ*
Quarum, quæ *forma pulcherrima*, Deiopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo :
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et *pulchra faciat te prole parentem.*

Vers 685 ou 689, Vénus déguise Cupidon et l'envoie à Didon :

Ut cum te *gremio* accipiet lætissima Dido...
Quum dabit *amplexus*, atque *oscula dulcia figet*
Occultum inspires *ignem*, fallasque veneno, etc.

Vers 712 ou 716 et seq., Cupidon est sur les genoux de Didon :

(Phœnissa) Expleri mentem nequit, *ardescitque tuendo :*
.... Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret et interdum *gremio fovet,* etc.

ÉNÉIDE. — LIVRE IV.

Ce livre tout entier est consacré aux amours de Didon et d'Énée ; il est rempli de peintures ou d'allusions lascives. Nous nous bornerons à une citation : Énée et Didon sont à la chasse ; les déesses ont juré de les marier en cette occasion. En effet, lorsqu'ils sont au milieu des campagnes et des bois, une grêle affreuse survient, chacun cherche un abri ; or,

Speluncam Dido, dux et trojanus, eamdem
Deveniunt : prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum : fulsere ignes et *conscius æther*
Connubii, summoque ulularunt vertice nymphæ, etc.

On ne manque pas de dire aux élèves que ce livre est un des plus beaux et des plus parfaits sous le rapport poétique, ou du moins ils trouvent ce renseignement dans les traités de littérature.

Nous avons mentionné, à la 6e églogue, l'histoire du Minotaure, racontée au livre VI de l'*Énéide*. (*Vide suprà.*)

ÉNÉIDE. — LIVRE VII.

Sola domum et tantas servabat filia sedes,
Jam *matura* viro, jam plenis *nubilis* annis, etc. (Vers 52.)
Collis Aventini sylva, quem Rhea sacerdos
Furtivum *partu* sub luminis edidit auras
Mixta Deo mulier, etc. (Vers 664 ; voir la note.)

ÉNÉIDE. — LIVRE VIII.

Vénus tâche de se réconcilier avec Vulcain, auquel elle a été infidèle, vers 387 et suiv.

Dixerat et *niveis* hinc atque hinc diva *lacertis*
Cunctantem *amplexu molli fovet :* ille repente
Accepit *solitam flammam, notusque medullas*
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit, etc.

Vulcain est vaincu, et vers 405 :

.... Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit,
Conjugis infusus gremio, per membra soporem.

Énéide. — livre XI.

Tarchon reproche à ses soldats leur lâcheté, et ajoute, vers 736 :

At non in Venerem segnes, nocturnaque bella...

Énéide. — livre XII.

Vers 140 :

..... Hunc illi rex ætheris altus honorem
Jupiter *erepta pro virginitate* sacravit...
.... Quæcunque Latinæ
Magnanimi *Jovis* ingratum ascendere *cubile*, etc., etc.

Ici encore j'ose demander si tous ces passages sont suffisamment *a rebus et verbis inhonestis expurgati* (1)...

Au reste, que deux choses soient bien entendues : la première qu'en accomplissant la pénible tâche à laquelle je mets fin, je n'ai pas voulu contester le mérite littéraire des auteurs païens ; mon unique but a été de signaler les dangers *moraux* que présente à la jeunesse l'étude de leurs ouvrages. La seconde, que je n'ai pas voulu *condamner* tant de maîtres saints et dévoués qui ne se sont point fait scrupule d'élever la jeunesse avec ces livres prétendus expurgés. Je ne fais le procès à personne : je constate un fait ; et je suis convaincu en même temps que, par l'effet de l'habitude, de la routine, ces passages, ces livres dangereux, ne paraissaient pas tels aux maîtres

(1) Je n'ai rien dit des classiques grecs, et d'Homère en particulier, le plus admiré de tous. On peut voir à la fin de ce volume, note 3, quelques *Observations sur l'Iliade et l'Odyssée*.

de la jeunesse; et, s'ils ne paraissaient pas tels, c'est que, depuis la Renaissance, une erreur funeste a dominé le monde lettré. Cette erreur est que le beau se trouve exclusivement dans le paganisme, et qu'il faut, *coûte que coûte*, l'y aller chercher.

C'est la même erreur qui a fait déformer, mutiler nos antiques et admirables cathédrales : on est revenu de cette erreur. Personne qui osât soutenir aujourd'hui que l'architecture de Sainte-Croix d'Orléans, par exemple, est barbare. C'était cependant ce qu'on soutenait il y a moins d'un siècle. Eh bien! de même qu'il y a dans le christianisme un art sublime, de même il y a une littérature chrétienne non moins sublime. Cette littérature est délaissée, méprisée depuis la Renaissance; et c'est le mépris qu'on en fait qui a conduit tant de maîtres chrétiens, qui les a habitués à considérer d'abord comme une *nécessité* funeste, puis comme une chose toute naturelle, l'étude des auteurs païens.

Daignez agréer, etc.

VII

Nevers, le 18 mai 1852.

Monseigneur,

En lisant une des dernières phrases de ma dernière lettre, plusieurs personnes auront dit : « Ces dangers sont

moins grands qu'on ne pense. Les enfants expliquent ces choses sans les comprendre, ou du moins sans y faire attention. »

Personne plus que moi ne désire qu'il en soit ainsi ; je le crois même pour un certain nombre d'enfants. S'il en était autrement, si tous les enfants étaient corrompus par ces études, la société n'aurait pas subsisté cinquante ans après la Renaissance. Mais cela peut-il être affirmé de tous ? La précoce intelligence du mal n'a-t-elle pas rendu proverbiale cette parole qu'on trouve sur les lèvres de quiconque a vu de près la jeunesse de nos jours : *Il n'y a plus d'enfants !* Quand donc ce système d'éducation ne perdrait qu'une âme sur cent, ne devrait-on pas y renoncer, ou du moins le modifier considérablement ? Admettons encore que la jeunesse actuelle ne soit pas plus *avancée* qu'on ne l'était il y a soixante ans, il faut bien reconnaître que l'homme est toujours fils d'Adam ; que son cœur est porté au mal dès l'enfance, et qu'il n'est pas sans danger d'approcher le tison d'une matière inflammable. Enfin, on avoue que, sous le rapport *politique*, les études païennes ont eu une grande influence ; par quel prodige seraient-elles neutres sous le rapport moral ? En droit, il y a au moins présomption de danger.

En fait, on doit, ce me semble, distinguer le danger immédiat et le danger médiat ou éloigné. Le premier consiste dans l'éveil donné immédiatement à la pensée du mal, dans la perte ou l'altération actuelle de l'innocence. Afin de prouver qu'il est réel à l'égard d'un nombre *indéterminé* de jeunes gens, je ne citerai pas l'exemple de saint Augustin, que Votre Grandeur connaît mieux que moi, ni les autres du même genre qu'on pourrait apporter. Elle me permettra de lui mettre sous les yeux la

lettre d'un prêtre respectable, actuellement professeur dans un petit séminaire.

« J'avoue, dit cet ecclésiastique, qui n'est plus un jeune homme, qu'*autrefois* les classiques latins expurgés pouvaient peut-être, *tels qu'ils sont*, être remis sans danger entre les mains des élèves, que l'éducation première et l'innocence des mœurs mettaient à l'abri *de bien des misères*. Mais les temps sont bien changés! Pour quiconque connaît *la corruption des mœurs et le défaut complet d'éducation première dans la plupart des enfants d'aujourd'hui*, il n'y a pas le moindre doute que cette *correction* n'est plus suffisante.

« De longues années passées dans le professorat nous ont mis à même d'en faire la triste et cruelle expérience; et, si quelqu'un croyait pouvoir contester le fait, nous ne craindrions pas de dire qu'il n'aime pas l'enfance, ou qu'il ne connaît pas la précoce intelligence du mal par laquelle elle se distingue aujourd'hui. Au reste, nous n'hésitons pas à dire qu'un professeur qui se respecte et qui respecte l'enfant ne pourra s'empêcher de rougir quand il aura à expliquer, de mot à mot, certains passages des auteurs classiques les moins dangereux; et *nous doutons fort qu'un père de famille honnête consentît à les faire lire à son fils; à plus forte raison lui répugnerait-il de le voir exercer son intelligence à comprendre dans une langue étrangère des choses qu'il ne lui permettrait pas d'exprimer dans la sienne, et qu'il ne devrait même pas soupçonner* (1). »

A ces réflexions pleines de sens, j'ose ajouter un fait qui date de quelques jours à peine. Un père de famille,

(1) N..., 30 avril 1852.

étant venu me voir, me parle de la grande question du paganisme classique. « Voilà, lui dis-je en ouvrant certain auteur profane, ce que l'on fait étudier à vos enfants. — Et ce que l'on m'a fait étudier à moi-même. — Eh bien ! que pensez-vous du système ? — En quatrième, on nous faisait expliquer les églogues de Virgile ; je ne comprenais pas le sens dangereux caché dans les vers harmonieux du poëte ; *mais un camarade me le fit comprendre*... Ce qui m'est arrivé il y a trente ans peut arriver à d'autres, surtout aujourd'hui : nous sommes fous de laisser mettre de pareils livres entre les mains de nos enfants. »

Voilà pour le danger immédiat.

Quant aux dangers médiats, c'est-à-dire dont on ne s'apercevra que plus tard, ils me paraissent plus réels encore et plus graves que les premiers. Suivant la belle pensée de Votre Grandeur, la société est le thermomètre de l'éducation. Pour apprécier la nature bonne ou mauvaise de l'éducation et l'influence des ouvrages qui lui servent de base, cherchons à préciser les caractères saillants de la société, aujourd'hui et *depuis longtemps déjà*. On peut les réduire à trois : l'esprit d'orgueil, l'esprit de volupté, et l'affaiblissement de l'esprit chrétien.

L'esprit d'orgueil n'est, hélas ! que trop évident. Il se manifeste chaque jour, en toutes choses, dans toutes les classes de la société, et, jusqu'à ces dernières années, dans les classes lettrées beaucoup plus que dans les autres. Leur histoire depuis longtemps ne semble être que l'histoire du mépris de l'autorité, à commencer par celle de Dieu et de l'Église. Or, quelle autre portion de la société a étudié plus assidûment les classiques païens ? Qui les a plus vantés ? Qui a bu aussi abondamment l'*esprit*

de la Renaissance, cet esprit *qui était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge?* Qui a fréquenté le plus longtemps *cette école de la Renaissance, qui ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté* (1)?

L'esprit de volupté. Le plus de jouissances possible, par tous les moyens possibles : n'est-ce pas l'abrégé du Décalogue de notre siècle, et, sauf quelque différence, du dix-huitième et du dix-septième siècle? Je crois aux affaires, aux arts, à l'industrie, aux emplois, pour avoir de l'argent, et je crois à l'argent pour avoir du plaisir : n'est-ce pas le Symbole de la plupart des hommes de notre époque? D'où leur est venu cet amour effréné du plaisir, cet entraînement fougueux vers les voluptés? Rappelons-nous que l'éducation c'est l'homme, et voyons quelle part lui revient dans ce caractère incontestable de la société actuelle. Il y a trois cents ans qu'une voix très-éloquente et très-autorisée rendait le paganisme classique responsable du mal dont l'immensité nous désole aujourd'hui, et qui alors commençait à prendre des proportions alarmantes.

« Voulez-vous sauver votre république? s'écriait un Nonce du pape, le célèbre P. Possevin : portez sans délai la cognée à la racine du mal; bannissez de vos écoles les auteurs païens, qui, sous le vain prétexte d'enseigner à vos enfants la belle langue latine, leur apprennent la langue de l'enfer. Les voyez-vous! à peine sortis de l'enfance, ils se livrent à l'étude de la médecine ou du droit.

(1) *Débats*, 30 avril 1852.

ou au commerce, et ils oublient bientôt le peu de latin qu'ils ont appris. *Mais, ce qu'ils n'oublient pas, ce sont les faits, les maximes impures qu'ils ont lus dans les auteurs profanes et qu'ils ont appris par cœur. Ces souvenirs leur restent tellement gravés dans la mémoire, que toute leur vie ils aiment mieux lire et entendre des choses vaines et déshonnêtes que des choses utiles et honnêtes.* Semblables à des estomacs malades, ils rejettent sur-le-champ les salutaires enseignements de la parole de Dieu, et les sermons et les exhortations religieuses qu'on vient leur adresser plus tard (1). »

L'affaiblissement général de l'esprit chrétien. Le double mal que je viens de signaler est un mal positif; le paganisme classique me semble en produire un autre plus grand encore, bien qu'il soit négatif. *Il ne fait pas mourir, je le veux, mais il empêche de vivre.* Nourrir d'idées païennes des enfants chrétiens destinés à vivre dans une société chrétienne, n'est-ce pas là, suivant le mot de Napoléon, une *gaucherie* inexplicable? Le résultat infail-

(1) Pertanto, benedette anime, se volete che la republica vostra si rinnuovi, che fiorisca più che mai, che si stabilisca, che ad un tempo serva d'esempio alle maggiori republiche, e governi del mondo, ponete senza dilazione a questa radice la scure, diradicando e sbarbando l'effetto delle scuole, l'abuso della lettura de' libri disonesti ed empi, i quali sotto pretesto d'insegnare lo stile latino (come se fossero ben necessari al mondo, e si videssero molti Ciceroni o Virgili) insegnano la lingua del inferno a coloro i quali usciti dall' età giovanile, o poco dapoi, si danno agli studdi di legge o di medicina, o vanno a traffici o alle botteghe dove si scordano si di quelle poche parole latine, ma non già di quelle sporchezze, le quali restano in modo impresse tutta la vita negli animi loro, che più volentieri poi il tempo di tutta la vita loro, leggono e odono materie vane e disonestissime che utili ed oneste, e come guasti stomachi, vomitan subito ciò che odono della parola divina ragion. (P. 2.) — Voir, sur le même sujet, note 3, un extrait du *Correspondant*.

lible est de récolter dans la société ce qu'on a semé au collége. Au collége, vous semez de l'ivraie : dans la société vous récolterez de l'ivraie. Vous aurez des générations *moralement* faibles et étiolées. L'indifférence en matière de religion, l'absence de remords, l'altération même du sens moral, le desséchement du cœur, l'affaiblissement de tous les nobles instincts de dévouement religieux et d'esprit de sacrifice, seront les conséquences inévitables de cette éducation anomale et anormale.

Faut-il rappeler ici les sophismes et les blasphèmes qui viennent d'étonner l'Europe, mais qui montrent dans une effrayante lumière ces fruits de l'enseignement païen qu'on s'obstine à imposer à la jeunesse? Oui, le funeste engouement qui depuis trois siècles pousse la société hors des voies de la civilisation chrétienne devait aboutir à croire et à proclamer qu'il y a *une morale indépendante de la religion* ; que *cette morale a été connue et pratiquée par l'antiquité* ; qu'*elle suffit au bonheur, à la gloire, au progrès de l'humanité* ; que *la civilisation moderne, fille de la Renaissance, ne doit rien ou presque rien au christianisme* ; que *la pratique des vertus évangéliques est quelque chose de surhumain*, à *quoi ne peuvent prétendre le commun des hommes* ; que *vivre comme les païens, c'est avoir les vertus laïques, les seules nécessaires* (1).

A force de zèle, de pratiques et d'industries religieuses, on combat, dans les petits séminaires et les maisons d'éducation chrétienne, le développement naturel de cette funeste tendance. Est-ce toujours avec succès? j'aime à le croire. Toutefois, n'est-il pas permis de s'é-

(1) *Débats*, 30 avril.

tonner de tant de défections affligeantes, de tant d'inconstance dans la conduite, du peu de courage et de générosité chrétienne qu'on rencontre trop souvent dans les élèves de ces établissements privilégiés? N'est-il pas permis de dire que la séve de la foi manque à ces jeunes plantes? Et où l'auraient-elles puisée? dans la famille? Hélas! non. Dans la société, qui les a reçues au sortir de leurs études? Moins encore. Dans leurs études elles-mêmes? Elles furent presque exclusivement faites dans des auteurs païens. « Or, dit ici un homme qui n'est pas suspect, ne nous y trompons pas, ce n'est point la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un *esprit religieux de quelque valeur*. Celui-ci *ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement où la loi divine se trouve comme infusée. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir* (1). »

A quoi donc aboutit le système actuel, tout amélioré qu'il soit par l'esprit religieux et les pratiques religieuses des maisons chrétiennes? A donner, je ne dis pas une *piété sans foi*, mais *plutôt de la piété que de la foi*. Et pourtant la foi, la foi vigoureuse des premiers siècles et du moyen âge, voilà le vrai, voilà le grand besoin du monde actuel.

Demain j'examinerai les auteurs classiques sous un nouveau point de vue.

Daignez agréer, etc.

(1) M. Kératry, *Discours*, etc.

VIII

Nevers, le 19 mai 1852.

Monseigneur,

J'aime à vous rappeler ce que vous avez dit, d'accord en cela avec tous les vrais philosophes, que l'*éducation exerce une influence décisive sur les familles et sur les sociétés;* je rappelle aussi cette parole non moins vraie qu'il *existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût une correspondance intime et mystérieuse* (1). Cela veut dire, en termes fort clairs, que tout auteur, historien ou poëte, étudié longtemps et avec admiration, devient un *philosophe* (2).

Votre Grandeur me permettra de lui en citer un exemple entre mille. Érasme, arrivé en Angleterre, inspire au chancelier Morus son enthousiasme pour Platon. Sur les pas du philosophe grec, Thomas Morus se livre à la recherche de la *sagesse*, et aboutit à une république imaginaire. « *Égaré* par les effusions d'une âme noble et les entraînements d'un esprit généreux, il *arrive, comme Platon, au partage égal des biens, et énonce*, sous le voile de l'allégorie, les *doctrines les plus nouvelles* et les moins praticables. Singulières contradictions de l'esprit humain ! L'homme qui acceptait ainsi les rêveries et les er-

(1) *Débats*, 30 avril.

(2) Voir préface des homélies de saint Grégoire le Grand dans la *Bibliothèque des classiques chrétiens*.

reurs de Platon; qui, dans l'*enthousiasme de la philosophie*, se laissait *égarer à des hardiesses politiques et sociales si dangereuses ;* qui, mieux inspiré, prêche la tolérance et la modération ; le même homme, catholique inflexible, résistera aux réformes violentes de Henri VIII ; refusera de prêter le serment de suprématie, et scellera sa foi de son sang : *nouvelle preuve de l'empire que prenait sur les plus fermes esprits cette antiquité qui s'emparait de ceux mêmes qui en eussent le plus résolûment combattu les conséquences, s'ils les avaient prévues* (1) ! »

Cette influence reconnue, je crois pouvoir signaler, dans l'étude assidue et enthousiaste des auteurs païens comme on la pratique depuis longtemps, un nouveau danger dont les scènes horribles de la Révolution française et les scènes non moins horribles que nous préparait naguère le socialisme ne permettent de révoquer en doute ni la réalité ni la gravité.

Au point de vue social, qu'est-ce que l'histoire de Catilina, par Salluste ? que sont la plupart des harangues contenues dans les *Conciones ?*

L'histoire de Catilina n'est autre chose que l'histoire des conspirateurs, des clubs et des sociétés secrètes de l'époque romaine et *de la nôtre*.

Même personnel : des jeunes gens désœuvrés, perdus de dettes et de débauches; mécontents de l'ordre établi ; rongés de haine et de jalousie contre tout ce qui possède la fortune, le pouvoir ou les dignités ; contre tous les hommes qui dépassent leur niveau ; inventant, pour les rendre plus odieux encore, des griefs imaginaires qu'ils ajoutent aux torts réels.

(1) *Histoire de la Renaissance*, etc., t. I, p. 79.

Même but : le renversement de l'ordre social pour arriver à la satisfaction de leurs passions honteuses et féroces.

Mêmes moyens : des serments, de ténébreuses orgies, où ils concertent leurs plans, forment leurs résolutions, s'animent au vol, à l'incendie, au meurtre, par des discours tels que nos orateurs de clubs et de sociétés secrètes n'ont qu'à les copier mot à mot pour faire des à-propos du plus grand effet. Je citerai, entre autres, celui de Pison, chap. xx. On ne sait si c'est dans la Rome des Césars que ce discours fut prononcé, il y a deux mille ans, par un des complices de Catilina : ou bien l'année dernière, à Paris, par Ledru-Rollin, ou dans la Rome chrétienne, par Mazzini.

Mais, dit-on, c'est admirablement écrit! — Pour les lecteurs de ce temps-ci, formés au goût littéraire par l'Université, les *Mystères de Paris* paraissent écrits d'un style admirable. Serait-ce une raison d'en faire un livre classique?

Mais c'est de l'histoire! — C'est aussi de l'immoralité, de l'immoralité sociale ; et, dans le temps où nous vivons, de la plus dangereuse espèce.

Il faut donc supprimer l'histoire? — Il y a temps pour tout, mesure à tout. Faites étudier l'histoire quand vous voudrez, dans la mesure que vous voudrez, lorsque l'histoire ne sera ni un danger pour la jeunesse, ni une menace pour la société. Histoire, littérature, éloquence, poésie païenne, tant que vous en voudrez, *dum mores sint in tuto.*

Parlons maintenant des *Conciones.* — « L'ancienne Rome et ses historiens étaient le sujet habituel des études de Machiavel... Il lisait Tite-Live, la pensée fixée sur Flo-

rence... Il trouvait naturellement dans Tite-Live les formules de ses principes... Il était surtout attentif à chercher dans l'histoire romaine les enseignements de détail qui pussent maintenir la prospérité intérieure de Florence et assurer sa sécurité extérieure... Machiavel n'aspirait-il pas plus haut? La liberté individuelle des différents États de l'Italie est-elle le but unique qu'il se propose? Non, l'auteur du *Prince*, l'auteur des *Discours* et des *Entretiens* a *une autre et grande pensée : la liberté, pour lui, n'est que la préparation et le chemin à l'*UNITÉ DE L'ITALIE. Cette idée, éparse dans les écrits de Machiavel, et qui y éclate à chaque instant, quoiqu'elle n'y soit nulle part clairement indiquée, *en est l'âme et l'inspiration continuelle* (1). »

Si les gouvernements italiens ignorent la cause première des révolutions dont ce pays a été récemment le théâtre; s'ils ne savent pas quel est le fondateur et le chef de cette école de *centralisateurs monarchistes* ou d'*unitaires démocrates*, dont Mazzini et Gioberti ont été, dans ces derniers temps, les représentants; qu'ils considèrent quelle a été, depuis trois siècles, l'influence des écrits de Machiavel sur l'Italie, et l'influence de l'antiquité sur Machiavel. Dans cette double influence est le secret de la désaffection et de l'ingratitude des peuples à l'égard de la papauté; le secret de cette vanité insensée des Italiens qui dictait à Gioberti son livre *del Primato dell' Italia;* qui inspirait à Mazzini la pensée du rétablissement de la république romaine, à laquelle un Brutus de bas étage préludait par l'assassinat du ministre de Pie IX.

(1) *Histoire de la Renaissance*, t. I, p. 34, 45.

Mais ce que je trouve de plus digne d'attention, c'est ce mot de l'historien : *Machiavel lisait Tite-Live les yeux fixés sur Florence.* Ce mot est encore d'une vérité vivante ; toute proportion gardée, le rhétoricien d'aujourd'hui lit Tite-Live les yeux fixés sur Florence; dans sa pensée, il fait des applications à son pays, jusqu'à ce que, devenu homme d'État, législateur, journaliste, il les fasse en réalité : cette lettre en fournira la preuve. En attendant, voyons de quelle nature sont les idées, les dispositions, les sentiments renfermés dans les *Conciones.*

Comme moi vous avez lu, Monseigneur, bien des sentences de condamnations rendues par nos tribunaux et ainsi motivées : *Attendu* qu'un tel *est atteint et convaincu de s'être rendu coupable d'excitation au mépris du gouvernement, à la spoliation, au meurtre, à la haine contre une classe de citoyens, ou à la haine des citoyens les uns contre les autres, condamne*, etc. Je doute qu'aucune de ces condamnations ait été mieux méritée que par le nouveau classique dont je vais donner une rapide analyse.

Cette assertion peut se formuler ainsi : Étant donné le problème suivant : — *Comment former le plus sûrement possible des tribuns révolutionnaires, des orateurs de clubs et de sociétés secrètes?* j'ose soutenir qu'un des meilleurs moyens de le résoudre, c'est l'étude admirative faite par des jeunes gens de dix-huit à vingt ans du livre classique appelé *Conciones.*

Rien n'y manque : ni la soif de la propriété, ni le mépris des droits acquis, ni la haine de toute supériorité, ni la glorification du suicide qui soustrait le coupable à la justice des hommes, ni la négation des peines éternelles dont la pensée pourrait inquiéter sa conscience :

tout cela dans le style le plus chaud et le mieux émaillé des plus belles figures de rhétorique.

J'ai hâte d'arriver aux preuves. L'édition *Delalain*, 1848, me sert de base. L'honorable inspecteur de l'Université qui a fait le recueil a soin de mettre en tête de chaque harangue des sommaires où Votre Grandeur, j'en ai la certitude, trouvera plus d'une idée dangereuse.

Verba Tulliæ ad L. Tarquinium, maritum suum, p. 5. — Voici, pour exemple d'éloquence, une femme qui a tué son mari, qui a tué sa sœur, et qui, remariée, exhorte son nouveau mari à s'emparer du trône. Le choix n'est-il pas heureux, et surtout n'est-il pas moral?

Lucretiæ querelæ de Sext. Tarquinio, p. 6. — Que penser d'un pareil sujet au point de vue de l'*éducation* de jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans? Pour répondre, il suffit de citer sans traduire. — *Vestigia viri alieni*, Collatine, *in lecto sunt tuo*. Cæterum corpus est tantum violatum, animus insons : *mors testis erit*.

Verba M. Horatii Barbati adversus decemviros, p. 18. —Ici commence la longue série d'accusations, de déclamations, d'excitations à la haine et à la révolte contre l'autorité, dont les *Conciones* forment, avec le *Moniteur* de 1792 à 1795, la collection la plus complète. Jusqu'à la page 24, même sujet, entremêlé du meurtre de Virginie par son père.

Oratio C. Canuleii ad plebem, p. 29. — Ici je me contenterai d'indiquer les sommaires; ils suffisent pour apprécier les conséquences sociales de pareilles idées, présentées à des jeunes gens comme sujet d'étude, et, quant à la forme au moins, *comme sujet d'admiration*. — « Tribun excitant le peuple contre les patriciens; d'abord, modération affectée, et bientôt aigreur, emportements,

mordantes hyperboles. — Exorde tiré de la personne de l'adversaire ; la conduite des patriciens en cette occasion est une nouvelle preuve de leur mépris et de leur haine pour le peuple. — Proposition du sujet. 1° Les lois qu'il veut faire adopter sont raisonnables ; 2° l'opposition des patriciens est injuste et montre leur orgueil. — Il est juste d'admettre les plébéiens au consulat. 1° Exemples d'étrangers et d'esclaves reçus dans la ville et dans le Sénat ; 2° conséquence de cette majeure : à plus forte raison doit-on admettre des citoyens romains, ou l'on veut outrager le peuple. — Liberté des mariages ; c'est une injustice criante et un outrage insupportable, que de faire une loi pour interdire ce qui devrait être permis, ou tout au plus empêché par des arrangements particuliers dans chaque famille. — Péroraison vigoureuse : 1° réclamation des droits du peuple contre la violence des patriciens ; 2° encouragement à la révolte et provocations contre les patriciens ; 3° conclusion ferme. »

La voici : c'est le refus du service militaire, comme chez nous, en 1829, c'était le refus de l'impôt, parce que les *consuls de la Restauration* ne voulaient pas faire droit aux justes réclamations du peuple, qui, comme celui de Rome, demandait la *liberté* et l'*égalité* : Itaque ad bella... consules, parata vobis plebes est, si connubiis redditis, *unam hanc civitatem* tandem facitis... si *spes*, si *aditus ad honores viris strenuis et fortibus datur*... si quod *æquæ libertatis est*, invicem annuis magistratibus parere atque imperitare licet. Si hæc impediet aliquis, ferte sermonibus et multiplicate famâ bella : *nemo est nomen daturus*, nemo arma capturus, nemo dimicaturus *pro superbis dominis*, cum quibus nec in re publica honorum, nec in privata connubii societas est.

Querelæ tribunorum plebis, p. 35. — Le peuple a obtenu quelque privilége; mais, comme il arrive toujours, ceux qui parlent en son nom, qui se donnent pour ses défenseurs, ne sont pas encore contents. Sous prétexte de ses intérêts, mais en réalité pour satisfaire leur ambition personnelle, ils le gourmandent pour l'engager à demander davantage. Il suffit de lire ce discours latin pour voir combien de fois, depuis soixante ans, il a été traduit en français, en italien, en allemand, dans toutes les langues et dans toutes les tribunes de l'Europe : l'histoire sanglante et souillée est là pour dire les effets *prodigieux* de cette éloquence des *Conciones*.

Oratio Sextii, tribuni plebis, ad populum, p. 36. — Même sujet et même éloquence.

Oratio M. Manlii Capitolini, vinculis liberati, ad plebem, p. 36. — Les sommaires suffisent pour faire apprécier l'effet d'un pareil discours dans la bouche d'un conspirateur ambitieux, d'un *ami du peuple* que ses crimes politiques ont fait mettre en prison et que les événements ont rendu à la liberté. Les chefs du socialisme, aujourd'hui prisonniers ou exilés, et demain peut-être revenus dans leur patrie, n'ont qu'à copier Manlius : pas un de leurs sentiments ne restera sans traduction.

« Manlius sort de prison ; il s'adresse aux plébéiens, dont il est le bienfaiteur et qui ont souffert qu'on l'outrageât ; il est violent, emporté, il ne parle que d'honneur et de liberté, parce que c'est le peuple romain qui l'écoute... Raisonnement sensible pour démontrer la supériorité des forces du peuple. Plainte au sujet de la froideur du peuple lorsqu'il a vu traîner Manlius en prison. Reproches de bassesse et de lâcheté. Pourquoi le peuple romain reste-t-il esclave des patriciens tandis qu'il veut

commander en maître aux nations étrangères? *Péroraison véhémente.* Il donne le signal de la révolte, les exhorte à renverser le gouvernement établi, et demande avec beaucoup d'adresse qu'on lui décerne la royauté. »

Est-ce de l'histoire ancienne ou de l'histoire contemporaine? Il est permis d'en douter, tant il y a de ressemblance entre ce qu'on étudie au collége et ce qu'on entend et ce qu'on voit en Europe depuis qu'on étudie cela au collége, *conformément aux belles traditions des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles.* Mais ce dont il ne semble pas permis de douter, c'est que toutes les harangues sont, comme le disait un journal mondain, *un véritable apprentissage de l'émeute.*

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien remarquer que je n'entends pas bannir l'étude de l'histoire, même de ces histoires de Catilina, de Manlius, de Brutus, etc. Mais autre chose est l'étude de l'histoire, *faite en son temps, présentée sous son vrai jour, par des écrits judicieux et chrétiens*; et autre chose, l'explication, la méditation, la traduction, l'imitation, l'appropriation à toutes les intelligences des *monuments* mêmes de l'histoire.

Il est utile assurément, et plus utile, d'étudier l'histoire de Louis XV que l'histoire de Manlius ou d'Alexandre; cependant, si, pour connaître l'histoire de Louis XV, il fallait entrer dans le détail de toutes les turpitudes de ce temps, on hésiterait sans doute à mettre les preuves et les *documents* sous les yeux des enfants.

Je termine ici cette lettre déjà longue en demandant la permission d'achever demain la revue commencée.

Daignez agréer, etc.

IX

Nevers, 20 mai 1852.

Monseigneur,

Je n'ai encore parcouru que cinquante-six pages, et le volume que j'analyse en a quatre cent vingt-trois, sans compter l'*index*. Néanmoins mon travail ne sera pas long. Il suffit de dire que le même esprit règne, en général, dans tout l'ouvrage. Presque partout des déclamations furibondes contre les riches et les tyrans; des excitations à la vengeance, à la guerre civile ou étrangère; des plaintes de la part des vaincus, des reproches et des démentis de la part des vainqueurs; des peintures de cruautés atroces, d'infamies révoltantes des scènes qui attristent l'âme ou qui la flétrissent; toute une galerie de tableaux plus sombres, plus sauvages les uns que les autres, où toutes les passions du cœur humain sont mises en jeu, et quelquefois glorifiées. Tel est en substance le manuel obligé où les jeunes chrétiens doivent pendant deux ans puiser des leçons d'éloquence!

Pour qu'on ne m'accuse pas de calomnie ou d'exagération, je cite en preuve de ce que j'avance, outre les extraits contenus dans ma dernière lettre, les pages : 112, 114, 147, 180, 183, 184, 186, 212, 241 et suivantes.

Toutefois, Votre Grandeur me permettra de mettre encore sous ses yeux quelques discours dont le sujet *toujours inutile*, pour ne rien dire de plus, me semble offrir un grand danger dans les temps où nous vivons. N'oublions pas que Machiavel étudie Tite-Live les yeux fixés sur Florence.

Oratio Catilinæ, suæ conjurationis participes cohortantis, p. 261. — Le rhétoricien des colléges universitaires, des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne, veut-il apprendre comment on excite les hommes à la révolte? Qu'il lise le discours de Catilina dont voici le sommaire: « Exorde insinuant, tiré de la personne de l'auteur. En annonçant ses projets, il anime les conjurés par des éloges, et les attache à lui par la conformité de caractère et l'union des intérêts. — Premier motif: Gloire et puissance des grands de Rome opposées à l'ignominie et à l'état d'abjection où sont réduits les conjurés. — Deuxième motif: Facilité de l'exécution et certitude du succès. — Troisième motif: Richesses de ceux qui ont l'autorité comparées à la misère des amis de Catilina. L'avarice, pour de tels hommes, devait être le plus puissant mobile; aussi l'orateur offre-t-il cette idée en dernier lieu. — Péroraison: Il leur présente à la fois et les résultats de son entreprise, et la situation où il se trouve; il gagne leur confiance par son dévouement et les enhardit par son assurance et sa fierté. »

Malgré ces artificieuses paroles, l'enfant, j'aime à le croire, tient encore Catilina et ses complices pour des scélérats dignes du gibet. Bientôt il ne saura plus qu'en penser. Au discours de Catilina succède le plaidoyer de César devant le Sénat. Dans cette harangue, on excuse, on pallie le crime, et on demande en faveur des coupa-

bles l'abolition de la peine de mort. En vérité, on reste muet de terreur en voyant, d'une part, la légèreté ou l'imprudence avec laquelle on affaiblit, dans des jeunes gens de dix-huit ans, les idées de justice et de morale publique, et, d'autre part, les éloges donnés à un discours rempli d'hypocrisie, et qui peut servir de modèle aux avocats de tous les conspirateurs. En voici le titre et le sommaire :

Oratio C. Cæsaris de Catilinæ sociis qui in custodiis tenebantur, p. 267. — « Exorde insinuant, tiré du sujet. Maximes imposantes sur la manière de discuter, appuyées sur des exemples respectables, et appliquées à la délibération actuelle. Proposition de son avis contraire à celui qu'on vient d'embrasser. Réfutation générale et préliminaire des discours précédents. — Premier moyen : Il affaiblit l'effet des déclamations sur les forfaits médités par les conjurés. — Second moyen : Il montre aux sénateurs le danger de céder à la colère. Examen de l'avis de Silanus en particulier : *la peine de mort est inutile et contraire aux lois*.— Suites funestes des innovations dans le gouvernement et les lois. Raisonnement appuyé par des exemples. Utilité de la loi Porcia, qu'on doit respecter comme l'ouvrage de la sagesse des ancêtres. »

Veut-on savoir pourquoi la peine de mort ne doit pas être infligée à Catilina et à ses complices? Cette peine n'en est pas une. Pourquoi n'est-elle pas une peine ou n'est-elle qu'une peine inutile? C'est que la *mort est la fin de tous les maux, et qu'on n'a rien à craindre ni à espérer au delà de la tombe !* De pœna possum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miseriis, mortem, ærumnarum requiem, non cruciatum esse; eam

cuncta mortalium mala dissolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum esse (1).

Vient ensuite Caton, qui opine dans un sens contraire. Mais n'est-il pas à craindre que les élèves ne s'en tiennent à l'avis de César plutôt qu'à celui de Caton? Cela paraît d'autant plus probable, que 1° le *Conciones* ne met aucune note de nature à soutenir ou à réveiller en eux le sens moral de la juste réparation due à la société; 2° qu'en tête de son discours Caton est qualifié de *stoïcien rigide, passionné dans la pratique de la justice et de la sagesse*, p. 271.

Pour éviter les répétitions, je termine cette revue par le discours de Marius avant son départ pour l'Afrique, et par celui d'Othon à ses soldats.

Oratio Marii ad quirites, p. 287. — Si j'osais, je supplierais les bourgeois de nos jours, les hommes d'État, les conservateurs, de relire à tête reposée cette harangue, la plus incendiaire peut-être qui ait jamais été prononcée, et de se dire à eux-mêmes : « En ce moment où la haine fermente au fond des âmes, où la guerre *entre celui qui a et celui qui n'a pas* est en permanence tantôt dans la capitale et tantôt dans les provinces, mais toujours dans le fond des cœurs; en ce moment, les fils des nobles, des bourgeois et des prolétaires, assis ensemble sur les bancs des colléges, étudient le discours de Marius, s'en pénètrent, en admirent le beau style, font instinctivement, inévitablement, des applications, et

(1) Je dois dire qu'au bas de la page on trouve la note latine suivante : Hæc impietas tunc vulgo Romæ grassabatur, et inde cum impietate licentia vitiorum crevit, quum etiam puerilis ætas incredula securitate insanisset. — Les autres éditions reproduisent la même impiété *sans aucun correctif*.

mettent des noms français au bas des portraits romains. » Que doit-il se passer dans l'âme des *jeunes plébéiens* lorsqu'ils entendent les choses que voici contre les *patriciens de nos jours* : Invident honori meo; ergo invideant et labori... verum homines corrupti superbia ita ætatem agunt, quasi vestros honores contemnant; ita hos petunt, quasi honeste vixerint... Non possum... imagines, neque triumphos, aut consulatus majorum meorum ostentare; at, si res postulet, hastas, vexillum, phaleras... cicatrices adverso corpore. Hoc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hæreditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis laboribus et periculis quæsivi. Non sunt composita verba mea; parum id facio; ipsa se virtus ostendit : *illis artificio opus est, uti turpia facta oratione tegant...* Quin ergo, quod juvat, quod carum æstumant, id semper faciant? *Ament, potent : ubi adolescentiam habuere, ubi senectutem agant in conviviis, dediti ventri et turpissimæ parti corporis :* sudorem, pulverem, et alia talia relinquant nobis, quibus illa epulis jucundiora sunt. *Verum non est ita.* Nam *ubi se omnibus flagitiis dedecoravere* turpissimi viri, *bonorum præmia ereptum eunt :* ita injustissume luxuria et ignavia pessumæ artes, illis qui coluere eas nihil officiunt, *reipublicæ cladi sunt.*

Croit-on que de pareilles idées soient éminemment propres à éteindre les haines et les jalousies dans les classes rivales de la société, et à cimenter l'union et la concorde si nécessaires aujourd'hui?

Oratio Othonis ad milites, p. 554. — Othon est au moment de se suicider. Voici comment, dans les sommaires du discours, on glorifie cette action criminelle : « Othon racheta la honte de sa vie par une *belle mort.*

Ses dernières paroles sont dignes de ses *généreux sentiments... Péroraison majestueuse*, résignation à son sort, *tranquillité magnanime.* »

Et l'on s'étonne que, depuis la Renaissance, le suicide soit devenu endémique parmi les nations de l'Europe ! On s'étonne qu'aujourd'hui surtout une foule d'hommes *lettrés* ou imitateurs des lettrés, prenant au sérieux de pareils enseignements, rachètent la *honte de leur vie* par une *belle mort*, et se tuent avec une *tranquillité magnanime !*

Il serait facile de continuer cette revue ; mais ce que j'ai dit suffit pour faire apprécier l'esprit du *Conciones* expurgé et approuvé (1). J'indiquerai seulement les pages 275, 284-303, 313, 319, 327, 330, 349, etc.

Ici encore plusieurs personnes ne manqueront pas de dire que les dangers sont moins grands qu'on ne le pense. Il est donc nécessaire de justifier le mot cité au commencement de ma précédente lettre et appliqué aux jeunes lecteurs du *Conciones : Machiavel étudiait Tite-Live les yeux fixés sur Florence.*

D'abord, il est certain que, pour le fond des idées, tous ces discours sont de l'ivraie ; donc ils ne peuvent donner du froment. Ensuite, il est certain que l'homme ne peut transmettre que ce qu'il a reçu. D'où il faut conclure ou

(1) L'édition *Périsse*, 1850, met les discours de Salluste avant ceux de Tite-Live, qu'elle fait suivre des harangues tirées de Tacite. Elle laisse tous ceux que j'ai analysés, même les sommaires du dernier discours d'Othon, qui, dit-elle, *racheta la honte de sa vie par une belle mort*, p. 404. Pour le fond, ce *Conciones* est le même que le précédent, seulement on ne trouve pas les *querelæ Lucretiæ* indiquées cependant à la table, p. 34. — L'édition *Hachette*, 1851, est la même, pour le fond, que la précédente, seulement elle change les sommaires, et en donne qui m'ont paru moins dangereux. — L'édition *Lecoffre*, 1851, id.

qu'il perd, en sortant du collége, toutes ces idées républicaines, démocratiques, puisées dans les harangues du *Conciones*, ou que l'adolescent, arrivé à l'âge d'homme, doit les transmettre, c'est-à-dire les appliquer dans une certaine mesure à la société au milieu de laquelle il vit. Jusqu'à quel point ces idées ont-elles été appliquées à la société? C'est ce qu'il reste à voir. Je ne rapporterai point ici les témoignages authentiques cités dans le *Ver rongeur*; je me contente de mettre sous les yeux de Votre Grandeur les paroles d'un écrivain distingué qui a fait de l'influence politique des auteurs païens sur les destinées de la France un tableau étincelant de vérités, et ces vérités sont des *faits*.

« Nous avons été longtemps Romains ; jusqu'à la Révolution de 1789, on n'étudiait guère que le latin dans les colléges, et on le savait beaucoup mieux qu'à présent. Le résultat de cette lecture constante, de cette méditation assidue, de cette étude des écrivains latins commencée dès l'enfance, avait été de faire peu à peu passer dans les idées, dans les mœurs, dans le droit public, dans la politique et dans le langage, même beaucoup de l'esprit, du caractère, des sentiments, des usages de la société romaine.

« Hérivaux, le professeur de Robespierre au collége Louis-le-Grand, l'appelait *le Romain*, et c'était, pour ce temps-là, le plus bel éloge qu'il pût faire de son élève.

« Avant la venue du Romain Robespierre, on avait vu se dérouler dans les dix-septième et dix-huitième siècles un tableau assez ressemblant, une reproduction presque fidèle du siècle d'Auguste. Louis XIV, drapé dans la pourpre, avait joué le principal rôle. Autour de lui avaient

reparu, comme par enchantement, tous les personnages fameux de l'ancienne Rome. Horace, Térence, Virgile, Vitruve, Mécène, étaient à sa cour sous les traits de Boileau, Molière, Racine, Perrault et Colbert. Ses jardins, ses palais, étaient ornés des statues de tous les dieux étrangers, comme le cabinet de Marc-Aurèle. Les grâces, les nymphes, les faunes et les satyres, figuraient dans ces divertissements d'un genre nouveau, que l'enthousiasme païen du temps appela l'œuvre par excellence : *Opera*. Telles étaient enfin les préoccupations de la société d'alors, que, quand on se mit à faire le parallèle des anciens avec les modernes, la discussion ne roula que sur la question de savoir si ces derniers avaient égalé, en les imitant, leurs modèles.

« Des traditions chrétiennes et nationales, il n'en fut plus question. La civilisation, arrêtée dans sa marche, rétrograda de dix-sept siècles ; le pouvoir royal s'arrogea tous les droits qui avaient été ceux des Césars ; le gouvernement et l'administration empruntèrent à Rome son système de centralisation ; les droits des peuples furent méconnus, les vieilles libertés anéanties ; le despotisme s'établit partout, même dans les arts, pour lesquels il fit revivre la législation du Parnasse ; la France de saint Louis et de Louis XII s'effaça pour faire place à la Rome des Césars, ressuscitée à Versailles ; et alors on entendit le monarque prononcer, dans le délire de son orgueil, cette parole insensée qui n'avait pas retenti dans le monde depuis la chute de l'empire romain : L'ÉTAT, C'EST MOI !

« Tout cela, c'était la Renaissance, au profit des rois et contre les peuples, du paganisme latin et romain ; c'était, comme l'a dit Charles Nodier, l'application à la so-

ciété des idées du collége; c'était la conséquence naturelle de l'étude exclusive des écrivains latins et païens, étude à laquelle s'adonnait toute la jeunesse noble et un certain nombre d'enfants de la bourgeoisie aisée.

« Peu à peu, la noblesse, la finance et le clergé, se corrompirent sous l'action de cet enseignement, et renouvelèrent en France des scandales qu'on n'avait pas vus depuis Héliogabale ou Caracalla; peu à peu aussi, toute la génération porta ses lèvres à cette coupe empoisonnée de l'enseignement païen, toute la bourgeoisie la fit boire à ses enfants; et un jour, révoltée d'abus qu'elle était elle-même prête à commettre, réclamant la liberté, mais ne comprenant plus que le despotisme, la bourgeoisie se leva, et, au nom du paganisme romain qui lui avait inoculé ces idées, elle s'écria à son tour : L'ÉTAT, C'EST NOUS !

« Alors éclata une révolution épouvantable, que le pouvoir royal avait provoquée lui-même en confisquant les libertés populaires, mais qui fut fausse et absurde dans ses résultats; car elle entreprit, elle aussi, de refaire de la France chrétienne un simulacre de république romaine. Au lieu de la liberté, elle organisa l'absolutisme, et le *Romain* Robespierre devint la plus parfaite personnification de cette révolution païenne.

« Un auteur qui écrivait en 1790, Roussel, dans l'ouvrage intitulé : *Le Château des Tuileries*, constate qu'au moment où la révolution commença toute la France était préoccupée des souvenirs de la république romaine, et qu'on n'entendait parler que d'Auguste, de Vesta, de Néron, de Brutus, de Scévola, de Catilina, de Cicéron, etc.

« C'était toujours, comme vous voyez, le paganisme romain et latin.

« Quant aux républiques grecques, à Sparte, à Athènes, au siècle de Périclès, personne ou peu de gens du moins y avaient pensé. C'est que, comme je vous l'ai fait remarquer en commençant, le grec occupait fort peu de place dans l'instruction publique; mais, chose remarquable, ceux qui l'avaient étudié avaient fini par embrasser les principes politiques et sociaux de la société grecque pour les opposer aux principes de la société latine, et par faire la critique du gouvernement dans lequel ils vivaient, et qui était exclusivement dominé par le seul souvenir du gouvernement de l'empire romain.

« Fénelon, le premier, s'était épris de la Grèce païenne, et il exprima, dans son *Télémaque*, sa sympathie, son admiration, pour les institutions et les mœurs grecques; il traça même dans ce livre un plan de république socialiste que je propose, en passant, à N..., s'il est toujours à la recherche d'une théorie.

« Après Fénelon, Mably, l'abbé Barthélemy et J.-J. Rousseau préparèrent l'avénement du paganisme grec; Hérault de Séchelles, Saint-Just, Anacharsis Clootz, Rabaud Saint-Étienne, etc., en furent les représentants à la Convention.

« Alors il se reproduisit, au sein de l'anarchie républicaine, une étrange confusion. Robespierre montait à la tribune pour parler de Rome et de Brutus; Saint-Just y paraissait pour dire : « *Nous vous offrons le bonheur de Sparte et d'Athènes.* » Fabre d'Églantine voulait que les Français du Nord allassent *sans culottes*, parce que la Gaule lyonnaise était appelée par les Romains *Gaule culottée* (*Gallia braccata*), par opposition à la Gaule belgique, *non culottée;* au contraire, Saint-Just voulait qu'on vêtît tous les citoyens d'un sarreau de toile comme à Lacédé-

mone, et David proposait un *costume militaire*, tel qu'il convenait à une nation de guerriers. Barrère suggéra l'idée de rétablir un cirque et un Champ de Mars, comme à Rome ; mais Rabaud Saint-Étienne voulait « qu'*on donnât aux citoyens l'éducation des Crétois et surtout des Spartes, dont toute la vie était un apprentissage et un exercice de toutes les vertus*.

« Je n'en finirais pas, si je voulais étaler sous vos yeux toutes les preuves de ces préoccupations exclusivement païennes sous l'empire desquelles s'accomplirent toutes les phases de la Révolution française. Si vous voulez vous éclairer complétement à ce sujet, recourez au *Moniteur* de 1790 à 1800, lisez les discours, voyez les actes officiels qui y sont enregistrés, et, s'il n'y est pas presque autant question des Romains et des Grecs que de la France, je vous donne gain de cause et me déclare vaincu.

« Cependant le paganisme grec finit par prendre le dessus sur le paganisme latin. La langue, les usages, les modes, se modifient peu à peu en ce sens. Les mots grecs font invasion dans le langage : l'école de Mars, qu'on avait fondée sous la Terreur, devient l'école Polytechnique; les hommes se coiffent à la Titus, mais les femmes à la grecque; le Cirque devient olympique ; on établit l'Athénée, le Gymnase, l'Odéon, l'Hippodrome; la médecine et la pharmacie changent leur vocabulaire; l'art vétérinaire s'appelle l'hippiatrique ; *Anacréon chez Polycrate* attire la foule à l'Opéra ; on nous donne le système métrique : un arpent devient un hectare, on mesure par kilomètre, on pèse par kilogramme, et l'empereur Napoléon, l'Alexandre moderne, transforme un de ses ministres en *archi*chancelier. On ne parle plus de no-

blesse, mais d'aristocratie; de royauté, mais de monarchie ; les républicains se font démocrates; la société passe tour à tour de l'oligarchie à l'anarchie, et, pour caractériser par un seul mot notre organisation nouvelle, moitié française et moitié grecque, on invente un barbarisme, la *bureau-cratie*. Mais, ce qui est plus sérieux, c'est que l'étude du grec est introduite dans toutes les écoles, imposée dans tous les programmes universitaires, et que par elle le paganisme grec envahit toutes les intelligences.

« Sous la Restauration, on était dans le paroxysme de cet enthousiasme. Alors on imagina de délivrer la Grèce de l'oppression musulmane.

« Les Grecs dégénérés excitèrent un intérêt dont la Pologne et Venise étaient plus dignes qu'eux ; et, au grand contentement du czar, on contribua, en rendant l'indépendance à la Grèce, à affaiblir la puissance turque, qui faisait obstacle aux desseins de la politique russe.

« Je m'arrête ; je n'ai pas épuisé le sujet, mais je craindrais d'épuiser l'attention des lecteurs. Vous comprenez maintenant pourquoi je demande la liberté et la réforme de l'enseignement ; pourquoi j'attribue à l'influence des études classiques et païennes les erreurs, les agitations et les malheurs de la société moderne ; pourquoi enfin je crains que, si on ne s'arrête pas dans la voie où l'on est engagé, on ne conduise la France dans la fosse où la Grèce et Rome sont à jamais ensevelies (1). »

A la fin de toute cette discussion sur les éditions classiques des auteurs profanes et sur les inconvénients qu'elles présentent, je reviens au point de départ, et je

(1) F. Danjou, *Du Paganisme dans l'éducation*, p. 12.

dépose aux pieds de Votre Grandeur la prière suivante : En lisant les faibles extraits que j'ai cités, et plus encore en songeant à ceux qu'il serait facile d'ajouter, les familles chrétiennes peuvent concevoir de justes alarmes (1). Cette considération est assez grave pour vous déterminer, Monseigneur, *à faire connaître les précautions nécessaires que vous avez prises pour le choix des éditions et des textes des auteurs profanes*. En le faisant, vous aurez rendu un immense service à la société et acquis un nouveau titre à la reconnaissance publique.

En tout cas, ce que j'ai dit vous paraîtra suffisant, tel est du moins mon espoir, sinon pour absoudre à vos yeux le prêtre qui s'est permis de signaler la *nature des aliments* dont on nourrit la jeunesse lettrée de l'Europe chrétienne, du moins pour justifier les paroles suivantes d'un grave protestant de nos jours : « *Ce sera*, dit M. de Gasparin, *un des étonnements de l'avenir* d'apprendre qu'une société qui se disait chrétienne a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens... »

Et quels païens !...

La partie *défensive* de votre lettre me semble maintenant examinée. Dans quelques jours, si vous le permettez, j'en étudierai la partie *agressive*.

Daignez agréer, etc.

(1) J'ai sous la main certaines éditions, jadis *expurgées*, où l'on trouve des détails qui étonneraient bien autrement que ceux dont j'ai donné un échantillon. La *nécessité* seule pourrait me forcer à les publier.

X

Nevers, 22 mai 1852.

Monseigneur,

J'aborde avec vous la partie *agressive* de votre lettre. Ici votre zèle prend une nouvelle ardeur, et, me reprochant ma violence et mes excès, Votre Grandeur s'écrie : « On accuse l'enseignement littéraire, tel qu'il s'est donné depuis trois siècles dans les maisons d'éducation chrétienne, d'avoir rompu dans toute l'Europe *manifestement*, *sacrilégement*, *malheureusement*, la chaîne de l'ènseignement catholique. »

Et ce mot *on accuse*, vous le répétez quatre fois. Permettez-moi d'abord de remarquer que je n'ai accusé personne. Voici mes paroles : « Nous protestons contre toute interprétation de nos paroles, personnellement hostile à qui que ce soit Nous *n'attaquons ni ne voulons attaquer personne* : ni le clergé séculier, ni l'Université, ni les ordres religieux voués à l'instruction. Nous attaquons uniquement le paganisme (1). »

Permettez-moi encore, Monseigneur, avant de répondre, de préciser le sens de la phrase incriminée, et, pour cela, de citer celles qui la précèdent. J'ai dit : « Le point capital n'est pas de rendre l'enseignement libre, c'est de le rendre chrétien. Voilà le dernier mot de la lutte, voilà ce qu'il faut entreprendre, ce qu'il faut réaliser à

(1) *Ver rongeur*, 22.

tout prix. Cela veut dire avant tout : Il faut substituer le christianisme au paganisme dans l'éducation (1). »

Il est manifeste, comme le prouve d'ailleurs tout l'ensemble de l'ouvrage, qu'il s'agit de remplacer dans l'enseignement littéraire les auteurs païens par les auteurs chrétiens, et surtout l'esprit païen par l'esprit chrétien ; que la rupture signalée dans l'enseignement ne porte que sur ce point. En conséquence, le mot *catholique*, dont je me suis servi, signifie l'enseignement littéraire tel qu'il se pratiquait *universellement*, avant la Renaissance, parmi les nations chrétiennes. C'est ainsi qu'aujourd'hui il est reçu de dire l'art catholique, l'architecture catholique, par opposition à l'art ou à l'architecture du paganisme et de la Renaissance, pour désigner l'art et l'architecture du moyen âge, inspirés l'un et l'autre par le génie catholique.

Cela posé, restent deux questions : ai-je eu tort de signaler une rupture dans l'enseignement littéraire en Europe à l'époque de la Renaissance ? Cette rupture supposée, ai-je eu tort de l'avoir qualifiée de *sacrilége* et de *malheureuse ?*

Une rupture a-t-elle eu lieu? Pour répondre, il faut savoir comment l'enseignement se donnait avant la Renaissance, et comment il s'est donné depuis cette époque. Or, voici comment les choses se passaient avant la Renaissance. *Les élèves n'avaient pas de classiques entre les mains*. La rareté des livres était telle, qu'un exemplaire de Virgile se vendait une maison de campagne. Au lieu de papier, des tablettes ou du parchemin, deux choses également dispendieuses ; les verrières et les peintures murales des églises, pour livres du peuple ;

(1) *Ver rongeur*, 3.

les *mystères* pour tout théâtre ; les *légendes* pour *romans*. Le mobilier des écoles est simple : il consiste en une chaire à estrade et un pupitre pour le maître. Les écoliers sont assis par terre... Quelquefois cependant, surtout en hiver, le sol est jonché de paille. Vers 1366 et 1452, on commença à avoir des bancs ; mais les cardinaux Sainte-Cécile et d'Estouville réprimèrent *ce luxe corrupteur*, et exigèrent que les écoliers fussent assis par terre, comme autrefois, pour éloigner de leur cœur toute tentation d'orgueil : *ut occasio superbiæ à juvenibus secludatur* (1).

Un maître vient débiter sa leçon devant des *jeunes gens* pleins de foi. Ce maître, qui s'appelle un *lecteur*, est toujours un prêtre ou un religieux, dont le nom est tour à tour Bède, Lanfranc, Alcuin, Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Gerson, etc. Il lit en traduisant et en expliquant le précieux manuscrit qu'il vient de dérouler.

Chaque *auditeur*, assis par terre, attrape ce qu'il peut à la hâte sur sa banderole, qui lui tient lieu de grammaire, de dictionnaire et de bibliothèque. On fut même longtemps sans rien dicter ; et, cet usage s'étant introduit dans certains cours de l'Université de Paris, la Faculté des arts rendit, en 1355, un décret qui interdisait de dicter et recommandait de parler d'abondance. Les nouveaux maîtres prêtaient serment d'observer ce statut, sanctionné d'ailleurs par des peines très-sévères. La Faculté menaçait des mêmes peines les auditeurs qui s'opposeraient à cette nouvelle mesure en criant, en sifflant, en trépignant ou en jetant des pierres (2).

Le lecteur se contentait d'expliquer lentement les passa-

(1) *Organisat. de l'enseign. dans l'Univ. de Paris*, p. 69.
(2) *Id.* p. 75 ; voir aussi 66, 78, 79. notes, p. 10 et 11.

ges des auteurs que les auditeurs devaient apprendre de mémoire, et réciter à la fin de la semaine (1). Ainsi les écoliers ne lisaient point eux-mêmes les auteurs païens. Même après l'invention de l'imprimerie, un *renaissant* célèbre, Guillaume Budée, consulté par un régent du collége de Lyon sur la discipline des classes, lui répond qu'il peut *lire* à ses élèves *certains passages* des auteurs anciens qu'ils pourront recueillir, à moins que le respect pour l'innocence de l'âge ne permette pas de les expliquer, et toujours *à la condition que jamais les livres mêmes ne soient mis entre les mains des enfants* (2).

Au quinzième siècle on avait donc encore une précaution qu'on ne prend plus aujourd'hui : c'était le maître seul qui *lisait* aux élèves certains passages des écrivains païens ; et il est probable qu'il ne leur en lisait aucun de ceux que j'ai cités.

Ajoutons que la littérature était submergée, en quelque sorte, par l'étude des arts libéraux, terminée elle-même par la théologie, le droit canon, etc. Quel savant de ce temps n'apprit sa théologie à côté des cathédrales gothiques qui s'élevaient de toutes parts (3)?

(1) *Organisat.* 94, not., p. 12.

(2) Equidem antiquissimum quemque scriptorem poematis et prosæ orationis *prælegendum* esse arbitror, quosdam etiam bona ex parte discendos... quod *tamen sine captione discipulorum* fiat, nam illud *exceptum* esse velim, nisi ætatulæ reverentia obsceniores vel locos vel auctores legere aut interpretari vetuerit. (G. Budæi, Consil. Rej. epist. Latin., lib. V, p. 136. — Epist. Olivario, *a Lugduno.*)

(3) Le cours d'études de la faculté de théologie, qui n'était que de *huit ans* au temps de Robert Courçon, fut porté à quatorze ans au commencement du quatorzième siècle. Quelle influence un enseignement si prolongé ne devait-il pas avoir sur l'esprit général de la société ! (*Organisat.*, etc., p. 133.)

Voilà ce qui avait lieu avant la Renaissance.

Aujourd'hui quatre-vingt mille jeunes gens, ayant très-peu de foi, tiennent *exclusivement entre les mains Ovide, Virgile*, etc , *de huit à dix heures par jour, et cela pendant dix ans* : des professeurs, la plupart séculiers, quelquefois peu religieux ; plus d'arts libéraux ou très-peu; plus d'Écriture sainte, plus de théologie. Les enfants se nourrissent des auteurs profanes, ils les expliquent de toute manière, ils les apprennent par cœur; toute leur ambition est de les imiter, leur gloire est d'y parvenir. Chaque professeur, préparé par une étude longue et obligée du paganisme littéraire, fait de son mieux pour en montrer toutes les beautés de pensée et de langage; il est heureux et fier quand il a su enflammer ses élèves d'admiration et d'enthousiasme pour les lettres, les arts, les institutions, les hommes et les choses du paganisme.

Comme contraste obligé, on ajoute les sarcasmes, le mépris, la pitié pour les lettres, les arts, les institutions, les hommes et les choses du christianisme, et surtout du moyen âge, qu'on appelle l'*époque de la barbarie ;* pour les plus beaux génies chrétiens, qui ne sont que des *écrivains de la décadence*, et dont les ouvrages, indignes de servir de modèles, doivent être lus avec précaution si on ne veut pas se fausser le goût. A peine si, dans cette proscription générale, on fait grâce à deux ou trois Pères grecs en qui on croit trouver une certaine ressemblance avec les inimitables modèles d'Athènes et de Rome. Ce qui, sous ce rapport, se faisait universellement en Europe il y a moins de vingt-cinq ans, se fait encore généralement de la même manière aujourd'hui, non-seulement dans les établissements secondaires, mais dans les cours supérieurs des facultés.

En un mot, *depuis trois siècles on n'a rien négligé pour nous faire à l'image des Grecs et des Romains ; on s'est efforcé de persuader aux peuples chrétiens que la perfection consistait à parler, à écrire, à peindre, à sculpter, à bâtir, à philosopher comme les païens de Rome et d'Athènes*. En conséquence, le christianisme, dédaigné ou dénigré dans ses monuments artistiques, littéraires, philosophiques, n'est plus entré dans l'enseignement littéraire de la jeunesse que dans la proportion d'un à dix, et même moins. Tout ceci, vous le savez mieux que personne, Monseigneur, est de notoriété publique.

La même chose avait-elle lieu, et de la même manière, avant la Renaissance et jusqu'aux premiers siècles de l'Église? Si Votre Grandeur daigne établir sur des preuves irrécusables qu'en effet cette même manière d'enseigner remonte jusqu'à l'origine du christianisme, je serai heureux de reconnaître mon erreur; car je ne combats point pour la victoire, mais pour la vérité. Jusque-là, elle voudra bien me permettre de maintenir mon assertion, par conséquent de regarder comme des paralogismes toutes les démonstrations qu'on prétend tirer des écrivains ecclésiastiques et des Pères de l'Église en faveur de la méthode actuelle, et de répéter bien haut : *A la Renaissance, il y a eu rupture manifeste dans la chaîne de l'enseignement littéraire des générations catholiques en Europe*.

J'aurais pu me passer de preuves historiques : l'hypothèse contraire à ma proposition étant le renversement de toutes les lois de la nature humaine, comme le démenti le plus formel aux témoignages contemporains les plus éclatants et les plus graves. En effet, de toutes les lois morales, la plus impérieuse, peut-être, est celle

qui veut que l'homme soit jusqu'au tombeau ce qu'il fut dans son adolescence. De là, comme vous le dites vous-même, Monseigneur (1), l'*influence décisive* de l'éducation sur les destinées du monde.

En cela, vous êtes d'accord avec les plus grands hommes, qui, d'une voix unanime, répètent : *L'éducation est le levier du monde; l'éducation, c'est l'empire; car l'éducation c'est l'homme*. Telle est, aux yeux de tout esprit réfléchi, une des plus fortes raisons pour lesquelles l'établissement du christianisme, qui fut, à l'égard du monde païen, le renversement de cette loi si impérieuse, sera toujours le plus grand des miracles.

Cela étant, si le même genre d'enseignement littéraire pratiqué en Europe depuis la Renaissance remonte, à quelques légères différences près, jusqu'à l'origine de l'Église, je ne demande pas comment le moyen âge est devenu si magnifiquement chrétien dans son esprit, dans ses institutions et dans ses arts; je demande comment, à moins d'un miracle perpétuel, le monde a pu rester simplement chrétien. Le paganisme même, qui n'a pas à vaincre les obstacles naturels qui s'opposent au maintien du christianisme; que dis-je? le paganisme, qui, grâce aux penchants corrompus de la nature, a des racines si profondes et si vives dans le cœur humain, n'eût pas résisté longtemps à la même méthode d'éducation employée contre lui.

Supposons, en effet, Monseigneur, qu'aux jours de la primitive Église les païens, saisis tout à coup d'enthousiasme pour cette *autre Renaissance*, et n'écoutant que leur zèle pour la littérature, la science et les arts, eus-

(1) *De l'Éduc.*, introd., p. 2.

sent pris nos livres chrétiens pour base de l'instruction de leurs enfants; qu'ils les eussent forcés, sous peine de n'être rien dans la société, de les expliquer, de les apprendre par cœur, de justifier, dans des examens publics, qu'ils s'en étaient profondément pénétrés; que les pères de famille, les cités, les empereurs eux-mêmes, eussent payé des milliers de maîtres habiles chargés d'exciter chaque jour, et huit ou dix heures par jour, pendant huit ans, l'admiration de la jeunesse pour nos apôtres, nos martyrs, nos orateurs, nos philosophes; l'obligeant à redire, en vers et en prose, leurs vertus et leurs exploits; lui répétant sur tous les tons : « Voilà les rois de l'intelligence, le paganisme n'a rien à leur comparer; le seul défaut, ou plutôt le malheur de ces grands hommes, est de professer une religion fausse contre laquelle il faut vous tenir en garde; mais, loin d'ôter quelque chose à leur mérite, cette infériorité relative donne un nouveau lustre à leur génie, qui doit vous faire admirer davantage les œuvres littéraires, les institutions, les lois, les arts des chrétiens, inimitables chefs-d'œuvre devant lesquels pâlissent les œuvres littéraires, les institutions, les lois, les arts du paganisme. »

J'ose le demander à Votre Grandeur, l'homme du plus vulgaire bon sens n'aurait-il pas dit, et dit avec raison, que les païens avaient perdu l'esprit? qu'ils démolissaient de leurs propres mains leurs temples et leurs autels? qu'*en vertu de la correspondance intime et mystérieuse qui existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût*, l'esprit chrétien pénétrerait inévitablement la littérature, la philosophie, les sciences, les arts, les mœurs, les croyances, la société tout entière? que, d'admirateurs exclusifs des hommes et des choses

du christianisme, leurs enfants mépriseraient infailliblement les hommes et les choses du paganisme? que, malgré les exemples de leurs pères et le *catéchisme* de leurs maîtres, ils embrasseraient tôt ou tard la religion du génie, et abandonneraient sans retour celle qui n'avait produit que des médiocrités?

Et si, au lieu d'être le *christianisme*, cette religion eût été le *paganisme*, combien de temps pensez-vous qu'ils eussent différé leur conversion?

Daignez agréer, etc.

XI

Nevers, 22 mai 1852.

Monseigneur,

Du raisonnement, passons aux témoignages. Ici, la preuve est encore plus directe. Si la Renaissance n'a rien ou presque rien changé aux livres classiques, ni au système d'enseignement littéraire des siècles antérieurs, Votre Grandeur me permettra de lui demander ce que signifient et les monuments les plus authentiques qui attestent le contraire, et les nombreuses réclamations qui, depuis cette époque, se sont élevées contre l'envahissement du paganisme dans les études. Mille témoins déposent qu'il y a eu *rupture*, soit dans l'*esprit de l'en-*

seignement littéraire, soit dans l'*ensemble des livres classiques*. Un volume ne suffirait pas à contenir leurs dépositions; pour aujourd'hui, je me borne à deux seulement.

Que signifient, entre bien d'autres, les énergiques protestations du célèbre P. Possevin. Quoique Votre Grandeur les connaisse, je me permets de les lui rappeler, car elles tranchent péremptoirement la question. « Quelle pensez-vous, s'écrie-t-il en voyant la Renaissance envahir l'Europe, que soit la cause qui précipite les hommes dans le gouffre du sensualisme, de l'injustice, du blasphème, de l'impiété, de l'athéisme? C'est, n'en doutez pas, que, dès l'enfance, on leur a enseigné toutes choses, excepté la religion; c'est que, dans les colléges, pépinières des États, *on leur fait lire et étudier tout, excepté les auteurs chrétiens*. Si on y parle de religion (comme on le fait encore aujourd'hui dans les petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne), cet enseignement se mêle à *l'enseignement impur du paganisme, véritable peste de l'âme*. A quoi peut servir, je vous le demande, de *verser dans un vaste tonneau un verre de bon vin*, et d'y *verser en même temps des barils de vinaigre et vin gâté?* En d'autres termes, que signifie un peu de catéchisme par semaine avec l'*enseignement quotidien* des impuretés et des impiétés païennes? Voilà pourtant ce que l'on fait AUJOURD'HUI d'un bout de l'Europe à l'autre (1)! »

(1) Quale possiamo dunque pensare essere stato mezzo si possenti onde l'anime s'ingolfino nei propri appetiti, nelle carnalita, nelle usure, nelle bestemmie, negli ateismi, salvo perchè della loro giovanezza nelle istesse scuole lequali sono il seminario della republica, ogni altra cosa si è insegnata eccetto la pietà, e si è letto ogni altra cosa che i sinceri

Vous semble-t-il, Monseigneur, que le P. Possevin aurait eu bonne grâce à tenir un pareil langage si, empruntant vos paroles, on avait pu lui dire : « Mon père, nous ne vous comprenons pas ; ce que vous blâmez s'est toujours fait ; nous pratiquons, et, malgré vos réclamations, nous continuerons *sans inquiétude de pratiquer un système d'enseignement qui, pendant tant d'années, a été approuvé, pratiqué non-seulement par les esprits les plus chrétiens, par les plus grands saints, par tous les instituts religieux enseignants, par tout le clergé, par les évêques, par les papes, c'est-à-dire par l'Église elle-même.* »

Ou je me trompe, ou l'illustre jésuite eût mérité, au moins autant que le simple prêtre qui a l'honneur de vous écrire, d'être qualifié de *novateur emporté, violent et absurde.*

Pourtant, Votre Grandeur le sait, jamais la postérité ne lui donna de pareils titres. Le P. Possevin savait ce qu'il disait : mieux que personne il pouvait comparer ce qui se faisait à ce qui s'était fait (1). Né au seizième siècle,

e cristiani autori ; o se pure si è toccato o si tocca altra cosa che concerna la religione cristiana, il tutto nondimeno ad un tempo si congiunge con cose sporchissime e lascive, peste veramente dell' anima? Quanto vi pare che quadri (poiche ragiono a personne giudiziose e pratiche) che in una botte sincera s'infonda un bicchier di vino dolce, puro, defecato, cioè un poco di catechismo la settimana, e ad un tempo vi si versino dentro i barili interi d'aceto, di liquore di muffa ed ogni altra sorte di vino putrido, cioè ogni giorno i Terenzi e le altre impietà? Tale è oggidi il costume del mondo. (*Ragionamento del modo di conservare lo stato e la libertà*, p. 2.)

(1) La notice suivante montrera quelle est, lorsque je cite le P. Possevin, la valeur de l'autorité sur laquelle je m'appuie.

Antoine Possevin naquit en 1534, à Mantoue, d'une famille noble mais pauvre. Après avoir terminé ses études avec succès et fait l'éducation de François de Gonzague, il se rendit à Rome, où il fut admis dans la compagnie de Jésus en 1559. Il avait alors vingt-six ans. A des

secrétaire du général de la compagnie de Jésus, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne, *deux fois Nonce du Saint-Siége* dans le Nord, il avait parcouru l'Europe entière et avait vu son époque avec l'œil du génie ; car c'est

connaissances aussi variées qu'étendues il joignait beaucoup de prudence et de discernement. Ses supérieurs abrégèrent pour lui les épreuves du noviciat et l'envoyèrent à la cour du duc de Savoie. Ses talents et ses vertus lui gagnèrent bientôt la confiance du duc Emmanuel-Philibert, et les missions qu'il fit tour à tour en Piémont, en Savoie et en France, étendirent promptement sa réputation. Il remplissait, au collége de Lyon, les fonctions de recteur quand il fut rappelé à Rome en 1573, pour l'élection du général Evrard Mercurin, à laquelle il contribua, et qui le nomma son secrétaire.

Les talents de Possevin et son zèle pour la foi catholique lui méritèrent bientôt l'estime du souverain Pontife, qui le chargea de diverses missions importantes, avec le titre de Nonce en Allemagne, en Hongrie, en Suède et en Pologne. Mais de toutes les ambassades dont fut honoré Possevin la plus remarquable est celle de Russie. Chargé de rétablir la paix entre le czar et le roi de Pologne, il leva toutes les difficultés qui s'y opposaient et revint à Rome avec les ambassadeurs que le czar envoyait au Pape pour le remercier du service qu'il en avait reçu. Possevin se fixa d'abord à Padoue, occupé de mettre la dernière main à ses ouvrages et trouvant encore le loisir de catéchiser, de prêcher et de diriger les jeunes gens qui recouraient à ses lumières, au nombre desquels se trouvait saint François de Sales. Il mourut à Ferrare, le 26 février 1611.

« Savant théologien, grand homme d'État, prêtre doué de toutes les vertus et de toutes les qualités, Possevin a rendu les plus éminents services à l'Église, à l'État et aux sciences. On peut l'appeler, dans toute la rigueur du terme, le *réformateur* et le *restaurateur* de la science chrétienne. Son nom demeurerait dans l'histoire entouré d'une auréole de gloire si, pour parler le langage du monde, il n'avait pas eu le malheur ou commis le crime d'entrer dans la compagnie de Jésus. On pourrait presque accuser son ordre d'ingratitude envers lui pour ne l'avoir pas encore placé aussi haut qu'il l'a mérité, lui qui en a été l'ornement, que l'on nomma *toujours à côté de Bellarmin*, de Pallavicino et d'autres grands hommes ses confrères *. »

* Voir *la Suède et le Saint-Siége*, etc., par Theiner, tome II, page 147

lui qui disait cette parole prophétique : *De la question de l'enseignement païen ou chrétien dépend le salut du monde* (1).

Aussi, ne craint-il pas d'en appeler de l'abus nouvellement introduit *à l'antique coutume des universités et des royaumes, enseignée par Dieu lui-même, par les anciens Pères, par les conciles et par mille raisons* (2). Et il indique précisément le même remède au mal que j'ai indiqué moi-même : des classiques chrétiens composés de tout ce qu'il y a de plus sanctifiant et de plus beau sous le ciel, l'Écriture sainte, les ouvrages des Pères, les vies des saints et des martyrs (3).

Après ce témoignage péremptoire, si Votre Grandeur n'est pas encore convaincue qu'à l'époque de la Renaissance il y a eu, comme je l'ai annoncé, rupture manifeste dans l'enseignement littéraire, je la supplie d'entendre les paroles de l'un de ses plus illustres collègues dans l'épiscopat.

Dans cette lettre connue de tout le monde, lettre si pleine de calme et si forte de raison qu'il adressait également aux supérieurs et professeurs de ses petits séminaires, Monseigneur l'évêque de Langres s'exprime en ces termes : « Nous ne jugeons, et surtout nous ne condamnons personne ; nous gémissons sur les égarements de l'esprit humain, et nous croyons sans peine que, si nous

(1) Qui potrei esser lungo se il tempo lo richiedesse, benche la necessità lo richieda, e sia senza dubbio uno de principali punti questo, onde dipenda la salute dell' universo. (*Ragionamento*, etc., 2.)

(2) Sentano attentamente il modo che potrà tenersi tanto più sicuramente, quanto non apportero altro, che quel che con la pratica di molte università e provincie Dio ha mostrato per se stesso, pe' Padri antichi, pe' concili e per mille altri argomenti. (*Id.*, 3.)

(3) *Id.*, *id.*

avions vécu un siècle plus tôt, nous eussions malheureusement partagé nous-même ceux que nous déplorons ici. MAIS NOUS VOULONS, MESSIEURS, VOUS FAIRE REMARQUER CE QUI S'EST PASSÉ ALORS, HÉLAS ! ET CE QUI SE PASSE ENCORE PRESQUE PARTOUT. PENDANT PRÈS DE TROIS CENTS ANS on a dit à toute la jeunesse étudiante, c'est-à-dire à celle qui devait gouverner la société : Formez votre goût par l'étude des bons modèles; or, les bons modèles grecs et latins sont exclusivement les auteurs païens de Rome et d'Athènes. Quant aux Pères, aux docteurs et à tous les écrivains de l'Église, leur style est défectueux et leur goût altéré : il faut donc bien se garder de se former à leur école.

« Voilà ce qu'on a dit, et surtout ce qu'on a fait pratiquer à tous les étudiants, à cet âge où il est rigoureusement vrai que les habitudes deviennent une seconde nature. De là, messieurs, qu'est-il arrivé? ce qui devait arriver nécessairement : c'est d'abord que toute cette jeunesse s'est passionnée pour l'étude des productions du paganisme, et que de l'admiration des paroles elle est arrivée à celle des pensées et des actions.

« En effet, n'est-ce pas *alors que l'on a commencé* à s'incliner devant les sept sages de la Grèce presque autant que devant les quatre évangélistes, à s'extasier sur les pensées d'un Marc-Aurèle et sur les œuvres philosophiques d'un Sénèque, de manière à laisser croire qu'il n'y avait rien de plus profond dans les livres saints; enfin, à vanter les vertus de Sparte et de Rome au point de faire presque pâlir les vertus chrétiennes ?

« Croit-on, messieurs, que de pareils enseignements, *devenus unanimes et continuels*, ne devaient pas à la longue faire *baisser le sentiment de la foi* et surexciter démesu-

rément l'orgueil de la raison? Serait-ce une témérité de dire qu'en mettant ainsi partout en relief les œuvres de l'homme au grand préjudice de la révélation, qui est l'œuvre de Dieu par excellence, *on préparait les voies au règne de ce rationalisme effronté* qui en est venu publiquement à n'adorer que lui-même (1)? »

Daignez agréer, etc.

XII

Nevers, 23 mai 1852.

Monseigneur,

Aux témoignages de nos amis permettez-moi d'ajouter ceux de nos ennemis : *Satis firmum est testimonium ad probandam veritatem, quod ab ipsis perhibetur inimicis* (2). Dans son ouvrage sur l'éducation, Votre Grandeur a signalé en termes éloquents la décadence générale de la société en Europe. Elle n'hésite pas à attribuer à l'éducation la corruption du siècle, la *rareté des hommes*, l'affaiblissement de la foi. A quelle époque remonte cette cause permanente de dépérissement et de ruine? Nos ennemis le savent, et ils le révèlent : avec M. Alloury, ils avouent que la Renaissance *est la Genèse* des trois der-

(1) Lettre, etc., 1845.
(2) Lact., lib. IV, *Instit. div.*, c. XII.

niers siècles; eux-mêmes se proclament les fils de la Renaissance : ces gens-là connaissent leur généalogie.

A cet égard, les *rationalistes*, comme parle Monseigneur l'évêque de Langres, n'ont jamais eu de doutes. Dès l'aurore de la Renaissance, l'adorateur de Platon, le père du doute philosophique et du *libre penser*, le plus mordant ennemi des institutions catholiques, Érasme avoue, *malgré lui*, que, dans sa personne, la Renaissance a donné lieu à la réforme, qui n'est, en effet, que l'application à l'ordre religieux des principes de la liberté *platonicienne* de penser. « Érasme, dit M. Charpentier, ranima l'*étude du grec*, et débuta dans le monde savant par ses *Adages*, livre où il étale une connaissance profonde de la littérature grecque... Érasme, qui ne paraît d'abord faire qu'une œuvre de philologue, jette çà et là dans ses notes les plus *hardies tirades* contre les deux grandes puissances : les moines et les rois. Ce sera la marche de Voltaire.

« Bientôt Érasme se prononça plus ouvertement. Les *Colloques* parurent en 1522 : *les ordres mendiants, les vœux monastiques, les jeûnes, les pèlerinages, les usages religieux les plus respectés*, y sont attaqués. Le succès en fut prodigieux : la seule année 1527 en vit publier et épuiser vingt-quatre mille exemplaires... La Faculté de théologie de Paris... les censura... En un mot, précurseur de Rabelais, dont il a la verve sans le cynisme ; de Bayle, dont il posséda la science, Érasme, en un siècle d'érudition et dans un langage imité, a été *philosophe* et littérateur original (1). »

Bientôt paraît Luther. Un cri général s'élève en Eu-

(1) T. II, ch. v.

rope contre Érasme, qu'on accuse d'être le père de la réforme. Écoutons sa défense : « J'ai pondu l'œuf; Luther l'a fait éclore! s'écrie-t-il. Mot admirable, et bien digne de ceux qui le prononcent! Oui, j'ai pondu un œuf, mais c'est un œuf de poule; Luther en a fait éclore une corneille. »

Cette explication n'est qu'une facétie : on ne change pas la nature des êtres. « Ce qu'Érasme avait mis au monde, continue M. Charpentier, *c'est le libre penser, la tolérance philosophique, la liberté de la littérature moderne;* Luther les *a remplacés par la réforme, révolution sincère sans doute*, mais étroite et, *dès son principe, amoindrie*... Retiré à Bâle dans ses dernières années, Érasme y vit *libre* et tranquille, *avec la conscience sans doute du germe fécond qu'il avait mis dans le monde : Luther a fait la réforme ; Érasme la liberté philosophique* (1). »

Érasme lui-même, Protée insaisissable, Janus à double visage, essaye vainement de nier sa paternité luthérienne; la lettre même où il la récuse prouve qu'elle lui appartient. Écrivant à un de ses amis pour se justifier, il lui dit : « Je m'étonne que vous fassiez cause commune avec mes ennemis; l'œuf de Luther n'est pas le mien, attendu que *jamais je n'ai voulu les tumultes sanglants occasionnés par la réforme*. — Mais vos écrits conduisaient là! — Fallait-il donc me taire? Ne fallait-il pas attaquer la *superstition*, la *dialectique*, les religieux, les évêques (c'est-à-dire l'Église et le moyen âge)? Je ne suis pas *allé aussi loin que Luther ; arrivé sur le bord de l'abîme, j'ai cru prudent de ne pas m'y précipiter avec lui*, et on m'en fait un crime! »

(1) T. II, ch. v.

Veut-on savoir cependant ce qu'il pense de l'œuvre de Luther : on peut lire la VIIe lettre du livre XXIe : « Lorsque Luther entreprit la réforme, dit-il, tout le monde applaudit. Il défendait, en effet, une cause excellente contre les *mœurs, souverainement corrompues, des écoles et de l'Église*. Mais qui pouvait deviner que les choses en viendraient au point où nous les voyons?... Je l'ai détourné de son entreprise. » — Et pourquoi? Non parce qu'elle était mauvaise et la digne conséquence du libre penser, dont il était le père, mais *parce qu'elle devait aboutir à des guerres sanglantes* (1).

C'est Raynal voulant arrêter le char de la Révolution, auquel il a imprimé le mouvement; c'est le bourgeois

(1) Blaterant idem et inimici, quod tu amicus de me prædicas. Sed interim nullus extitit, qui potuerit vel unum argumentum proferre, in quo fuerim mihi contrarius... Idem scribo quod olim scribebam... Ego peperi ovum, Lutherus exclusit. Mirum vero dictum, minoritarum istorum, magnaque et bona pulte dignum. Ego posui ovum gallinaceum, Lutherus exclusit pullum longe dissimillimum. Nihil miror ab istis ventribus talia dicta proficisci, te demiror cum illis sentire. Atqui tu ipse possis esse optimus testis, me *violentiam* Lutheri semper improbasse, *metuentem ne res in cruentos tumultus exiret*. Optares me prorsus siluisse? Quid ego audio? An ideo tacendum prorsus erat de *superstitione, de sophistica, de pseudoepiscopis, de malis monachis*, ne quis hæc aliò rapiat quam oportet? Quis divinasset apud Germanos latere *talia portenta*, quæ nunc videmus exoriri? *Huc videbantur*, inquis, *tendere tua scripta!* quò? ad factionem? ab hac semper abhorrui. Ad seditionem? hanc nunquam non sum detestatus. *Ego processi usque ad littus*. An ideo videor mihi contrarius, si me nolo præcipitem dare in fluctus? (*Epist.*, lib. XX, epist., XXIV, *Joanni Cæsario*, p. 989, édit. Londin, 1642.) — Quum primum Lutherus aggrederetur hanc fabulam, totus mundus illi magno consensu applausit... Susceperat enim optimam causam adversus *corruptissimos scholarum et Ecclesiæ* mores... Quis autem tunc divinare poterat negotium hoc hucusque progressurum? *Deterrui ab incœpto... divinans rem in seditiones ac tumultus exituram*. (*Id.*, lib. XXI, epist. VII, *Georgio, duci Saxoniæ*, p. 1073; et vingt autres du même genre adressées à Luther.)

d'aujourd'hui, *honnête et modéré*, qui trouve bon de semer et de caresser les principes démocratiques sans vouloir les conséquences.

Au milieu du dernier siècle, J.-J. Rousseau, continuateur des rationalistes platoniciens et maître de tous nos libres penseurs d'aujourd'hui, reconnaissait hautement que la Renaissance avait été une révolution antichrétienne.

Voici un passage de cet auteur, dont l'article de M. Alloury n'est que la paraphrase : « C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par *ses propres efforts*, dissiper par *les lumières de sa raison* les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé... *Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.*

« *L'Europe était retombée dans la barbarie des premiers âges.* Les peuples de cette partie du monde, *aujourd'hui si éclairée*, vivaient, il y a *quelques siècles*, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance, avait usurpé le nom de savoir, et opposait à son retour un obstacle presque invincible. Il *fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun;* elle vint enfin du côté d'où on l'aurait le moins attendue.

« Ce fut le stupide musulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chute du trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grèce ; la France s'enrichit à son tour de ces précieuses dépouilles. Bientôt les sciences suivirent les lettres ; *à l'art d'écrire se joignit l'art de penser*, gradation qui paraît étrange, et qui n'est peut-être que *trop naturelle;* et l'on *commença* à sentir le *principal avantage du commerce des muses, celui de rendre les hommes plus*

sociables en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle (1). »

Tel était, Monseigneur, le sentiment de J.-J. Rousseau sur la Renaissance. C'était celui de tous les philosophes du dix-huitième siècle; celui de Mably, dont les ouvrages étaient appelés, en 1792, le *Catéchisme de la Révolution;* c'est encore aujourd'hui celui de M. Alloury et de tous les défenseurs du rationalisme.

« Quel tableau, s'écriait ce dernier, il y a quelques jours à peine, que celui de ces trois siècles qui ont clos le moyen âge et *rallumé* le flambeau des lettres et des arts en Europe! C'est le *réveil* de l'esprit humain après dix siècles de sommeil et de léthargie. On assiste véritablement *à la création d'un monde nouveau*. L'histoire de ces trois derniers siècles *est la Genèse des trois siècles* qui les suivent, y compris le siècle tourmenté dans lequel nous avons l'avantage de vivre. NOUS SOMMES LES FILS DE LA RENAISSANCE AVANT D'ÊTRE LES FILS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE (2).

« Tout ce que la civilisation moderne renferme de *bon grain* et d'ivraie, de *vérités* et d'erreurs, de *lumières* et d'obscurités, de *grandeur* et de misère, de *nobles* conquêtes et de vaines utopies, EST LE FRUIT DES PRINCIPES ET DES IDÉES QUE CETTE GRANDE ÉPOQUE A SEMÉS DANS LE MONDE. Langues, littérature, philosophie, arts libéraux, tout *renaît* à la fois, tout se ranime et se renouvelle, tout *reverdit* et fleurit dans ce printemps de notre vieille Europe (3). »

(1) Cité par le *Messager du Midi*, auquel nous empruntons aussi quelques pensées, 4 mai 1852.

(2) C'est le cas de s'écrier aussi : *O matre pulchra, filia pulchrior!*

(3) *Débats*, 30 avril.

Pour renaître, il faut être mort; les vivants ne ressuscitent pas. Si donc avant la Renaissance l'enseignement et l'étude des lettres païennes était, *à peu de différence près*, ce qu'il a été depuis cette époque, que signifient ces mots de *flambeau rallumé*, de *réveil*, de *Genèse*, de *Renaissance*, et tout ce dithyrambe, ampoulé peut-être pour la forme, mais aux yeux de nos adversaires parfaitement historique pour le fond?

Enfin, et à part tous les raisonnements et tous les témoignages, il est un mot contre lequel viendront toujours se briser et les affirmations les plus solennelles, et les *savants travaux des plus savants religieux*, et *toutes les recherches historiques* faites ou à faire : ce mot est celui de *Renaissance*. A quelle époque ce mot a-t-il pris place dans les langues de l'Europe? Quelle en est la signification?

Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle qu'on établissait une fête en l'honneur de Platon, qu'on érigeait des chapelles à Romulus, qu'on brûlait les feuillets déchirés des Pères de l'Église en l'honneur de Catulle? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que les dieux, les déesses, les génies, sont devenus dans la sculpture et la peinture nos saints, nos saintes, nos anges? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que Jean du Belley *couchait* avec Horace; que Mathurin Cordier faisait des écrivains de l'ancienne Rome ses amis, ses hôtes, *ses dieux; penchait vers les nouveautés allemandes*, parce que ceux qui les propageaient entendaient à merveille *la langue de Virgile et d'Homère*, et s'en allait, apostat, mourir maître d'école à Genève? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle que, de pieusement chrétien, le théâtre est devenu complétement païen? Est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle

qu'on célébrait la béatification des saints en représentant le siége de Troie et le cheval de bois rempli de religieux transformés en Grecs? Enfin, comme le disait il y a un instant Monseigneur l'évêque de Langres, est-ce avant ou après la fin du quinzième siècle qu'on a commencé à s'incliner devant les sept sages de la Grèce, presque autant que devant les quatre évangélistes?

Cette énumération pourrait être infinie; si courte qu'elle soit, elle autorise, ce me semble, le raisonnement suivant :

Ou l'évidence n'est nulle part, ou elle est dans la vérité de cette proposition que Votre Grandeur attaque et que je défends : *A la Renaissance, il y eut rupture manifeste dans l'enseignement littéraire des générations catholiques en Europe.*

Cette rupture mérite-t-elle d'être qualifiée de sacrilége et de malheureuse? Nous le verrons dans la lettre suivante.

Daignez agréer, etc.

XIII

Nevers, 24 mai 1852.

Monseigneur,

Y a-t-il eu, au seizième siècle, une révolution générale et manifeste dans les lettres, les arts, les goûts, les opinions de la société européenne?

Cette révolution a-t-elle été opérée par un *enseignement nouveau* des lettres et des arts?

Cette révolution a-t-elle été appelée la Renaissance? Amis et ennemis résolvent affirmativement cette triple question. C'est donc un fait, il y a eu *renaissance.*

Mais renaissance de quoi? Est-ce du christianisme? est-ce du paganisme?

Renaissance du christianisme! Avant le seizième siècle, le christianisme était donc mort ou endormi dans le monde européen. Mort en quoi? Dans les arts? Il n'y avait donc alors ni architecture, ni peinture, ni sculpture, dignes du christianisme, inspirées par le christianisme, créées par lui, ne respirant que lui? Mort dans les lettres et les sciences? Saint Grégoire le Grand, saint Anselme, saint Bernard, le Dante, saint Bonaventure, saint Thomas, et tant d'autres, n'avaient donc pas existé? Il n'y avait donc en Europe ni couvents, ni corps enseignants, ni Universités? Mort dans les croyances et dans les mœurs? Depuis le seizième siècle, la foi est donc devenue plus ferme et plus vive, l'indifférence religieuse moins générale et moins profonde; les mœurs plus pures, l'Église mieux obéie, les gouvernements plus paternels, les peuples plus heureux et moins portés à la révolte, les liens sacrés de la famille plus respectés et mieux connus? en un mot, grâce à la Renaissance, l'Europe d'aujourd'hui, l'Europe du dix-huitième siècle et de la Révolution française, est plus chrétienne que l'Europe des croisades et de saint Louis?

Le christianisme ressuscité avec la Renaissance! Il faut donc soutenir avec toutes les écoles hérétiques et philosophiques que le monde a été plongé dans la barbarie pendant douze siècles, et que c'est la Renaissance

du paganisme qui l'en a tiré; mais, alors, à quoi sert le christianisme?

Si tout cela est ridicule à force d'être insoutenable; s'il est manifeste que depuis trois siècles nous marchons dans la voie de l'*abaissement continu*, ou, pour employer les expressions mêmes de Votre Grandeur, que *depuis déjà longtemps nous sommes en décadence;* que *les lettres périssent;* que *la philosophie succombe;* que *le bon sens se perd presque dans l'éducation de la jeunesse;* que *partout on aperçoit des menaces de ruines;* et que *la France en est réduite, comme Diogène, à chercher un homme qu'elle ne trouve pas* : c'est, à coup sûr, la meilleure preuve que la révolution du seizième siècle ne fut pas la renaissance du christianisme.

Mais alors la renaissance de quoi? Du paganisme. Le paganisme était donc mort? Oui, et bien mort. Mort autant qu'il peut mourir ici-bas; car le paganisme n'est que la nature corrompue, qui ne mourra entièrement qu'avec le dernier fils d'Adam. Mort dans ses dieux, dans son esprit, dans sa peinture, dans son architecture, dans sa sculpture, dans son langage; mort au théâtre, mort dans les usages de la vie privée, mort dans ses institutions sociales et dans ses lois. « Au quatorzième siècle, à l'aurore de la Renaissance... la *littérature ancienne est éclipsée depuis dix siècles;* on ne la connaît que par *quelques débris épars* et par quelques *rayons brisés* qui ont traversé la nuit du moyen âge. Alors le monde vivant est à genoux devant ce monde *enseveli*, dont la gloire et le génie sont *révélés* à ses yeux par le prestige commun à tous les objets traditionnels de son culte, celui du *mystère* (1). »

(1) *Débats*, 30 avril.

Voyons maintenant si c'est ce mort de *dix siècles* que la Renaissance va retirer du sépulcre. « L'imagination s'enflamme aux souvenirs de Rome et de la Grèce, comme elle s'enflamme à l'idée de cet hémisphère inconnu qui commence à préoccuper toutes les âmes, et que Christophe Colomb va bientôt révéler à l'Europe. Le même enthousiasme anime les chercheurs de manuscrits et les chercheurs de continents; la même faveur, la même renommée, entoure celui qui a découvert un parchemin et celui qui a découvert un monde. Quel bruit, quel transport, à la résurrection de chacun *de ces morts* immortels que la main de quelque pieux adorateur arrache à la poussière et à l'ombre glacée des cloîtres! Quel événement à Florence, quelle fête à la cour des Médicis, le jour où la chute de Constantinople vient livrer à l'Occident tous les trésors accumulés dans ce jardin des Hespérides! Le moment approche où le génie de l'antiquité, sorti de *son tombeau*, va briller une seconde fois en Italie, et déposer sur ce sol fécond le germe d'une *littérature et d'une civilisation nouvelles* (1). »

Il est donc bien constant que ce n'est pas le christianisme, mais le paganisme, que la Renaissance a tiré du tombeau.

Mais cette résurrection, comment aurait-elle pu s'accomplir s'il n'y avait eu changement ou rupture, et rupture profonde, dans l'*esprit* et dans la *lettre* de l'enseignement des sciences, des lettres et des arts, et, par suite, dans les idées et dans les mœurs? Cette rupture a donc eu lieu.

Ai-je eu tort de l'appeler *sacrilége* et *malheureuse?*

(1) *Débats*, 30 avril.

C'est demander si c'est un sacrilége et un malheur de substituer, autant qu'on a pu le faire, le culte du paganisme dans les lettres, dans les arts, dans les institutions et dans les hommes, au culte dix fois séculaire du christianisme sous les mêmes rapports. C'est demander si c'est un sacrilége et un malheur de s'efforcer, par tous les moyens possibles, de refaire le monde chrétien à l'image du monde païen.

C'est demander si c'est un sacrilége et un malheur de prétendre que le christianisme *ne suffit pas à tout* pour la perfection intellectuelle, philosophique, artistique et morale de l'humanité; de venir, après douze siècles de gloire, jeter l'insulte au front de l'Église catholique, l'accuser de barbarie dans son langage, dans ses arts, dans ses institutions, et dire à l'Europe civilisée par elle : « Barbare, instruis-toi ; sors des ténèbres où le christianisme t'a laissée : ne cherche plus tes modèles ni tes inspirations dans tes prétendus grands hommes, dans tes monuments, dans tes annales, dans ta religion. Rome païenne, la Grèce païenne surtout, peuvent seules t'offrir, en tous les genres, des chefs-d'œuvre dignes de tes méditations. Là fut le monopole du génie, du savoir et de l'éloquence ; là furent tous les hommes que tu dois imiter, mais que tu n'égaleras jamais : ta gloire sera d'en approcher; ne te flatte pas d'aller plus loin : ils ont posé les colonnes d'Hercule de l'intelligence humaine. »

C'est demander si c'est un sacrilége et un malheur d'avoir tenté de faire rétrograder l'humanité de quinze siècles, et de déclarer le christianisme non avenu dans les progrès de l'humanité.

C'est demander, enfin, si c'est un sacrilége et un malheur d'avoir déposé au sein de l'Europe et auprès du

berceau des générations naissantes un germe, ou, comme parle Érasme, un *œuf* d'où est sortie la réforme, et, après la réforme, la Révolution française avec ses conséquences religieuses et sociales, présentes et futures.

« *Dire que la réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est pas calomnier la Renaissance ;* c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, *plus ou moins heureux* et plus ou moins légitimes, suivant les lieux et les circonstances... En fait, il est impossible de le méconnaître, l'*esprit de la Renaissance* était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'*esprit nouveau*, l'*esprit révolutionnaire*, l'*esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge.... Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution française* (1). »

Mais, si vous le permettez, Monseigneur, voyons en détail le tableau de cette fatale révolution; il sera, je l'espère, aux yeux de Votre Grandeur, la justification complète des qualifications que j'ai données à la rupture dont il s'agit.

« Si l'étude de l'antiquité, dit M. Charpentier, n'a pas conduit à la séparation (la réforme) (2), elle a éveillé un esprit nouveau de *tolérance* et d'*examen*. Le Pogge nous l'a montré; et Valla est réclamé par Luther. Et non-seulement ces doutes sont nés, mais *de l'antiquité* est sortie une autre et dangereuse influence : des *souffles impurs*, des *espérances coupables*, si elles n'étaient folles, *ont cor-*

(1) *Débats*, 30 avril.

(2) L'auteur oublie ce qu'il a dit page 67, que le héros de la Renaissance, Érasme, avait mis au monde le *libre penser*. Le libre penser est bien le père de la réforme.

rompu et enivré les imaginations. Pomponius Lætus a rêvé le *retour du paganisme;* Gemiste Plethon le *règne du platonisme.* A ce banquet nouveau et électrique de la science, les convives se sont troublés, les *vapeurs obscures*, depuis tant de siècles dissipées par la lumière du christianisme, se sont *de nouveau amoncelées ;* en un mot, le *paganisme*, qu'on croyait à jamais vaincu, la *philosophie* qui avait été proscrite, ont reparu. Les *esprits déchus et précipités au fond de l'abîme ont remonté à la lumière, et disputé le trône qui leur avait été enlevé.*

« L'illusion ne s'est point arrêtée au quinzième siècle : elle a traversé le seizième, et, suspendue, retardée dans sa marche au dix-septième, elle a reparu plus forte et plus générale au dix-huitième siècle. Il n'en faut pas douter : le charme a duré jusque-là. Que dis-je? *Alors il s'étend et se fortifie. L'antiquité envahit tout : idées, mœurs, littérature, monde politique et monde moral ;* la Grèce et Rome ont des anniversaires, non plus clandestins et timides, comme ceux de Pomponius Lætus; mais publics, mais solennels.

« Enfin, un auteur se rencontrera, qui, imprudent héritier des espérances de Pétrarque, des regrets du Pogge, des vœux de Plethon, et *infidèle à quinze siècles de liberté donnés au monde par le christianisme, déplorera la chute du paganisme*, et *en tentera*, autant qu'il est en lui, la *réhabilitation historique, philosophique et politique :* est-il besoin de nommer Gibbon? Frappé d'une première impression, Gibbon, en écrivant l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, n'a vu, dans le christianisme, que l'institution qui avait mis des vêpres, des moines déchaussés et des processions à la place des *magnifiques cérémonies du culte de Jupiter et des triomphes du Capitole...*

Faut-il s'étonner de cette secrète et mystérieuse influence? *Pendant trois siècles, notre éducation, notre littérature, n'étaient-elles pas païennes? Quelle merveille qu'un beau jour l'antiquité ait paru au dehors, quand depuis si longtemps elle était renfermée en nous!* Pomponius Lætus et Gemiste Plethon avaient bien deviné : Rome et la Grèce devaient reconquérir le monde (1). »

Après cette voix qui pourrait vous paraître suspecte, permettez, Monseigneur, qu'il en succède une autre dont les accents vous sont particulièrement chers. « Au lieu de mettre au service du génie chrétien, dit le savant auteur de l'*Éducation de l'homme*, les progrès de l'antiquité dans l'étude du beau, *nous avons mis le génie chrétien à la remorque de la littérature et de l'esthétique païennes*. Qu'en est-il résulté? Une *littérature neutre, servile*, qui a exercé la plus triste influence *sur les talents et sur les mœurs*. Elle a dégradé le talent en le ravalant au rôle de copiste. Elle a perverti les mœurs, parce qu'au lieu de s'appliquer à cultiver et embellir les mœurs chrétiennes, elle s'est faite l'interprète et l'admiratrice des idées puériles et des mœurs dissolues de l'antiquité.

« Qu'en est-il encore résulté? *L'affadissement de la poésie, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture*, qui ne vivent que des inspirations de la pensée religieuse et nationale. Aussi voyons-nous les artistes éminents sortir de la triste carrière ouverte à l'époque dite de la Renaissance, et que l'on appellera bientôt le siècle de la dégradation. Obligés de reprendre nos études et de revenir aux traditions de l'école du moyen âge, notre adoration pour l'art antique nous a attardés de trois siècles.

(1) Charpentier, *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 178-181.

« Nos essais de *restauration païenne dans l'ordre politique ont été encore plus désastreux*. L'*idée romaine* de créer des nations de soldats régnant sur les autres par le droit de l'épée n'a enfanté que des guerres sanglantes... L'*idée grecque* de faire des nations de législateurs et de fonctionnaires a produit le mépris des lois, du pouvoir, et nous a rendus ingouvernables... En somme, *nos éducateurs modernes n'ont rien négligé pour nous faire rétrograder de vingt siècles et obliger les peuples chrétiens à reprendre les misérables allures d'une misérable antiquité* (1). »

En appelant *sacrilége* et *malheureuse* la rupture occasionnée par la Renaissance dans la chaîne de l'enseignement littéraire en Europe, je n'ai donc été, Votre Grandeur peut le voir, ni un homme *frappé d'aberration*, ni *un logicien du faux;* mais le simple écho de voix plus puissantes que la mienne et l'historien fidèle d'un fait incontestable.

Daignez agréer, etc.

XIV

Nevers, 25 mai 1852.

Monseigneur,

Je viens d'examiner le premier reproche que m'adresse Votre Grandeur. Pendant quatre pages, j'en ai fait mon

(1) M. Martinet, chanoine d'Annecy.

mea culpa, en frappant de mon mieux la poitrine de mon prochain, tout aussi coupable que moi. La même ressource m'est-elle offerte pour le second? C'est ce que nous allons examiner. Vous dites: « On proclame, en empruntant aux divines Écritures leurs anathèmes contre les idoles païennes, on proclame qu'une telle culture des esprits est la cause, le commencement et la fin de *tous les maux* dont souffre la société moderne. *Infandorum enim idolorum cultura, omnis mali causa est, et initium et finis.* »

Ce texte sert d'épigraphe à mon ouvrage; je n'ai pas cru devoir le tronquer. Mais nulle part je n'ai dit que la Renaissance, qui est bien à mes yeux le culte ressuscité du paganisme, a produit *tous les maux* dont souffre la société moderne. Je suis bien assez coupable aux yeux de Votre Grandeur pour qu'il me soit permis de ne pas accepter des accusations dénuées de fondement. Voici mes propres paroles: « Afin d'éviter tout reproche d'exagération, nous déclarons que notre intention n'est pas de donner à nos paroles un sens *exclusif*. Volontiers nous reconnaîtrons au mouvement antichrétien qui entraîne l'Europe des causes étrangères à celle que nous allons signaler; mais, avec tous les hommes réfléchis qui ont sérieusement étudié la question, nous nous croyons fondé à regarder cette cause (la Renaissance) comme la plus influente: il n'en faut pas davantage pour justifier la rigueur *morale* de nos affirmations (1). »

Quant au texte lui-même, j'avoue que, si j'en connaissais un plus fort, je l'aurais choisi de préférence. Pourquoi ne pas dire ce qui est, et ne pas appeler les choses par leur

(1) *Ver rongeur*, p. 22.

nom? Or, voici ce qui est : la Renaissance fut la résurrection, le culte, l'adoration fanatique du paganisme avec toutes ses idoles littéraires, artistiques, philosophiques, morales et religieuses ; la Renaissance engendra la réforme ; la réforme engendra l'impiété voltairienne ; l'impiété voltairienne engendra la Révolution française ; la Révolution française est le cataclysme moral le plus épouvantable qu'on ait jamais vu. Que cette généalogie du mal dont souffre la société moderne soit authentique, Votre Grandeur a pu s'en convaincre par le témoignage unanime des amis et des ennemis, rapportés dans mes lettres précédentes. Il me semble que cela peut suffire pour justifier le choix de mon texte.

Si, de plus, il était vrai qu'à tous ces maux la Renaissance est coupable d'avoir ajouté de sacriléges folies inconnues du monde depuis la chute du paganisme ; s'il était vrai qu'elle a oblitéré, affaibli le sens chrétien au point de créer un monde qui se croit irréprochable dès qu'il pratique la morale du paganisme ; s'il était vrai que tout cela est un fait palpable, et que ce fait est reconnu, constaté, déploré par les hommes qui raisonnent le mieux les causes, les caractères, la profondeur du mal de l'Europe actuelle ; si ces hommes ont une telle autorité qu'aux yeux même de Votre Grandeur leur parole a force de chose jugée, me trouverait-elle encore coupable d'exagération pour avoir dit que le paganisme, ressuscité au milieu des nations chrétiennes, a produit les mêmes effets qu'il produisit chez les nations antiques, moins toutefois ceux que le règne douze fois séculaire du christianisme rendait et qu'il rendra toujours impossibles ?

Folies criminelles produites par la Renaissance. Des volumes entiers ne suffiraient pas à les rapporter. Entre

mille, j'en cite une seule, et celle-là, sauf le nom des acteurs et les circonstances accidentelles des lieux et des formes, a fait le tour de l'Europe, et peut faire juger des autres. A Florence, se trouvaient réunis, sous le patronage de Cosme et de Laurent de Médicis, les premiers et trop fameux élèves de la Renaissance, Christophe Landino, Marcile Ficin et Pic de la Mirandole. Cosme de Médicis voulut qu'ils missent en latin, pour les populariser, les œuvres de Platon. Marcile Ficin se mit à l'œuvre et dédia sa traduction à Laurent, son protecteur. Sa dédicace fut l'hymne d'un poëte en faveur du platonisme bien plus qu'une appréciation philosophique. — « *C'était un panthéisme déguisé qu'enseignaient, en s'appuyant de Platon*, Marcile Ficin, Laurent de Médicis, et peut-être Benivieni, qui tous se croyaient à l'abri du soupçon même d'hétérodoxie, tant *leur foi était vive et docile!* Ficin croyait la matière éternelle, de toute éternité reposant en Dieu, intelligente et active (1). »

Des hymnes furent composés en l'honneur du *divin* disciple de Socrate. Ce n'était pas assez de tous ces hommages : Laurent voulut qu'on instituât, *comme au temps de Porphyre et de Plotin, une fête en l'honneur de Platon*. Un jour de l'année, le 13 novembre, à une heure convenue, *tous les lettrés, prêtres et laïques*..., se rassemblaient dans une villa du grand-duc. A l'extrémité d'une allée d'arbres, s'élevait, porté par un socle de marbre et une couronne d'or sur la tête, le buste de Platon... Au milieu, sur une vaste table, à laquelle s'asseyaient les conviés, un dîner splendide était servi; et, après le repas, commençaient les hymnes en l'honneur du philo-

(1) Brucker, *Hist. critic.*, t. VI, p. 686.

sophe. Le théologien a pu trouver dans les cantiques des *offenses fréquentes aux dogmes catholiques* (1).

Il en rencontre bien d'autres sur les lèvres de Ficin, quand du haut de sa chaire il explique les œuvres du nouveau Dieu. « On ne se douterait pas de toutes les belles choses qu'il trouvait dans le fils d'Ariston : la Sainte-Trinité, le Verbe de saint Jean l'évangéliste, la création de Moïse, l'Eucharistie de saint Paul. Il faisait du philosophe un *génie céleste*, qui avait eu l'*intuition des mystères* enfermés dans nos livres saints. Est-il besoin de dire qu'il plaçait dans son paradis l'écrivain antique que Jésus, dans sa descente aux enfers, venait arracher aux limbes purificateurs pour le couronner de l'auréole des bienheureux ? Il avait renoncé aux formules de salutation ordinaire, et il n'appelait ses auditeurs que MES FRÈRES EN PLATON.

« A ses yeux le *Criton* était un *second Évangile tombé du ciel. Ses élèves partageaient son enthousiasme et ses croyances* (2). » Ses croyances étaient tout simplement, sous le nom de platonisme, un panthéisme déguisé. Tout cela n'est qu'un jeu en comparaison de ce qui se passait à Rome. Au paganisme, triomphant à Florence, il fallait un théâtre plus grand : la métropole du christianisme fut choisie pour opérer sa résurrection solennelle et le faire monter au Capitole. Pomponius Lætus, prenant pour modèle l'institution platonicienne formée à Florence, se rendit à Rome, où il établit une *académie*. Ses disciples étaient des âmes folles de paganisme qui *renoncèrent à porter le nom qu'elles avaient reçu le jour de leur bap-*

(1) *Hist. de Léon X*, par M. Audin, t. I, p. 8, 9.
(2) *Id., id.*, p. 38.

tême pour prendre celui de quelque personnage antique : Philippe Buonaccorsi s'appela *Callimaque*; Marc, le Romain, *Asclépiade;* Marino, le Vénitien, *Glaucus*. Les muses n'étaient pas seules invoquées dans cet institut littéraire, on y *évoquait les souvenirs républicains de l'ancienne Rome, on y rêvait la restauration complète du paganisme.* Ce rêve était sérieux. On a retrouvé un *rituel païen* sous le nom de Plethon, où l'on voit en détail le projet de faire revivre la *théologie d'Orphée* et de *ressusciter les dieux de l'Olympe* (1). Je ne dis rien des autres fêtes, usages, institutions, spectacles, introduits par la Renaissance dans les sociétés modernes, et couronnés par le culte de la déesse *Raison*, solennellement pratiqué dans toute la France.

Ce que l'idolâtrie de la belle antiquité produisait dès le début en Italie, elle le produisait en Angleterre, où le grave chancelier Morus arrivait en *platonisant au pur communisme;* en France, où Dolet, traducteur de Cicéron et de Platon, tombait dans l'hérésie et se faisait brûler sur la place Maubert, en 1546. « L'accusation d'hérésie, ajoute l'historien, était vague ; mais ce que l'on punissait, c'était la *hardiesse nouvelle de la pensée*... A cette époque, il ne faut point l'oublier, en France la *liberté philosophique, fille en effet de l'antiquité, payait pour la réforme, avec laquelle on la confondait* (2). » On pouvait s'y méprendre : elles se ressemblent comme la fille et la mère : *Ovum peperi, Lutherus exclusit.*

Le vin du paganisme faisait tourner toutes les têtes savantes, et préludait à l'enivrement général qui dure

(1) *Vie de Léon X*, t. I, p. 90, 91.
(2) *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 118.

encore. Ramus cherche la liberté de penser dans Platon. « J'avais, dit-il, passé trois ans et plus à étudier la logique de l'école; j'étais maître ès arts et docteur quand je m'avisai de chercher à quoi me servirait cette science. Alors je me *mis à étudier les poëtes et les orateurs*, essayant de ramener l'éloquence et la poésie aux règles de la dialectique. Vains efforts ! je reconnus, à mon grand étonnement, que ni Virgile, ni Cicéron, n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois d'Aristote. Enfin un jour, lisant Galien, je vis que Galien appelait Platon le plus grand des dialecticiens. Surpris de plus en plus, je commençai à lire Platon avec cette nouvelle idée. Quel changement !... Socrate *veut qu'on examine*, et qu'on *s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité*; et moi-même, pensai-je alors, pourquoi ne pas *socratiser un peu* (1)? »

Et, pour socratiser plus à son aise, Ramus se fit protestant; mais, aux yeux des protestants, il socratisait si bien, qu'il ne put obtenir la permission de socratiser, même à Genève.

Oblitéré en matière de dogme, le sens chrétien ne tarda pas à s'oblitérer aussi en matière de morale : cela devait être. Pour abréger les preuves de cette influence désastreuse et vraiment incroyable du paganisme ressuscité, je me contenterai de dire qu'au dernier siècle un prêtre, connu dans le monde lettré, ne craignait pas d'écrire les lignes suivantes : « Pour former le chrétien, dit l'abbé d'Olivet, il faut ajouter souvent et beaucoup *à la morale de Cicéron*. Mais aussi, en formant *l'homme d'honneur*, elle dispose un enfant à recevoir et à conserver dans son cœur les préceptes de la religion. Vous ne sauriez

(1) *Hist. de la Renaiss.*, t. II, p. 119.

trop lui répéter qu'il a une âme, une conscience, *une loi naturelle* d'où résultent de vrais devoirs ; et qu'indépendamment de toute religion écrite, s'il manque de probité, il devient, aux yeux de quiconque fait usage de la raison, un objet de mépris et d'horreur. Assurément, les *vertus de Socrate* ne peuvent nous suffire, *mais commençons par les avoir. Tout édifice qu'on bâtira sans ce fondement ne sera pas de longue durée ;* au lieu que, dans l'homme *sincèrement vertueux*, il est rare que la religion perde ses droits, et plus rare encore qu'après les avoir perdus elle ne revienne pas tôt ou tard à les recouvrer (1). »

Ce langage plus qu'étrange, qui suppose que la *morale de Cicéron* est nécessaire à la morale de l'*Évangile* comme la base à l'édifice, et la nécessité pour l'enfant baptisé, s'il veut devenir solidement vertueux, de commencer par être païen : ce langage n'excita aucune réclamation dans le dernier siècle, mais du moins on ne voit pas qu'il fût applaudi. En vertu de la loi du progrès, notre siècle devait le glorifier ; l'écrivain qui le rapporte ajoute que ce passage lui paraît aussi *bien pensé* que bien écrit ; que ce langage, au mérite d'être *parfaitement raisonnable*, lui semble joindre celui d'être *mille fois plus chrétien* que le langage des *zélés* d'aujourd'hui (2).

Vous le dirai-je, Monseigneur ? une chose effraye plus que l'impiété de ces réflexions, c'est la bonne foi probable de l'auteur. On est tenté de se voiler la tête quand, au milieu d'une société chrétienne, on entend des hommes instruits, de belles intelligences, de bonnes natures, écrire de sang-froid et donner pour des vérités admises des blasphèmes comme ceux qu'on vient de lire, et plus

(1) L'abbé d'Olivet, préface de la trad. des *Pensées de Cicéron*.
(2) S. de Sacy, *Débats*, 17 mai 1852.

encore comme ceux que je vais rapporter. « Entre cette morale, à laquelle on donne le nom de *païenne*, et la morale *chrétienne*, entre la *morale de Socrate* et la *morale de l'Évangile*, quelle est donc la *différence essentielle* et caractéristique ? La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la *morale de ce monde* et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la *morale de l'autre monde* et de l'autre vie. L'une a pour but la *vertu laïque*, l'autre la *perfection mystique;* l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté ? Non, c'est l'Évangile qui le dit : « Beaucoup d'appelés, et peu d'é-« lus. »

« La conséquence à tirer de là, c'est que l'*éducation commune* a pour base nécessaire la *morale commune et naturelle*. Aux laïques, les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques, les devoirs et les vertus mystiques. Voulons-nous dire pour cela que l'étude et la méditation des Pères et des docteurs de la foi ne doivent pas faire partie de l'éducation publique ? Telle n'est pas notre pensée. Loin de là, nous croyons que la *morale épurée de l'Évangile est le couronnement* et la sanction de la *morale naturelle*. Les vertus *transcendantes* qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la *charité*, la *patience*, la *résignation*, l'*humilité*, sont en quelque sorte l'*idéal* et la fleur d'une vie chrétienne. *Malheureusement cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous*. Il faut avoir le nécessaire avant de chercher le *superflu*, tout précieux et désirable qu'il soit. Les vertus qui font l'homme, les vertus qui sont le *pain quotidien de cette vie*, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées

qui sont l'apanage du vrai chrétien et le froment des élus : *Aux forts le pain des forts* (1). »

La morale païenne, qui sanctionnait l'esclavage, qui autorisait l'injustice, la violence, le suicide, l'infanticide, le divorce, qui permettait à Platon de prêcher le communisme, de nier la famille et la propriété ; la morale païenne mise en comparaison, que dis-je ? présentée de bonne foi comme mieux appropriée aux besoins de l'humanité que la divine morale de Notre-Seigneur Jésus-Christ : mais c'est le comble de l'égarement, c'est la perte totale du sens chrétien !

Voilà pourtant où nous en sommes ! Ce que M. Alloury dit tout haut, des millions d'hommes le disent tout bas, et le pratiquent tous les jours. Je parle de cette génération épicurienne, sans généalogie dans l'histoire moderne avant la Renaissance ; de cette génération qui, malgré son baptême, n'est pas chrétienne ; que dis-je ? qui n'est ni juive, ni mahométane, qui n'a pas de nom religieux, et pourtant se croit et se dit vertueuse. Cette génération, du salon où elle a pris naissance, jusqu'à la chaumière où elle est descendue, marche la tête haute, la conscience tranquille, et, souriant de pitié aux préceptes de l'Évangile, sourde aux exhortations du zèle, place, même à l'article de la mort, son indifférence stupide à l'abri de cette maxime : On peut être honnête homme sans religion.

(1) M. Alloury, dans les *Débats*, 30 avril 1852. Voy. aussi M. Saisset, cours 1850. — Cet article est si propre à dessiller tous les yeux et à fixer les esprits sur la *nature* de la Renaissance, que je les reproduis à peu près en entier. On y trouve, du reste, le refrain obligé sur la supériorité littéraire du paganisme, sur la barbarie du moyen âge, etc... Voir, à la fin de ce volume, note n° 2.

Cause du mal. Les idées, les institutions, la croyance, la morale du moyen âge, c'est le christianisme; les idées, les institutions, la morale de la Renaissance, c'est le paganisme. Choisissons maintenant entre ces deux principes, entre ces deux civilisations. Veut-on périr comme Rome ou la Grèce : qu'on continue de marcher sur leurs traces, à imiter leurs exemples, à nourrir la jeunesse de leurs idées, de leur morale, de leurs écrits. Veut-on, au contraire, sauver la société : qu'on se hâte alors de la régénérer par des études chrétiennes. « Il n'y a, dit Donoso Cortès, que deux systèmes possibles d'éducation : le chrétien et le païen. La restauration du dernier nous a conduits à l'abîme dans lequel nous sommes, et nous n'en sortirons certainement que par la restauration du premier (1). »

« Je suis convaincu, ajoute M. le comte de Montalembert, que la Renaissance a fait plus que la réforme pour altérer le sens chrétien dans l'âme de l'Europe moderne (2). »

A ces autorités, permettez-moi, Monseigneur, d'ajouter celle d'un illustre évêque, deux fois votre collègue, et dont les écrits ont rendu, dans ces derniers temps, de si éminents services à l'Église.

« Paris, le 5 juillet 1851.

« Monsieur le vicaire général,

« Je n'ai encore lu que la moitié de votre ouvrage sur l'appréciation chrétienne de ce que l'on a malheureuse-

(1) Lettre du 23 avril 1851.

(2) Lettre du 25 octobre 1851.

ment appelé la *Renaissance*. Je me sens le besoin de vous dire tout de suite combien j'y trouve de profonds et courageux aperçus.

« Comptez bien cependant, et pour cela même, sur de nombreux et puissants contradicteurs.

« On vous dira que vous êtes un téméraire, et presque un sacrilége ; que les plus grands génies qui ont paru dans l'Église au dix-septième siècle, que les ordres religieux qui ont rendu les plus signalés services à la religion, sont indignement outragés par vos accusations ; on vous dira qu'il est ridicule d'attribuer à un détail de pédagogie le déplorable affaiblissement de la foi dont nous souffrons si cruellement encore ; que, depuis trois cents ans, l'éducation faite avec les auteurs païens a produit des chrétiens éclairés, fervents, parfaits, etc., etc.

« Il y a beaucoup à répondre à ces reproches, qui m'ont été faits à moi-même à l'occasion de la pauvre petite lettre si modérée que j'écrivais jadis aux directeurs et professeurs de mon petit séminaire, et qui ne m'ont pas porté du tout à changer d'avis.

« Je me borne, pour cette fois, à faire cette question :
« Le jugement du dix-septième siècle, sur l'art chrétien,
« a-t-il été, au point de vue religieux, un progrès ou une
« décadence? »

« Je réponds : Il a été certainement une décadence. Il n'est pas un de nos écrivains, y compris Bossuet et Fénelon, qui n'ait décrié nos cathédrales gothiques. Sommes-nous donc obligés de les décrier encore par respect pour ces grands génies, et de ce qu'il se fait sans doute des prières aussi ferventes dans les lourdes églises du genre moderne que sous les ogives aériennes du moyen âge, me forcerez-vous à soutenir que les cathédrales de

Paris, de Reims, de Strasbourg, d'Amiens, de Bourges, etc., ne sont pas plus conformes à l'esprit chrétien que les riches *salons* de la Madeleine et de Notre-Dame-de-Lorette?

« Non, le *grand siècle*, comme l'on dit, n'a pas été infaillible, et le jour viendra où ses erreurs en littérature chrétienne seront aussi palpables que le sont déjà ses impertinences et ses insolents dédains sur les plus étonnantes constructions inspirées par le christianisme. Que n'aurais-je pas à dire de sa statuaire, de sa peinture, de sa musique, de son théâtre! Que prouvent des noms illustres ou même des institutions respectables contre des faits de cette évidence, dont il nous reste encore tant de monuments que je ne crains pas d'appeler honteux pour une nation qui porte le nom de fille aînée de l'Église?

« Hélas! si nous eussions, vous et moi, monsieur le vicaire général, vécu à cette époque, nous eussions vraisemblablement pensé et parlé comme tous alors parlaient et pensaient, parce qu'il y a des influences publiques que des individus ne dominent presque jamais.

« N'en fut-il pas ainsi du gallicanisme? Aujourd'hui, le gallicanisme est jugé; eh bien! il faut que le paganisme le soit : il faut que l'on sache comment son introduction a été une faute, comment son règne, dans la société chrétienne, a été un grave danger.

« Pour moi, je disais, il y a déjà bien quinze ans, à ceux qui m'entourent : « Avant un demi-siècle, on comprendra que la Renaissance a été la plus redoutable épreuve « de l'Église de Dieu depuis son berceau. »

« Vous avez bien devancé mes prévisions; car, même en faisant ses réserves sur certains passages, quand on vous

lit sans prévention, on se sent véritablement effrayé à la vue de cette peste mortelle qui s'étendait sur tous les corps et sur les parties les plus vitales de l'Épouse immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Veuillez donc, monsieur l'abbé, agréer l'assurance de ma sympathie et l'expression de ma reconnaissance.

« †. P.-L., év. de Langres. »

En résumé, j'ai dit, et je crois l'avoir prouvé : la Renaissance fut la résurrection et l'adoration fanatique du paganisme avec toutes ses idoles littéraires, artistiques, philosophiques, morales et religieuses ; la Renaissance fut mère de la réforme, la réforme mère de l'impiété voltairienne, l'impiété voltairienne mère de la Révolution française, et la Révolution française fut le plus grand cataclysme moral qu'on ait jamais vu. Ai-je eu si grand tort de rendre à chacun selon ses œuvres, et d'appeler la Renaissance *infandorum idolorum cultura, omnis mali causa est et initium et finis?*

Daignez agréer, etc.

XV

Nevers, 25 mai 1852.

Monseigneur,

La réponse aux deux premiers reproches de Votre Grandeur me semble atténuer beaucoup la valeur de

ceux qui me restent à examiner. Toutefois, ayant promis de n'en négliger aucun, je vais tenir parole. Vous continuez en disant : « On accuse les instituteurs les plus religieux, les congrégations enseignantes les plus célèbres, les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens et d'autres en grand nombre, d'avoir coulé les générations dans le moule du paganisme, et d'avoir fait les générations païennes que nous voyons (1). »

Ici encore qu'il me soit permis de rappeler mes paroles ; j'ai dit : « Vers la fin du quinzième siècle, vous brisâtes le moule chrétien, et vous le remplaçâtes par un moule païen. Les jeunes générations y furent jetées, et cette cire molle prit la forme du moule, et il en résulta ce qui devait nécessairement en résulter : les jeunes générations, nourries de paganisme, élevées dans l'admiration du paganisme, commencèrent à se montrer païennes et à transmettre à la société ce qu'elles avaient reçu... Le danger devenait de plus en plus sérieux : la religion et la société perdaient visiblement du terrain. On se remit à l'œuvre, et on essaya de former une génération nouvelle, qui, profondément chrétienne, contre-balancerait l'action désastreuse de celle qui cessait de l'être, ou qui ne l'était déjà plus : la grande réaction catholique du seizième siècle commença. Appelés à y concourir, les docteurs les plus expérimentés, les ordres religieux les plus savants, redoublèrent d'activité. Le plus habile de ces grands corps, l'immortelle compagnie de Jésus, sembla créée tout exprès pour venir au secours de l'Église

(1) Pour donner au public la facilité de juger par lui-même si j'ai omis ou éludé quelqu'une des objections, je rapporte à la fin de ce volume la lettre de Monseigneur l'évêque d'Orléans, telle qu'elle se trouve dans les journaux. Voir note n° 1.

et de la société dans l'éducation. Elle s'y dévoua sans réserve, tout en adoptant, comme ses compagnons d'armes, le moule païen. *Ainsi le demandait l'opinion publique, qui déjà ne connaissait plus d'autre forme du beau...*

... « La science, la vertu, le dévouement, la paternité des maîtres, l'orthodoxie de leurs doctrines, la vérité et l'éclat des cérémonies religieuses accomplies dans leurs maisons, tout semblait réuni pour faire revivre et pour perpétuer dans la société en général, et *surtout dans les conditions élevées*, la foi vigoureuse du moyen âge. Parallèlement aux Pères jésuites, les Bénédictins, les Oratoriens et d'autres en grand nombre, rivalisèrent de science et de zèle... Quel fut le résultat final de cette action si générale et si bien combinée?... Au lieu de se ranimer, l'esprit chrétien alla s'affaiblissant, et s'affaiblissant surtout dans les classes lettrées, parmi lesquelles il devait, grâce au zèle de tant d'excellents maîtres, se réveiller avec une vigueur nouvelle. C'est au point, tout le monde le sait, qu'à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, rien dans toute l'Europe n'était moins chrétien de mœurs et de croyances que les hommes qui avaient le plus largement participé à l'enseignement public (1). »

De cette citation, il résulte : 1° que je n'accuse personne ; 2° que les congrégations enseignantes n'ont pas inventé le moule païen ; 3° qu'il leur a été imposé ; 4° que, malgré tous leurs efforts, elles n'ont pu empêcher qu'il n'en sortît des générations païennes. Que le moule païen, c'est-à-dire l'enseignement classique du paganisme tel que la Renaissance l'avait compris, ait été *imposé* aux

(1) *Ver rongeur*, p. 25, 26, 27, 28.

ordres religieux, et qu'ils aient été forcés de le subir, c'est un fait dont je donnerai la raison et la preuve dans une prochaine lettre; que, malgré tous leurs efforts, les ordres religieux n'aient pu empêcher cet enseignement de former des générations païennes, c'est un autre fait. Seulement, celui-ci n'a pas besoin de preuve; ou, s'il en a besoin, c'est Votre Grandeur elle-même qui va les fournir.

Eh! que fait donc l'Europe depuis trois siècles, sinon retourner au paganisme? Examinez-la dans sa littérature, dans ses arts, dans sa philosophie; pour qui est son culte et son admiration? N'a-t-elle pas tour à tour remis en honneur tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, depuis le panthéisme de Platon jusqu'au matérialisme d'Épicure et au rationalisme de Sextus Empiricus? Dans l'ordre religieux, qu'a-t-elle fait, que fait-elle encore? Elle a brisé en mille pièces la magnifique unité de foi qui, depuis Charlemagne, faisait de tous les grands peuples de l'Europe une seule famille sous la houlette du vicaire de Jésus-Christ; du Nord au Midi elle *a dépouillé l'Église, enchaîné l'Église, souffleté l'Église;* ce qu'elle a fait, elle le fait encore : fille révoltée, ce dont elle a le plus grand besoin, et ce dont elle ne veut à au cun prix, c'est la liberté de sa mère.

Dans l'ordre politique, sa vie est la révolution en permanence : deux têtes de rois tombant sous la hache des bourreaux, cinquante trônes, en moins de cinquante ans, renversés et roulant dans la boue des carrefours, la guerre civile ou étrangère perpétuellement à l'ordre du jour; tous les crimes contre l'Église, contre le pouvoir temporel, contre la famille, contre la propriété, ayant leurs héros et leurs apologistes; dix mille suicides par an.

Et l'absence de remords...

Voilà ce qu'est devenue, en passant par les fêtes sacriléges du paganisme, par les horreurs du protestantisme, par les orgies de la Régence, par le dévergondage de l'impiété voltairienne, par les saturnales de 1793, par le culte solennel de la prostitution, l'Europe formée par la Renaissance;

Voilà ce qui est sorti de l'œuf païen déposé au sein des nations chrétiennes.

Voilà ce que n'ont pu empêcher, malgré tous leurs efforts, les congrégations religieuses chargées, depuis trois siècles, de l'enseignement public; voilà ce que j'ai dit et ce que je maintiens.

Pour le nier, faut-il donc s'arracher les yeux et mentir à l'histoire?

Votre Grandeur elle-même pense comme moi; c'est elle qui, pour peindre d'un seul trait la triste époque où nous vivons, rapporte en l'approuvant cette parole de M. Guizot: *La société offre l'image du chaos.* Puis elle ajoute: « Qui a créé parmi nous cet épouvantable état de société? qui a fait ce mal en France depuis cinquante années? *L'éducation! il n'y a qu'une voix pour le redire* (1). »

Je me permettrai seulement de remarquer que, si notre époque est fille des cinquante années qui la précèdent, la Révolution française aussi est fille des cinquante années qui la précèdent; ainsi de la Régence, ainsi de la réforme, jusqu'à la Renaissance, qui nous fut apportée du dehors.

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 314. Voir aussi Avant-Propos de la 2e édit., p. I, II, III.

Vous voyez maintenant, Monseigneur, qu'il n'est plus permis de lier au précédent le reproche qui le suit dans votre lettre, et de dire : « On les nomme (les ordres religieux) des *novateurs* qui ont *introduit* le paganisme dans l'éducation, des hommes à imagination qui saturent les générations de paganisme et leur laissent ignorer le christianisme. »

Pour être rendue à son véritable sens, la phrase que Votre Grandeur incrimine doit être remise à la place qu'elle occupe dans mon ouvrage. Je rappelle les prescriptions des conciles de Latran et de Trente, fort peu en harmonie avec l'enseignement classique introduit par la Renaissance, ainsi que les paroles du P. Possevin, constatant l'antiquité, la généralité de l'enseignement tel que je le propose (1). Puis j'ajoute : « On voit que nous ne sommes point des novateurs; les novateurs sont ceux qui ont introduit le paganisme dans l'éducation: ni des hommes à imagination, disciples de notre sens privé; les hommes à imagination sont ceux qui prétendent conserver chrétiennes les générations qu'ils saturent de paganisme, et auxquelles ils laissent ignorer le christianisme; les disciples du sens privé sont ceux qui, méprisant et la pratique constante des âges de foi et les prescriptions de l'Église universelle, imposent leurs théories comme des règles infaillibles (2). »

Que les hommes *à imagination qui ont introduit le paganisme dans l'éducation* saturent les générations de paganisme, et, par les générations naissantes, la société tout

(1) Il modo che con la pratica di molte università e prinvincie Dio a mostrato per se stesso, pe' padri antichi, pe' concili e per mille altri argomenti, p. 121.

(2) *Ver rongeur*, p. 397.

entière, c'est un fait surabondamment prouvé dans mes lettres précédentes ; ce fait est admis et proclamé par Votre Grandeur elle-même, qui dit, avec raison, que *tout vient de l'éducation*. Donc, si la société est saturée de paganisme, l'éducation la première en est saturée.

De savoir maintenant si on laisse *ignorer le christianisme* à la jeunesse, c'est une question que nul n'est plus apte à résoudre que vous, Monseigneur. Eh bien ! voici votre opinion : « *Combien de jeunes gens qui, parmi nous, achèvent leurs études sans que leur éducation morale et religieuse ait été commencée !*... Pauvres jeunes gens, *instruits dans l'ignorance*, comme le disait autrefois un grand poëte, et condamnés souvent, malgré la richesse et la force de leur nature, condamnés par une *éducation menteuse et barbare* à demeurer des êtres plus ou moins médiocres, plus ou moins misérables, comme ces plantes malheureuses que le défaut d'air et de liberté, que l'absence d'une culture intelligente, condamnent à vieillir avant le temps et à mourir tristement étiolées.

« Et cependant les années marchent ; le pauvre enfant croît en âge ; son âme croît aussi, *mais elle ne s'élève, elle ne se fortifie point ; son développement intellectuel, moral et religieux, est nul ou dépravé*. Non, je ne sais rien qui soit digne d'une compassion plus profonde que ces jeunes infortunés ! *Et que serait-ce, s'ils étaient presque toute la jeunesse d'une grande nation ?*

« Heureux du moins ceux qui, instruits de la sorte, trouvent dans les ressources d'une forte nature, ou dans le *grand mouvement de l'éducation sociale*, des secours inespérés pour un développement plus tardif ! *Mais, je l'ai dit, cela est* FORT RARE, et il y a là pour la famille, pour

la patrie, pour l'humanité tout entière, de profonds et irréparables malheurs (1). »

J'en appelle ici à l'équité de Votre Grandeur. Si elle condamne l'auteur du *Ver rongeur*, je prétends qu'elle ne peut se dispenser de condamner aussi l'auteur de l'*Éducation*. Le premier a dit simplement : « On laisse ignorer le christianisme à la jeunesse; » le second, plus énergique, dit : « Les jeunes gens sont instruits dans l'ignorance ; ils achèvent leurs études sans que leur éducation religieuse ait été commencée; leur développement religieux est nul ou dépravé; c'est presque toute la jeunesse d'une grande nation. »

Permettez-moi de terminer cette lettre par l'examen rapide d'un nouveau grief. Il est ainsi formulé dans votre lettre : « Les maisons d'éducation, même celles qui sont tenues par des ecclésiastiques ou des religieux, et dans lesquelles règne le paganisme classique, sont flétries comme les sources premières du communisme et de l'irréligion. »

Le communisme est-il enseigné par les auteurs païens, tels que Platon, Lycurgue, Salluste, Tite-Live, Tacite, et beaucoup d'autres (2)? Ces auteurs sont-ils enseignés, loués, préconisés, dans l'enseignement classique depuis longtemps? Quinze ans avant la Révolution française, les maisons d'éducation étaient-elles, sans exception, tenues dans tous les pays catholiques par des ecclésiastiques ou des religieux? En 1793 et depuis, le communisme et l'irréligion se sont-ils montrés, et en pratique et en théorie, dans l'Europe entière? Ce double mal, qui a fait de *la société actuelle l'image du chaos*, a-t-il une cause?

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 47, 48.

(2) Voy. entre autres l'*Hist du social.*, par M. de Sudre.

Quelle est cette cause? *L'éducation!* s'écrie Votre Grandeur, *il n'y a qu'une voix pour le redire* (1).

Est-ce à dire que les ecclésiastiques et les religieux ont enseigné *directement* le communisme et l'irréligion? Vous ne voudriez pas, Monseigneur, me faire dire ce que je n'ai jamais pensé. J'ai dit, et je répète que, malgré tous leurs efforts pour atténuer, pour paralyser l'influence du paganisme, pour changer en nourriture salutaire l'aliment empoisonné donné à la jeunesse, ni le clergé, ni les ordres religieux n'ont pu empêcher les effets du poison. Semer de l'ivraie et prétendre moissonner du froment est un miracle que l'homme n'a jamais fait, qu'il ne fera jamais.

Je n'ignore pas qu'on peut répondre : « Les classes inférieures ne connaissent ni Lycurgue, ni Platon, et cependant elles sont aujourd'hui socialistes. » Je laisserai le soin de lever cette difficulté à un *homme d'État célèbre*, en qui Votre Grandeur reconnaît une *finesse* et une *profondeur d'observation*, un *bon sens supérieur, dignes d'une rare intelligence* (2). « L'enseignement secondaire, dit M. Thiers, apprend aux enfants des classes éclairées les langues anciennes.... Ce ne sont pas seulement des mots qu'on apprend aux enfants en leur apprenant le grec et le latin, ce *sont de nobles et sublimes choses*, c'est l'histoire de l'humanité sous des images simples, grandes et *ineffaçables*... L'instruction secondaire forme ce qu'on appelle les *classes éclairées* d'une nation. Or, si les classes éclairées ne sont pas la nation tout entière, elles la *caractérisent*. Leurs vices, leurs qualités, leurs penchants

(1) *Supra.*
(2) *De l'Éduc.*, t. I, p. 349, 462.

bons et mauvais, sont bientôt ceux de la nation tout entière, *elles font le peuple lui-même par la contagion de leurs idées et de leurs sentiments* (1). »

Daignez agréer, etc.

XVI

Nevers, le 26 mai 1852.

Monseigneur,

Après avoir défendu ce que j'attaque, vous attaquez ce que je défends. Votre Grandeur dit : « Le zèle de vos accusateurs va si loin, qu'il ne craint pas d'envelopper dans la proscription les saints Pères eux-mêmes... Il en est même qu'on exclut tout à fait du programme de l'enseignement, parce que, chrétiens par l'idée, ils sont encore païens par la forme ; on aurait peut-être droit de demander à ceux qui écrivent ces choses d'où leur vient l'autorité pour prononcer de tels jugements, et qui leur a permis d'établir une distinction aussi *étrangement arbitraire et injurieuse* entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer tous sous le même nom, sous le grand nom de Pères et de Docteurs. »

Pour première réponse, qu'il me soit permis de rapporter les paroles qui servent de base à cette nouvelle accusation. J'ai dit : « Créateur de la belle latinité chré-

(1) *Rapport*, etc., 1844.

tienne, saint Grégoire le Grand est, avec saint Léon, l'auteur qui doit être le plus étudié, afin d'être le mieux imité. De lui, chaque maître doit dire à chaque élève :

Nocturna versate manu, versate diurna.

Représentants de la transition du paganisme au christianisme, la plupart des autres Pères latins conservent encore dans leur style des formes païennes, mêlées à l'influence rénovatrice de l'Évangile.

« Comme modèles de poésie chrétienne, nous donnons, dans les classes inférieures, ces chants liturgiques, si parfaitement beaux, qu'on les prendrait pour les accents prolongés de la langue des anges bien plus que pour l'œuvre du génie de l'homme. Dans les classes supérieures, nous aurions pu placer Juvencus, saint Paulin, Ausone, Prudence, saint Damase, saint Avit. Mais ces *poëtes*, chrétiens par l'idée, sont encore païens par la forme. Nous leur avons préféré les grands monuments de la vraie poésie chrétienne, de cette poésie née exclusivement du christianisme, et dans laquelle le paganisme n'a rien à réclamer ni pour la forme, ni pour le fond. Ces trésors de poésie se trouvent surtout dans saint Ambroise, dont l'élocution ressemble à un rayon de miel; dans Adam de Saint-Victor, le plus grand poëte du moyen âge; dans saint Bonaventure, dont Gerson désirait que les petits poëmes fussent le livre classique de la jeunesse, les regardant comme le meilleur moyen de spiritualiser les âmes; dans saint Thomas, dont Santeuil disait : « Je donnerais toutes mes poésies pour une strophe de saint Thomas, entre autres celle-ci : « *Se nascens dedit socium,* « *convescens in edulium* (1). »

(1) Prosp. de la Bibl. des class. chrét., p. 8, 9.

Maintenant, pour savoir si, sous le rapport du style, j'établis une *distinction étrangement arbitraire entre les Pères de l'Église*, j'oserai demander s'il est vrai qu'il y a un art chrétien et un art païen; s'il est vrai, par conséquent, qu'il y a une langue latine chrétienne et une langue latine païenne, aussi distinctes l'une de l'autre que les deux sociétés qui ont parlé le latin; si la langue du pontificat, par exemple, est la même que la langue de Cicéron.

Je demanderai ensuite si l'art chrétien, si la langue latine chrétienne, se sont formés dans un jour, ou s'ils ont suivi les progrès de la société dont ils sont l'expression; je demanderai si, jusqu'à l'époque de son entière formation, cette langue chrétienne a pu ne pas conserver quelques traces de la langue païenne, dont les éléments principaux lui servent de base; si les écrivains de cette époque de formation, nés dans le paganisme, vivant, même après leur conversion, au milieu des païens, dont la nécessité les forçait à lire les ouvrages, ont pu se dépouiller tout à coup et si parfaitement des formes littéraires de la langue païenne, qu'ils n'en conservent aucune.

Il me semble, Monseigneur, que proposer de semblables questions c'est les résoudre.

Jusqu'à quelle époque s'est prolongé ce travail de formation? On le voit commencer dès l'origine du christianisme, dont les premiers apologistes, tels que Tertullien, Minutius Felix, saint Cyprien, introduisent déjà dans la langue païenne des éléments nouveaux et des formes nouvelles; il continue dans des proportions différentes, suivant le génie ou les habitudes de l'écrivain, avec Lactance, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Augustin et la

plupart des Pères du quatrième et du cinquième siècle. On le trouve, et cela devait être, beaucoup plus avancé dans les écrits des souverains pontifes et dans les monuments sacrés de l'Église. Ainsi, les *Constitutions apostoliques*, les *Actes des martyrs*, le *Sacramentaire* de saint Gélaze, nous montrent déjà la langue latine chrétienne dans une perfection à laquelle les grands écrivains du moyen âge, depuis Bède jusqu'à saint Thomas, n'ont fait qu'ajouter les derniers traits. Saint Grégoire le Grand marque le dégagement *absolu* de l'idiome chrétien.

Quant à l'*autorité sur laquelle je prononce un pareil jugement*, au lieu d'une, j'en ai plusieurs : l'autorité des faits. C'est un fait que, dans leurs poésies, saint Paulin et saint Damase emploient le mètre, le rhythme et la prosodie de la langue païenne ; c'est aussi un fait que saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, Innocent III et saint Thomas surtout, grands poëtes assurément, remplacent le mètre, le rhythme et la prosodie païenne par une forme poétique toute différente. Cela est si vrai, qu'entre la forme poétique du *Lauda Sion*, par exemple, et la forme poétique d'une ode d'Horace, il y a autant de différence qu'entre l'architecture de la cathédrale de Cologne et l'architecture de la rotonde d'Agrippa. Voilà pour la poésie. Quant à la prose, j'ai non-seulement l'autorité des faits, mais encore l'autorité des témoignages. Saint Jérôme dit expressément que, dans le style des Pères de son époque et au delà, on trouve encore les formes païennes (1), et saint Augustin ajoute qu'on s'ef-

(1) Lactantius de ira et opificio Dei duo volumina condidit, quos si legere volueris, *Dialogorum Ciceronis in eis epitomem* reperies... Hilarius, meorum confessor temporum et episcopus, duodecim Quintiliani libros et *stylo* imitatus est et numero. (Epist. ad Magn. Opp., t. IV, p. 656.)

forçait de les faire disparaître en donnant à la langue latine une physionomie digne de sa nouvelle destination (1).

Venons maintenant à saint Grégoire, que je présente comme le créateur de la belle latinité chrétienne. Suis-je fondé à lui donner ce titre glorieux et à le signaler comme le point de dégagement des deux idiomes jusque-là plus ou moins mêlés? En un mot, était-il capable d'accomplir cette noble mission, et l'a-t-il accomplie?

Il serait trop long de citer ici tous les éloges donnés au savoir et à l'éloquence de l'incomparable pontife. Je me borne à quelques-uns, qui feront juger des autres. L'historien des Francs l'appelle le premier homme de son siècle par ses connaissances en littérature, en philosophie, et par son éloquence. *Litteris, grammaticis dialecticisque ac rhetoricis, ita erat eruditus, ut nulli in orbe putaretur esse secundus* (2). La langue humaine, ajoute saint Isidore de Séville, ne suffira jamais à le louer. Heureux, mille fois heureux, celui qui peut connaître ses ouvrages! Fleuve d'éloquence, foyer de lumière, il est une des plus grandes figures, pour ne pas dire la plus grande figure qui ait brillé sur le monde: *Gregorius... tanto per gratiam Sancti Spiritus scientiæ lumine præditus, ut non modo illi præsentium temporum quisquam doctorum, sed nec in præteritis quidem illi par fuerit unquam... Librum beati Job... in triginta quinque voluminibus largo eloquentiæ fonte explicavit... in quibus quanta sint in amorem vitæ æternæ morum præcepta, vel quanta clareant ornamenta verborum, nemo sapiens explanare va-*

(1) Le passage de saint Augustin est trop long pour être rapporté; on peut le voir dans le *Ver rongeur*, p. 346-7.

(2) Greg. Tur., lib. X, *Hist.*, c. I.

lebit... Felix, nimium felix, qui omnium studiorum ejus potuit cognoscere dicta (1)!

Génie immortel, trésor vivant des lettres et des sciences divines et humaines, prince des théologiens, splendeur des philosophes, lumière des orateurs, plus grand qu'Antoine par la sainteté, plus grand que Cyprien par l'éloquence, plus grand qu'Augustin par la sagesse, organe du Saint-Esprit, pontife de la ville éternelle, Grégoire a doté le monde d'ouvrages précieux comme l'or, beaux comme le soleil. Tels sont les termes dans lesquels s'exprime l'admiration des siècles : *Gregorius primus... vir in divinis scripturis cruditissimus, et in secularibus litteris utique doctissimus. Theologorum princeps, splendor philosophorum ac rhetorum lumen* (2). *Vicit sanctitate Antonium, eloquentia Cyprianum, sapientia Augustinum* (3). *Gregorius romanæ urbis episcopus, organum Sancti Spiritus, incomparabilis omnibus suis prædecessoribus, multa præ sole præclara, ac præ auro obrizo pretiosa scripsit* (4).

Grégoire a-t-il accompli sa mission? Pour quiconque a lu ses ouvrages, la réponse n'est pas un instant douteuse. Le style d'aucun autre Père ne semble se rapprocher autant de celui de l'Écriture. La clarté, la flexibilité, la grâce, l'onction, l'ordre logique des idées, si peu connus des auteurs païens, se réunissent ici à cette noble simplicité qui est le vrai cachet du génie, mûri par la méditation et illuminé par la foi.

(1) Lib. de illust. eccl. Script., c. XXVII.
(2) Joan. Trith., lib. de Script. eccl.
(3) S. Hildef., lib. de Vir. illust., c. I.
(4) Honor. August., lib. de Script. eccl.

Ce n'est pas seulement à son génie, mais encore à sa mission providentielle, que l'immortel pontife doit sa gloire de créateur et de type de la belle latinité chrétienne. Placé entre un monde qui achève de finir et un monde qui achève de se former, Grégoire, d'une main, assouplit les barbares devenus maîtres de l'Empire, les façonne, et, dans les ruines du vieux colosse romain, cherche les matériaux d'un nouvel édifice ; de l'autre, s'emparant des éléments dispersés de l'idiome des Césars, il les combine, les manipule en quelque sorte et en forme la magnifique langue des pontifes. C'est plaisir de voir ce puissant génie révélant lui-même cette noble partie de sa mission et travaillant résolûment à l'accomplir.

« Je ne me mets en peine, écrit-il, ni des transpositions, ni des mouvements, ni des placements de mots, ni des prépositions, ni de leurs régimes, ni des barbarismes. La langue chrétienne ne doit pas être coulée dans le moule du paganisme, ni les oracles de Dieu emprisonnés dans les règles de Donat : Quæso autem ut hujus operis dicta percurrens, in his verborum folia non requiras, quia per sacra eloquia ab eorum tractatoribus infructuosæ loquacitatis levitas studiose compescitur, *dum in templo Dei nemus plantari prohibetur.* (Deut., XVI, 21.) Et cuncti procul dubio scimus, quia quoties in foliis male lætæ segetis culmi proficiunt, minori plenitudine spicarum grana turgescunt. Unde et ipsam loquendi artem, quam magisteria disciplinæ exterioris insinuant servare contempsi. Nam sicut hujus quoque *epistolæ tenor* enunciat, non metacismi collisionem fugio, non barbarismi confusionem devito. Situs motusque et præpositionum casus servare contemno,

quia indignum vehementer existimo ut verba cœlestis oraculi restringere sub regulis Donati (1). »

Ce qu'il dit il le fait; il le fait, non-seulement dans ses traductions de l'Écriture, mais encore, bien qu'avec des proportions différentes, dans ses autres ouvrages. Il le fait, pouvant, mieux qu'aucun autre, faire le contraire; il le fait sciemment, afin de donner à l'Église sa langue propre, comme d'autres lui donneront un jour sa peinture et son architecture. Il le fait, et il devait le faire, parce qu'il fallait rappeler la langue humaine à sa vraie destination en replaçant l'*éloquence* bien plus dans les choses que dans les mots; parce qu'à une société nouvelle il fallait une langue nouvelle; parce qu'enfin, seul peut-être entre tous, le saint, le savant, l'illustre rejeton des anciens Romains pouvait le faire. Il a *fait* cette langue, et tous les siècles chrétiens l'ont admirée, car elle est belle comme la société dont elle est l'expression.

Que Votre Grandeur veuille bien entendre, sur le fait en question, un auteur qui n'est pas suspect: « Grégoire le Grand, écrit M. Charpentier, n'a pas, je crois, détruit les ouvrages de Cicéron et de Tite-Live, mais il a partagé l'*horreur chaque jour croissante* pour l'antiquité. La lettre à Didier, évêque de Vienne, qui tenait école de littérature profane, le prouve suffisamment, et non-seulement cette lettre, mais la pensée tout entière de Grégoire, telle qu'elle respire dans ses écrits. Dans les papes qui ont précédé Grégoire, dans Léon le Grand entre autres, si jaloux qu'il fût déjà de l'autorité pontificale, on reconnaît encore, *au tour de la phrase, à quelques expressions, les vestiges et les teintes effacées de l'antiquité*. Dans Gré-

(1) *Epist. ad Leandr.; Epist*, lib. V, ep. XLIX.

goire, il n'est rien de semblable; son style, avec des mots latins, est déjà un autre idiome. Vous sentez que vous entrez dans un monde nouveau (1). »

Au reste, qu'on ne croie pas qu'il ait été le premier à briser le moule païen et la forme païenne. Avant lui, nos autres écrivains l'avaient fait partiellement et sans scrupule. Sulpice Sévère, le *Salluste chrétien*, s'exprime ainsi : *Quia nefas putarem tanti viri* (B. Martini) *latere virtutes, apud me ipse didici ut de solecismis non erubescerem, quia nec magnam istarum unquam rerum scientiam contigissem* (2). Saint-Hilaire, dont la phrase cicéronienne est remarquée par saint Jérôme, tient la même conduite; exemple : *Non enim ex compositis atque* inanimis *Deus qui vita est subsistit, neque qui virtus est, ex* infirmibus *continetur* (3). On pourrait citer bien d'autres exemples.

Telles sont quelques-unes des autorités *qui m'ont permis d'établir une distinction* qui ne paraîtra plus, je l'espère, *aussi étrangement arbitraire et injurieuse entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer sous le même nom*, et que je vénère avec elle *sous le grand nom de Pères de l'Église.*

Agréez, etc.

(1) *Hist. de la Renaiss.*, t. I, p. 26, 27.
(2) Præf. adv. S. Mart.
(3) *De Trinit.*, lib. VII, n. 27.

XVII

Nevers, le 26 mai 1852.

Monseigneur,

Au sujet des Pères de l'Église, vous dirigez contre moi deux accusations : l'une d'établir entre eux une distinction *étrangement arbitraire et injurieuse;* l'autre de les mal entendre sur le point de l'enseignement littéraire. Le premier grief a été discuté; reste le second, à l'appui duquel vous apportez un texte de saint Augustin et un de saint Basile.

Votre Grandeur me permettra de ne point me jeter dans une *guerre de textes*. Elle pourrait m'en citer mille, auxquels je pourrais en opposer mille autres. Les siens auraient probablement raison; les miens croiraient n'avoir pas tort. D'un pareil conflit, quel serait le résultat? Pour le *siècle qui nous regarde*, le doute. Pour vous, Monseigneur, et pour moi, un labeur stérile : *Unus ædificans et unus destruens, quid prodest illis nisi labor* (1)? Le moyen le plus court, comme le plus sûr, d'éclaircir tous les textes et de trancher péremptoirement les difficultés, c'est de poser nettement le problème en le réduisant à une simple formule. Par ce moyen, le point en litige prendra un corps; on ne pourra dénaturer ni votre pensée ni la mienne, et chacun verra sans effort si les textes allégués de part et d'autre frappent juste ou s'ils donnent à faux.

(1) *Eccl.* XXXIV, 28.

J'écarte la question de savoir dans quelles proportions les auteurs païens sont entrés, aux différentes époques de l'Église antérieures à la Renaissance, dans l'instruction de la jeunesse : ceci est *une chose tout à fait secondaire*, et qui nous entraînerait trop loin. Le point capital est de savoir : 1° quel a été l'esprit constant de l'Église relativement à l'étude des auteurs païens ; 2° dans quel but elle *permettait* cette étude. A cette double question, l'histoire entière formule la réponse par les propositions suivantes :

« L'esprit de l'Église a toujours été antipathique a l'étude des auteurs païens.

« Avant la Renaissance, on étudiait et on laissait étudier un peu le paganisme ; et cela au profit du christianisme et au détriment du paganisme.

« Depuis la Renaissance, on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme ; et cela au profit du paganisme et au détriment du christianisme. »

Ces propositions établies, le débat est vidé.

1° L'esprit de l'Église a toujours été antipathique à l'étude des auteurs païens.

C'est un premier fait que, dès l'origine, les premiers chrétiens montrèrent une antipathie profonde, un éloignement extrême, pour tout ce qui était païen, les personnes exceptées : cette antipathie creusait un abîme entre eux et le paganisme. Ainsi, ils s'interdisaient, non-seulement les fêtes et les cérémonies religieuses, mais encore les spectacles et les fêtes publiques ; ils s'abstenaient même de paraître à celle de l'empereur ou aux repas offerts par les païens. Cet éloignement ne finissait pas avec la vie : ils auraient regardé comme un outrage et un sacri-

lége d'être inhumés dans les mêmes lieux que les adorateurs des idoles. Qui ne sait tout cela?

Cette antipathie était fondée sur la crainte d'exposer leur foi ou de souiller leur vertu au contact des païens. Remarquez pourtant qu'il ne s'agit ici que de circonstances accidentelles. Et l'on voudrait que les chrétiens, oubliant tout à coup leur prudence, eussent autorisé, recommandé, encouragé, pratiqué et fait pratiquer à leurs enfants, dans l'étude des auteurs profanes, un commerce journalier, assidu, intime et longtemps prolongé avec les païens; et cela, dans tout ce qu'une pareille fréquentation peut avoir de plus dangereux, soit par la nature des choses qui en sont l'élément, soit par l'âge de ceux qui y participent! D'une part, une aversion générale et profonde pour le paganisme; d'autre part, une fréquentation habituelle, c'est-à-dire l'étude admirative du paganisme pendant de longues années. Comment concilier ces deux faits? Si cette manière d'élever la jeunesse eût été une *coutume* conforme à l'esprit de l'Église, et non pas un *abus*, comment expliquer les anathèmes de saint Augustin et des autres Pères contre un pareil usage?

C'est un second fait qu'il existe un art et une littérature chrétienne dont on voit apparaître les grands caractères dès l'origine de l'Église. En supposant, comme on le prétend, que les auteurs païens étaient alors, comme ils l'ont été depuis la Renaissance, la base de l'enseignement public; qu'ils étaient étudiés dans la même mesure et dans le même but, comment expliquer la formation de cet art et de cette littérature chrétienne? Comment se fait-il, au contraire, que nous n'ayons pas eu constamment, pour unique manifestation de la

pensée chrétienne, l'art païen et la littérature païenne?

Mais non, la prudence de nos pères dans la foi ne s'est pas démentie. Que dis-je? Sur aucun point, elle ne s'est manifestée plus vive, plus constante, s'il est possible, qu'à l'égard de l'enseignement et de l'étude des auteurs païens. Pour en avoir la preuve, il suffit de consulter leurs lois. Certes, c'est bien dans son code que se révèle l'esprit général d'une société. Si l'on ouvre les Constitutions apostoliques, dont l'origine touche au berceau de la foi, et que toute l'antiquité a révérées comme des *témoins fidèles de l'esprit et de la tradition primitive* (1), on y lira en propres termes : « Abstenez-vous de *tous les livres des gentils*. Qu'avez-vous à faire de ces doctrines, de ces lois étrangères et de ces faux prophètes? Ces lectures ont fait perdre la foi aux hommes légers. Que vous manque-t-il dans la loi de Dieu pour que vous recouriez à ces fables? Si vous voulez de l'histoire, vous avez les livres des Rois; s'il vous faut de la philosophie et de la poésie, vous en trouverez dans les Prophètes, dans Job, dans les Proverbes, et bien plus belle que dans aucun autre ouvrage de ces sophistes et de ces poëtes. C'est en effet la parole de Dieu qui seule est sage. Recherchez-vous du lyrique : lisez les Psaumes. D'antiques origines : lisez la Genèse. Des lois, des préceptes de morale : prenez le code divin du Seigneur. *Abstenez-vous donc absolument* de tous ces ouvrages profanes et diaboliques (2). »

(1) Omnis enim regularis ordo in ipsa habetur, et nihil a fide adulteratum, neque a confessionis neque ab ecclesiastica gubernatione et regula. (S. Epiph. ap. Bar., t. II, p. 102, n. 9. Voir la note dans le *Ver rongeur*, p. 37; et Labbe, t. I, p. 191.)

(2) Abstine ab omnibus libris gentilium : quid enim tibi cum alienis

Nous trouvons le même *esprit* dans les siècles suivants. Ainsi le quatrième concile de Carthage défend absolument aux évêques de lire les livres païens; il leur permet la lecture des livres hérétiques quand cela est nécessaire. *Ce qu'il faut entendre, à plus forte raison, des laïques*, ajoute le savant Fogginio (1). Le droit ecclésiastique défend en outre aux évêques et aux prêtres de faire étudier les auteurs païens à leurs enfants. « C'est une chose criante, dit-il, d'employer les aumônes des fidèles à faire étudier les fables de la mythologie, et à former des grammairiens et des orateurs païens (2). »

Aussi, dans les examens des clercs, il n'est jamais

sermonibus aut legibus, aut falsis prophetis, quæ quidem homines leves a fide recta detorquent? Nam quid in lege Dei desideras, ut ad illa gentilium scripta animum velis appellere? Sive enim historias legere cupis : habes libros de Regibus. Sive sophistica, id est quæ argute ad sapientiam referuntur, et poetica : habes Prophetas, Job, Proverbia, in quibus plus acuminis quam in omni poesi et sapientia sophistarum reperies; quod Is qui solus sapiens est illa effatus est. Sive cantilenas expetis : habes Psalmos; sive vetustas rerum origines : habes Genesim; sive leges et precepta : habes legem Domini celebrem. Ab *omnibus itaque* alienis et a diabolo excogitatis *fortiter* abstine. (*Const. apostol.*, lib. I, c. VI, apud Labbe, t. I, p. 215.)

(1) Episcopus gentilium libros non legat : hæreticorum autem pro necessitate et tempore. (*Decret.*, dist. XXXVII, c. I.) Id quod potiori jure de laicis intelligas. (Foggin., *de Anti. christ.*, lib. I, pars II, c. XVI.

(2) Legant episcopi atque presbyteri qui filios suos *secularibus litteris erudiunt*, et faciunt illos *comœdias legere*, et *mimorum turpia scripta* cantare, de *ecclesiasticis forsitan sumptibus eruditos*, et quod in corbonam pro peccato virgo, vel vidua, vel totam substantiam suam effundens quilibet pauper obtulerat, hoc in Calendeciam streuam, et Saturnalitiam sportulam et Minervale munus grammaticus et orator, aut in sumptus domesticos, templi stipes, aut in sordida scorta convertit. *Id.*, dist. XXXVII, c. v, p. 122. Les laïques peu au courant de la discipline de la primitive Église sauront qu'on admettait aux ordres sacrés et même à l'épiscopat des chrétiens qui avaient été mariés avant leur ordination.

question de la littérature profane, mais bien de la littérature sacrée. Le cinquième siècle en fournit la preuve : « Que nul ne soit admis à la cléricature, dit le pape saint Gélase, s'il ne connaît les lettres sacrées (1). » Au sixième, même silence ; je ne dis pas assez : défense formelle de lire les poëtes païens (2). Il faudrait transcrire tout le chapitre du code canonique si l'on voulait rapporter les nombreux témoignages de ce que j'avance. En l'étudiant pour connaître l'esprit de l'Église, ce qu'il défend, ce qu'il autorise, et le but dans lequel il l'autorise, on verra qu'entre cet esprit primitif et l'esprit de la Renaissance la différence est la même qu'entre le jour et la nuit.

Ces anneaux non interrompus de la même chaîne nous conduisent avec Cassiodore jusqu'au septième siècle. Là, nous trouvons une foule de témoins, entre autres saint Isidore de Séville et saint Ouen, qui ne fait que reproduire presque dans les mêmes termes les témoignages des siècles antérieurs, et, entre autres, le fameux passage de saint Jérôme dans son Épître au pape Damase (3). Que, si quelquefois on fait étudier les auteurs profanes, on environne cette étude de précautions qui en neutralisent le danger. Ainsi : 1° *Jamais on ne met le texte même entre les mains des enfants ;* le maître se

(1) Illiteratos... nullus præsumat ad clericatus ordinem promovere, quia litteris carens sacris non potest esse aptus officiis. (Epist. Gelas. ad epis. per Lucan., c. XVIII et XIX.) — Ideo prohibetur christianis figmenta legere poetarum, qui per oblectamenta inanium fabularum mentem excitant ad incentiva libidinum. Non enim solum thura offerendo, dæmonibus immolatur, sed etiam eorum dicta libentius capiendo.

(2) S. Isid. hisp., lib. III, sentent. de *summo Bono*, c. XIII.

(3) Le texte de saint Ouen et celui de saint Jérôme se trouvent, le premier dans le *Ver rongeur* et le second dans une des précédentes lettres.

contente de les lire en les expliquant; 2° on se garde bien de les *expliquer en entier ;* on se contente des quelques passages choisis avec discernement et que l'enfant ne saura jamais, s'il ne les apprend par cœur. Tout cela se lit dans l'histoire de l'enseignement public au moyen âge, et entre autres dans la célèbre lettre de Budée, rapportée plus haut.

Il faut venir en pleine Renaissance pour voir disparaître cet usage quinze fois séculaire. Un de ceux qui contribuèrent le plus à le ruiner est Érasme, dont le fanatisme païen ne craignait pas de dire : « Il faut expliquer le *Formosum puer,* » etc. ; ajoutant : « *Nihil opinor turpe veniet in mentem auditoribus, nisi si quis jam corruptus accederet* (1). » Mais rien n'est plus significatif et *plus curieux* que le témoignage de Boccace. La controverse qui nous occupe, Monseigneur, n'est pas nouvelle. Si une protestation incessante a retenti dans le monde depuis l'origine de l'Église contre l'introduction du paganisme dans l'enseignement, le paganisme a aussi toujours rencontré des défenseurs. C'est, sur un point particulier, la lutte éternelle du bien et du mal. Néanmoins l'opinion publique, au moyen âge, avait tranché la question. Voilà pourquoi, au quatorzième siècle, un auteur tristement célèbre, Boccace, se croyait obligé d'écrire, dans son traité de *Genealogia deorum*, deux chapitres pour démontrer, contrairement à l'opinion de l'Europe chrétienne de son temps, que ce n'était pas *un péché mortel de lire les livres des poëtes païens : non esse exitiale crimen libros legere poetarum. Non indecens esse quosdam christianos tractare gentilia.*

(1) *De Ratione studii.*

Antipathie constante de l'Église dans l'étude des auteurs païens, précautions extrêmes pour en neutraliser le danger; voilà une première proposition qui me semble désormais établie. Chose bien remarquable! on verra dans la note 5, à la fin de ce volume, que le même esprit d'antipathie pour l'étude des auteurs païens se trouve aussi dans la synagogue.

3° Avant la Renaissance, on étudiait et on laissait étudier un peu le paganisme, et cela au profit du christianisme et au détriment du paganisme. L'antipathie constante des chrétiens pour l'étude des lettres païennes est une preuve évidente qu'aux yeux de nos pères cette étude n'était pas sans danger, et qu'elle devait se faire avec une grande réserve. Pour la permettre à la jeunesse, il fallait donc qu'aux yeux d'hommes aussi graves et aussi respectueux envers l'Église que nos ancêtres le but fût sérieux et l'avantage de nature à compenser les dangers nombreux que l'étude des auteurs païens pouvait, malgré toutes les précautions, faire courir à l'innocence et à la foi de leurs enfants. A moins d'une nécessité impérieuse, un père ne livre pas le fils de sa tendresse aux hasards d'une mer remplie d'écueils. C'est ici une preuve excellente qu'il s'agissait pour eux de toute autre chose que du puéril avantage de former des rhéteurs et des académiciens.

En effet, il s'agissait pour leurs enfants : 1° de connaître l'histoire de leur pays et des autres peuples, dont les archives, écrites par des mains païennes, étaient exclusivement au pouvoir des païens; 2° de s'initier aux arts, aux sciences physiques, naturelles, médicales, dont le monopole appartenait également au paganisme; 3° de rendre au christianisme, héritier de toutes choses, les

vérités que le paganisme, usurpateur audacieux, s'était appropriées, et que, dépositaire infidèle des traditions primitives, il avait défigurées ; 4° de se servir, à l'exemple de saint Paul, des maximes, des exemples, de l'autorité des poëtes, des sages et des philosophes païens, soit pour s'encourager à la pratique de quelque vertu, soit pour rendre plus accessible à la raison les vérités et les préceptes de la foi, ou, comme dit saint Augustin, de prendre aux Égyptiens leurs vases d'or et d'argent, et de les donner aux Israélites, afin de les faire servir à l'ornement du tabernacle ; 5° de bien connaître les erreurs des païens, leurs préjugés contre le christianisme, leurs arguments en faveur de l'idolâtrie, les objections et les systèmes des philosophes, afin de les réfuter solidement, et souvent même de les battre avec leurs propres armes. Quel moyen, en effet, de vaincre un ennemi dont on ne connaît ni la manière de combattre, ni les forces, ni les armes, ni les citadelles?

Nous n'en sommes plus là.

Le moyen âge lui-même, qui se trouvait dans d'autres conditions que les premiers siècles, étudiait beaucoup moins les auteurs profanes.

Ici, Monseigneur, je suis pas à pas la marche que vous m'avez tracée. Il en résulte que mon premier témoin sera saint Augustin, dans le texte même que Votre Grandeur allègue comme une preuve péremptoire contre moi. Je dois d'abord avouer que ce n'est pas sans étonnement que j'ai vu citer saint Augustin en faveur du paganisme classique. Il est, en effet, de notoriété publique qu'aucun Père de l'Église ne s'est élevé avec autant de force contre *cette coutume infer-*

nale qui conduit les générations à leur perte (1). Mais, dans le texte allégué, le saint docteur atténue peut-être la rigueur de cette sentence, et autorise ce qu'il défend ailleurs? Nous allons nous en assurer.

D'une part, il n'est nullement question *de l'étude des païens par les enfants chrétiens;* d'autre part, il montre, comme saint Basile lui-même, dans quel esprit on doit *les lire* lorsqu'on se décide à le faire. Jamais exposé plus net de la situation qui obligeait alors les chrétiens à connaître les ouvrages des païens; jamais justification plus explicite de ce que j'ai dit moi-même (2); jamais condamnation plus éloquente du système que je combats.

Le meilleur moyen de prouver ce que j'avance est de citer *in extenso* le passage du saint docteur, dont votre lettre ne rapporte que la phrase suivante : « Saint Augustin estimait que « les écrits des païens ne renferment pas seulement des fables, mais des règles littéraires très-propres « à l'usage de la vérité, et des préceptes moraux très- « utiles, et même quelques vérités sur le culte d'un seul « Dieu. »

Voici le texte entier, que je laisse dans la langue originale, de peur qu'on ne m'accuse de l'avoir tronqué ou mal traduit : « Philosophi autem qui vocantur, si qua *forte vera* et fidei nostræ accommodata dixerunt, maxime platonici, non solum formidanda non sunt, sed *ab eis etiam tanquam injustis possessoribus* in usum nostrum vindicanda. Sicut enim Ægyptii non solum idola habebant et onera gravia, quæ populus Israel detestaretur et fugeret, sed etiam vasa atque ornamenta de auro et argento, et

(1) *Confess.*, lib I, c. XIII, etc., etc.
(2) *Ver rongeur,* p. 53 et suiv.

vestem, quæ ille populus exiens de Ægypto, sibi potius tanquam ad usum meliorem clanculo vindicavit; nec auctoritate propria, sed præcepto Dei, ipsis Ægyptiis nescienter commodantibus ea, quibus non bene utebantur : sic doctrinæ omnes gentilium non solum simulata et superstitiosa figmenta gravesque savimas supervacanei laboris habent, quæ unusquisque nostrum duce Christo de societate gentilium exiens, debet abominari et devitare; sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores, et quædam morum præcepta utilissima continent, deque ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos; quod eorum *tanquam aurum et argentum, quod non ipsi instituerunt*, sed de quibusdam quasi metallis divinæ Providentiæ, quæ ubique infusa est, eruerunt, et quo perverse atque injuriose ad obsequia dæmonum abutuntur, cum ab eorum misera societate de se animo separat, *debet ab eis auferre Christianus ad usum justum prædicandi Evangelium*. Vestem quoque illorum, id est hominum quidem instituta, sed tamen accommodata humanæ societati, qua in hac vita carere non possumus, accipere atque habere licuerit in usum convertenda christianum.

« Nam quid aliud fecerunt multi boni fideles nostri? Nonne aspicimus quanto auro et argento et veste suffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor, suavissimus et martyr beatissimus? Quanto Lactantius? Quanto Victorinus, Optatus, Hilarius, ut de vivis taceam? Quanto innumerabiles Græci (1)? »

Pour mettre dans tout son jour la pensée de saint Augustin, il est bon, je ne dirai pas de relire les *Confes-*

(1) *De Doctr. christ.*, n. 60-61, p. 75-76; opp., t. III, pars I.

sions, mais de jeter un coup d'œil sur les numéros qui précèdent et qui suivent le passage objecté; on y lit : « Quamobrem videtur mihi studiosis et ingeniosis *adolescentibus*, et timentibus Deum, beatamque vitam quærentibus, *salubriter præcipi* ut nullas doctrinas quæ præter Ecclesiam Christi exercentur, tanquam ad beatam vitam capescendam Deum sequi audeant... alienent etiam studium *a superfluis et luxuriosis hominum institutis*. (Num. 58.) Quantum autem minor est auri, argenti vestisque copia, quam de Ægypto secum ille populus abstulit, in comparatione divitiarum quas postea Ierosolymæ consecutus est, quæ maxime in Salomone rege ostenduntur : tanta fit cuncta scientia quæ quidem est utilis, collecta de libris gentilium, si divinarum scripturarum scientiæ comparetur. Nam quidquid homo extra didicerit, si noxium est, ibi damnatur; si utile est, ibi invenitur, et cum ibi quicque invenerit omnia quæ utiliter alibi didicit, multo abundantius ibi inveniet ea quæ nusquam omnino alibi, sed in illarum tantummodo scripturarum mirabili altitudine et mirabili humilitate discuntur. (Num. 65.)

De ce texte, il résulte : 1° que les païens ont conservé quelques débris de vérités venues de la révélation primitive; 2° quelques utiles préceptes de rhétorique; 3° que ce bien ne leur appartient pas; 4° que le chrétien peut le leur reprendre, afin de s'en servir *au profit du christianisme et au détriment du paganisme;* 5° qu'il doit bien se garder d'étudier ce qu'il y a de vain et d'immoral dans leurs ouvrages; 6° que toute la science qu'on en retire n'est rien en comparaison de celle qu'on trouve dans nos saints livres; 7° que l'Écriture tient lieu de tout et dispense de tout.

Mais saint Augustin enseigne-t-il, comme tous les apologistes de la Renaissance, qu'*il faut mettre les auteurs païens entre les mains de la jeunesse, en faire la base de l'instruction littéraire, et les donner comme les modèles obligés et à peu près exclusifs du beau?*

Venons maintenant à saint Basile, dont le texte, allégué par Votre Grandeur, lui paraît sans réplique. Elle me permettra cependant d'en discuter la valeur *en le complétant*. De deux choses l'une : ou saint Basile se contente de dire à Césarée ce que saint Augustin disait à Hippone, saint Chrysostôme à Constantinople, saint Jérôme à Bethléem, en indiquant comme eux les précautions que les jeunes chrétiens *de cette époque* devaient prendre pour *lire* sans danger, et même avec quelque profit, les ouvrages des auteurs profanes, sans encourager cette étude; ou bien il la recommande et la donne comme la méthode suivie de son temps et comme le vrai système d'une bonne éducation.

Dans le premier cas, le passage cité ne prouve rien en faveur du système d'enseignement établi par la Renaissance; le saint docteur dit simplement ce qu'ont dit les autres Pères, savoir : qu'on peut tirer quelque *utilité* de la lecture des païens, en ajoutant de plus les moyens d'atteindre ce but; et sa voix est une voix de plus pour moi.

Dans le second cas, saint Basile est en contradiction formelle avec saint Augustin, avec saint Jérôme, avec saint Chrysostôme (1), avec l'esprit général de l'Église, comme je l'ai montré; et, enfin, *avec lui-même*. Oui, Monseigneur, avec lui-même. Votre Grandeur n'ignore pas que, dès le quatrième siècle, les parents chrétiens

(1) Voir leurs paroles dans le *Ver rongeur*, ch. VIII et IX.

avaient coutume de faire élever leurs enfants dans les monastères. Saint Basile, qui fut en Orient le grand législateur de l'ordre monastique, trace lui-même les règles à suivre pour l'éducation. Or, la réponse à la question XV porte en propres termes ce qu'on va lire : « Atque etiam litterarum studium eorum instituto accommodatum esse oportet, et *vocabulis e Scriptura sumptis* utantur, et ipsis narrentur admirabilium *factorum Historiæ loco fabularum*, et edoceantur *sententias Proverbiorum*, et memoriæ præmia eisdem proponantur tam pro nominibus quam pro rebus, ut jucunde et quasi animum relaxantes, nulla cum molestia, nullaque offensione, ad scopum pertingant (1). » Ne semble-t-il pas entendre saint Jérôme écrivant à Léta ou saint Grégoire de Nazianze faisant l'histoire de l'éducation de son jeune frère Pierre ?

Voilà donc saint Basile qui, dans le texte que vous citez, *veut*, suivant Votre Grandeur, qu'on *commence* par les auteurs païens ; et voici saint Basile qui *veut positivement* qu'on *commence* par les auteurs sacrés.

Dira-t-on qu'il s'agit ici seulement d'enfants destinés à l'Église ? D'abord, je demanderai sur quoi s'appuie une pareille interprétation : ensuite, il en résulterait toujours que les jeunes gens des petits séminaires actuels, destinés aussi à l'Église, ne sont pas élevés comme l'exige saint Basile.

Mais, en prenant le texte dans le sens que vous lui donnez, Monseigneur, permettez-moi de vous faire remarquer combien il est opposé à notre système d'enseignement classique.

(1) Regul. Fusius, *Tract.*, interrog. XV, resp. n. III, p. 498, opp., t. II, part. I. Tout le contexte prouve qu'il s'agit de jeunes enfants.

1° Il ne s'agit point de livres païens à *mettre entre les mains des jeunes enfants* : ceci établit une différence énorme entre l'étude actuelle des livres païens et l'étude que pouvaient en faire les jeunes gens, au moyen âge et dans les premiers siècles de l'Église. L'explication orale donnée par le professeur d'un texte que les jeunes gens ne possèdent pas est de nature à faire disparaître bien des dangers.

2° Le saint docteur commence par exiger qu'avant de se livrer à l'étude des païens les jeunes gens soient fortement imbus des principes de la foi, afin de discerner dans ces auteurs ce qui est bon et ce qui est mauvais, ce qui est vrai et ce qui est faux : « Car, dit-il, je ne veux pas que vous abandonniez à de pareils pilotes le gouvernail de votre navire. *Accedo igitur, id vobis consilii daturus, ut ne semel vestri animi gubernaculum his viris permittentes, quasi navigii alicujus quacumque duxerint, hac sequamini : sed, quidquid in eis utile fuerit carpentes, cognoscatis quid etiam contemni oporteat* (1). » La plupart des jeunes gens d'aujourd'hui sont-ils bien dans cette condition ?

3° Il interdit formellement l'étude des poëtes et des historiens dans tous les passages où ils parlent de choses honteuses ou vaines : « *Cum ad flagitiosos homines devenerint poetæ, tunc obturatis auribus cavendum ne imitemur, nam sermonibus pravis assuescere, quædam via est ad ipsa facta... Eadem certe et de historicis dicere habeo, præsertim cum ad audientium animum oblectandum historias conscribunt.* » Or, Votre Grandeur a pu voir, par les extraits que j'ai donnés de nos classiques païens, si on se conforme aux prescriptions de saint Basile.

(1) T. II, pars I, p. 244, n. 2.

4° Il défend absolument et nommément le livre même par lequel la Renaissance fait commencer les études, aussi bien dans les petits séminaires que dans les collèges, l'*Appendix de Diis* : « *Sed minime omnium, poetis de Diis disserentibus intenti erimus ; et maxime de illis tanquam de multis, iisque ne inter se quidem consentientibus habuerint sermonem... Adulteria autem Deorum amoresque et apertos complexus, et maxime congressus Jovis, qui, ut ipsi dicunt, princeps est omnium et supremus* (*quæ si quis dicat, vel de brutis animalibus, erubuerit*), *actoribus scenicis relinquamus.* »

5° Au lieu que l'enseignement actuel, inauguré par la Renaissance, a manifestement pour but suprême de former à l'éloquence, à la poésie, au beau langage, par l'étude des auteurs païens, saint Basile ne dit pas UN MOT, UN SEUL MOT, de cet avantage prétendu. Ceci est capital. Mieux que toute autre preuve, l'éloquent silence du grand docteur montre que l'*esprit de la Renaissance*, dans l'étude des païens, *est l'antipode de l'esprit des Pères.* Elle conduit au culte des païens, afin de perpétuer leur littérature, et, par elle, leurs idées, tandis que l'Église n'a jamais étudié le paganisme que pour lui reprendre ce qu'il avait usurpé, et s'en servir contre lui ; mais jamais pour l'imiter, c'est-à-dire pour le perpétuer quant au fond ou quant à la forme. C'est ainsi qu'elle a étudié le paganisme dans l'art, non pour le perpétuer, mais pour s'en emparer et le faire servir en le transformant d'*élément* à l'art chrétien ; c'est ainsi encore qu'elle l'a étudié dans ses systèmes religieux et philosophiques, non pour les exalter, mais pour les réduire en poussière. Telle est la pensée formelle de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Basile et du droit

canonique, dont voici les propres expressions : « Legimus *aliqua*, ne negligantur; legimus, ne ignoremus; legimus *non ut teneamus, sed ut repudiemus* (1). »

Au moyen âge nous trouvons le même *esprit* et le même *but* ; avec une étude encore plus faible des auteurs païens.

Quant à l'esprit général de l'enseignement, voici comment on le comprenait au temps de Charlemagne : « Ce grand prince fit de l'école de France une nouvelle Athènes, préférable, dit Alcuin, à l'ancienne, autant que la doctrine de Jésus-Christ est supérieure à celle de Platon.

« Il paraît, par les lettres et par les autres ouvrages d'Alcuin, que, dans cette école, on enseignait tous les beaux-arts, à commencer par la grammaire ; mais *toutes ces études tendaient à celle de la religion*, *qui en était le terme et le couronnement*. On étudiait la grammaire *pour mieux entendre l'Écriture sainte* et pouvoir la transcrire plus correctement. La musique, à laquelle on s'appliquait beaucoup, était presque toute renfermée dans le chant ecclésiastique.

« C'était *pour mieux entrer dans la pensée des Pères, et pour se mettre en état de démêler et de réfuter les erreurs contraires au dogme chrétien*, qu'on cherchait à se rendre habile dans la rhétorique et la dialectique. En un mot, l'*esprit du prince et des savants* qui travaillaient sous ses ordres à rappeler les belles-lettres était de les rap-

(1) Parmi les autorités qu'on allègue en faveur du paganisme classique, il en est une que Monseigneur l'évêque d'Orléans n'a pas citée, c'est la lettre de Julien l'Apostat. Il me permettra de combler cette lacune. Or, le meilleur moyen, non-seulement de répondre à l'objection, mais encore de la tourner en preuve, est de rapporter le décret ou plutôt la lettre même de Julien. Voir, à la fin de ce volume, note 4.

porter toutes à la religion, et de ne considérer comme vraiment utile que ce qui tendait à cette fin. Les questions que posait souvent Charlemagne à Alcuin n'avaient point d'autre objet ; c'était aussi sur cette matière que consultaient le même Alcuin et les courtisans, et même les princesses, comme il paraît par la lettre de Gisèle et de Richtrade, l'une sœur, l'autre fille de Charlemagne, et par la réponse d'Alcuin.

« Ce pieux savant se livrait tellement à l'étude de la religion, *qu'il n'approuvait pas que l'on s'occupât de la lecture des auteurs païens*, et surtout des poëtes. Par cette façon de penser, il entrait dans les sentiments du prince, *qui n'a jamais souhaité d'avoir des Cicérons et des Virgiles, mais des Jérômes et des Augustins* (1). »

Venons aux livres classiques, et voyons si la *grammaire et les arts libéraux* s'apprenaient, comme aujourd'hui et depuis la Renaissance, dans les auteurs païens. Loysel, avocat au parlement de Paris au seizième siècle, s'exprime en ces termes : « Nos ancestres, dit-il, avoient fort sagement advisé qu'il falloit abreuver la jeunesse de la doctrine chrestienne ; et, comme saint Jérôme se plainct en quelque endroit qu'on lisoit plus soigneusement Démosthènes et Cicéron que saint Paul ; Virgile, Horace, Ovide ou les comédies des païens que les Psaumes de David, *désirant surtout nos ancestres que les enfants prissent leur première instruction, non sur les contes et fables des païens, ains sur les livres de la religion chrestienne*, qui fut cause que les beaux esprits de la première adolescence de l'Église firent de si belles œuvres grecques et latines sur les mystères de la chrestienté, les commettant prin-

(1) Crevier, *Histoire de l'Université*, t. I, 27 ; Charpentier, *Histoire de la Renaissance*, t. II, p. 93-95.

cipalement aux soins des gens d'église, à raison de quoy la connoissance des lettres fut appelée *clergie* (1). »

On pourrait abandonner tous ces témoignages, et la proposition que je soutiens n'en serait pas moins inattaquable. En effet, prenons l'Europe à la veille de la Renaissance. Il est évident comme la lumière du jour que, sous le rapport de la poésie, de la peinture, de l'architecture, des inscriptions, de l'esprit général, le monde, à cette époque, était l'antipode du paganisme. Mais comment expliquer ce fait, sinon par cet autre fait : *Qu'avant la Renaissance on étudiait et on laissait étudier le paganisme au profit du christianisme et au détriment du paganisme?*

Reste une troisième et dernière proposition :

3° Depuis la Renaissance on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme; et cela au profit du paganisme et au détriment du Christianisme. — Toutes les lettres qui précèdent, les faits que j'ai rapportés, les témoignages que j'ai cités, sont la preuve évidente de cette proposition. Je ne fatiguerai pas Votre Grandeur en les remettant sous ses yeux. Il me suffira d'un témoignage nouveau, et d'un fait analogue à celui par lequel se termine la preuve de ma seconde proposition. C'est un écrivain du *grand siècle* qui va nous le fournir.

Après avoir dit que dans les âges de foi on étudiait le paganisme pour le dépouiller et le réfuter, et en *inspirer de l'horreur*, le P. Thomassin ajoute : « En cela on imitait Théophile, archevêque d'Alexandrie, qui voulut, dit Thomassin, conserver et exposer en public une des plus infâmes statues des idolâtres, afin qu'ils ne pussent

(1) Plaidoyer pour l'Université, 1586.

jamais nier qu'ils n'eussent adoré de Dieux. L'empereur Théodose lui avait permis d'abattre les temples et de détruire les idoles. Mais il jugea à propos d'en réserver une des plus honteuses, afin que ce fût un monument éternel de l'infamie de l'idolâtrie et de la gloire de Jésus-Christ : *Unam statuam integram servari et publice proponi jussit; ne gentiles, ut aiebat, quandoque inficiarentur hujusmodi se Deos coluisse.* Socrate, qui raconte cette histoire, ajoute que le grammairien Ammonius disait avec beaucoup de ressentiment que cette statue qu'on avait conservée était la confusion éternelle du paganisme. *Gravi injuria affectam gentilium religionem quod unica statua conflata non esset, sed ad religionis ipsorum ludibrium servaretur* (1).

« On me permettra, continue Thomassin, d'avertir avec respect les professeurs de belles-lettres qu'étant chrétiens, et la plupart ecclésiastiques instruisant des chrétiens.... leurs leçons et leurs instructions doivent être chrétiennes, et *ne le peuvent être qu'en pratiquant ce que les saints Pères nous ont dit;* que toutes les sciences humaines sont comme les richesses de l'Égypte, qu'on ne lui enleva que pour les consacrer à Dieu et pour lui en bâtir un temple.

« La Providence a fait tomber entre les mains des ecclésiastiques presque toutes les écoles un peu considérables. Les communautés, soit religieuses ou cléricales, qui se sont chargées de l'instruction de la jeunesse ont un engagement tout particulier de rapporter leurs études et leur travail à la gloire de l'Église et à l'augmentation de la piété. *Croit-on satisfaire à une obligation si sainte, si*

(1) *Méthode d'enseigner, etc., chrét. les lettres humaines,* préface.

étroite et si importante, en expliquant les poëtes, les orateurs et les historiens d'une manière si profane? ou en ne disant rien de plus que ce que Servius, ce que Donat, ce que Quintilien, ce qu'*un païen dirait?* Croit-on s'acquitter chrétiennement de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse, dont on s'est chargé, *quand on ne cherche que l'élégance des expressions ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités du paganisme, et qu'on néglige les semences de la religion et de la morale chrétienne,* qui sont cachées dans les mêmes auteurs, ou qui sont quelquefois fort évidentes pour qu'on y fasse attention?

« Je confesse qu'étant dans les mêmes engagements, *j'ai suivi les routes communes*, et que je ne me suis aperçu de *mes égarements* que dans un âge plus avancé... Le souvenir de mes égarements ne me décourage pas; il est bien juste que *je m'applique à les expier*, en avertissant mes frères de profiter de mes fautes, et de faire que mon exemple les empêche d'y tomber (1). »

Il résulte de ce passage :

1° Que la seule manière légitime d'enseigner les auteurs profanes, c'est la manière des Pères de l'Église et du moyen âge; 2° que cette méthode traditionnelle est une règle obligatoire pour tous les instituteurs de la jeunesse; 3° qu'au dix-septième siècle, au *siècle des grands modèles et des grands hommes*, on ne suivait pas cette méthode, même dans les maisons tenues par les communautés religieuses et cléricales; 4° que Thomassin lui-même avait, jusque dans un âge avancé, suivi la routine générale, qui consistait à enseigner les auteurs païens comme les païens mêmes les avaient enseignés,

(1) *Méthode d'enseigner*, etc.

en y cherchant seulement l'élégance des expressions, ou les beaux tours d'esprit, ou les antiquités du paganisme.

Pour expier son égarement, Thomassin rappelle l'ancienne méthode, dont il trace les règles en *six pages in-octavo*. Or, ces règles sont impuissantes, ou elles n'ont pas été pratiquées par les instituteurs de la jeunesse, attendu que le dix-septième siècle a été suivi du dix-huitième, c'est-à-dire du siècle le plus païen et le plus corrompu de notre histoire. On ne les suit pas mieux aujourd'hui qu'on ne les a suivies depuis la Renaissance, attendu que ces règles sont inconnues de la plupart des professeurs, qui souriraient de pitié si on voulait les leur imposer. Thomassin lui-même ne paraît guère avoir réussi à les faire suivre dans sa propre congrégation, dont le dernier supérieur se faisait lire, à l'article de la mort, au lieu des prières des agonisants, l'ode d'Horace : *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni.*

Ce dernier exemple d'idolâtrie littéraire prouve, entre mille autres analogues, que ce n'est guère au profit du christianisme et au détriment du paganisme que les auteurs païens sont étudiés depuis trois siècles. Il serait facile de montrer qu'il en est de même pour la peinture, pour la sculpture, etc., etc. Je veux seulement indiquer en passant deux points en particulier : l'architecture et la philosophie. Dans un demi-siècle, on aura peine à croire que le sens chrétien dans l'art s'était tellement perdu en Europe, par suite de l'engouement pour le paganisme, qu'il s'est trouvé des *artistes*, des *conservateurs de monuments publics*, qui proposaient sérieusement, il y a moins de cinquante ans, la recette suivante pour débarrasser le sol français des *superféta-*

tions gothiques qui le *déshonorent*. « Faites, écrivaient-ils, une entaille dans le socle des piliers ; introduisez un fort morceau de bois sur lequel vous aurez soin de répandre de l'eau : le gonflement du bois fera éclater le pilier, et presque sans frais vous aurez une ruine. » Par égard pour le *païen* qui a imprimé cela, je tais son nom.

Quant à la philosophie, rien ne prouve mieux jusqu'à quel degré les idées philosophiques du paganisme ont, dès le seizième siècle, subjugué, même les hommes les plus graves et les instituts religieux les plus respectables, que l'examen des plans d'études et de certains cours de philosophie de cette époque. J'en ai entre les mains, et, si on voulait les mettre au jour, on serait fort étonné d'y voir le germe vivant et passablement développé des systèmes rationalistes et panthéistes qui, arrivés à leur complet épanouissement, ont ravagé le monde et règnent encore aujourd'hui. Ni ceux qui ont pondu cet œuf, ni ceux qui l'ont couvé, ne savaient guère quelles corneilles en sortiraient. Ici encore, Monseigneur, les témoignages ne sont pas nécessaires. Il suffit de considérer l'Europe depuis la Renaissance, et de se demander si, sous le rapport de la poésie, de la peinture, de l'architecture, des institutions, de l'esprit général, etc., le monde actuel n'est pas l'antipode du christianisme. Mais comment expliquer ce fait? sinon par cet autre fait : *que depuis la Renaissance on a étudié et fait étudier beaucoup le paganisme au profit du paganisme, et au détriment du christianisme?*

Daignez agréer, etc.

XVIII

Nevers, le 7 mai 1852.

Monseigneur,

L'esprit de l'Église ne change pas. Sans apporter de nouveaux *témoignages*, je suis donc en droit de conclure que ce qui s'est fait dans les cinq premiers siècles, suivant les intentions et les prescriptions de l'Église, a continué de se faire durant le moyen âge. Je me bornerai à indiquer à Votre Grandeur les passages de Crévier et de Loysel, qu'elle trouvera dans une de mes prochaines lettres. Si elle désire d'autres preuves, l'*Histoire de la Renaissance*, par M. Charpentier, peut lui en fournir (1).

Pour ne pas fatiguer son attention par des discussions de textes, elle me permettra de prendre la question de plus haut et de la résoudre en alléguant des faits généraux qui caractérisent la période du moyen âge. Qu'elle daigne ne pas oublier ce qu'elle a dit elle-même : que l'éducation *fait les sociétés;* que, dans les idées, les mœurs, les institutions, les habitudes générales d'une époque, l'éducation se révèle tout entière ; qu'à ces différents traits on en reconnaît la nature, comme on reconnaît l'arbre à ses fruits.

Cela posé, pour savoir si, au moyen âge, l'enseignement classique, cette partie si décisive de l'éducation,

(1) T. II, p. 91, 93, 95, etc., etc.

fut le même qu'après la Renaissance; si on y suivait ce que vous donnez, Monseigneur, pour les prescriptions de saint Basile, ou bien les prescriptions des Constitutions apostoliques, il suffit d'étudier le moyen âge dans sa littérature, dans son architecture, dans ses habitudes sociales, dans ses goûts, dans ses mœurs, dans ses tendances, et surtout dans son langage; puis, le comparant à la Renaissance sous les mêmes rapports, prononcer, la main sur la conscience, s'il y a identité ou seulement différence légère. Comme cette étude détaillée nous mènerait trop loin, je me borne à deux points particuliers : le goût et le langage.

Pour termes de comparaison, prenons deux hommes de génie, deux hommes admirables, deux hommes profondément religieux, deux prêtres éminents : saint Bernard et Fénelon. Tous les deux sont par excellence les hommes de leur temps, les fils de leur éducation. Tous les deux respirent *par tous les pores l'esprit* que cette éducation avait rendu dominant aux époques différentes où ils vécurent. Cet esprit est-il le même? et, s'il n'est pas le même, où est la supériorité? Le meilleur moyen d'en juger, c'est de mettre en regard quelques lettres familières de ces deux grands écrivains. Commençons par saint Bernard.

Annonçant *une nouvelle du temps*, il s'exprime en ces termes :

« 1. Philippus vester volens proficisci Hierosolymam, compendium viæ invenit, et cito pervenit quo volebat. Transfretavit in brevi hoc mare magnum et spatiosum, et prospere navigans attigit jam littus optatum, atque ad portum tandem salutis applicuit. Stantes sunt jam pedes

ejus in atriis Jerusalem; et quem audierat in Ephrata, inventum in campis silvæ libenter adorat in loco ubi steterunt pedes ejus. Ingressus est sanctam civitatem, sortitus est cum illis hereditatem, quibus merito dicitur : *Jam non estis hospites et advenæ, sed estis cives sanctorum et domestici Dei*. Cum quibus intrans et exiens, tamquam unus e sanctis, gloriatur et ipse cum cæteris dicens : *Conversatio nostra in cœlis est*. Factus est ergo non curiosus tantum spectator, sed et devotus habitator, et civis conscriptus Jerusalem, non autem terrenæ hujus, cui Arabiæ mons Sina conjunctus est, quæ servit cum filiis suis; sed liberæ illius, quæ est sursum mater nostra.

« 2. Et, si vultis scire, Claravallis est. Ipsa est Jerusalem, ei quæ in cœlis est, tota mentis devotione, et conversationis imitatione, et cognatione quadam spiritus sociata. Hæc requies ejus, sicut ipse promittit, in sæculum sæculi; elegit eam in habitationem sibi; quod apud eam sit, etsi nondum visio, certe exspectatio veræ pacis, illius utique de qua dicitur : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*. Verum hoc suum bonum, etsi desuper accepit, in vestro tamen beneplacito hoc facere cupit, immo se fecisse confidit; sciens vos sapientis non ignorare sententiam : *Quod filius utique sapiens sit gloria patris* (1). »

NOUVELLES DU TEMPS. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ.

« Si me quæritis, ecce ego, et pueri mei, quos dedit mihi Deus. Fertur namque mea humilitas invenisse gratiam apud regiam majestatem, ita ut quærat videre me. Et quis ego sum, ut dissimulem beneplacitum regis?

(1) Epist. LXIV.

Accurro, et qui quærebar, ecce adsum : non in præsentiâ corporis infirma, in qua despexit Dominum Herodes : attamen in visceribus meis. Nam quis me separabit ab his? Sequar eos quocumque ierint : et si habitaverint in extremis maris, non erunt absque me. Habes, rex, lumen oculorum meorum, habes cor meum, et animam meam. Quid, si modicum nostri abest? Corpusculum loquor, vile istud mancipium, quod etsi voluntas exponeret, sed retineret necessitas. Non valet sequi volantem animum, quoniam infirmum est, et solum pene illi superest sepulcrum. Sed quæ cura? Anima mea in bonis demorabitur, cum semen meum hæreditabit terram. Semen meum, semen bonum. Germinabit, si tamen in terram bonam ceciderit. Lætabitur et delectabitur in crassitudine anima mea, quippe (ut confido) dabitur illi de fructu manuum suarum. Reposita est hæc spes mea in sinu meo, ut patienter feram ab his vel corpore separari.

« Non mireris, rex; ante elegissem a corpore peregrinari, quam istos emittere, si solus causæ deesset Deus. Suscipe illos tanquam advenas et peregrinos, verumtamen cives sanctorum, et domesticos Dei. Parum dixi cives : reges sunt. Ipsorum est enim regnum cœlorum, jure et merito paupertatis. Non decet frustra e longinquo esse vocatos, et suis sedibus exsules inutili peregrinatione vagari. Putas, poterunt cantare canticum Domini in terra aliena? Sed non recte forte dixerim alienam, quæ semini bono spontaneum expandit sinum, et pretiosum depositum jam læto in gremio pie fovere suscepit; cecidit, ut video, cecidit granum bonum in terram bonam et optimam : spero in Domino quod radicabit, germinabit, multiplicabitur, et referet fructum in patientia.

Porro hunc cum rege partibor, et unusquisque secundum suum laborem accipiet (1). »

REPROCHES SUR L'INCONSTANCE. — EXHORTATIONS A SE CONVERTIR.

« 1. Doleo super te, fili mi Gaufride, doleo super te. Et merito. Quis enim non doleat florem juventutis tuæ, quem, lætantibus angelis, Deo illibatum obtuleras in odorem suavitatis, nunc a dæmonibus conculcari, vitiorum spurcitiis, et sæculi sordibus inquinari? Quomodo qui vocatus eras a Deo, revocantem diabolum sequeris; et quem Christus trahere cœperat post se, repente pedem ab ipso introitu gloriæ retraxisti? In te experior nunc veritatem sermonis Domini, quem dixit: *Inimici hominis, domestici ejus.* Amici tui et proximi tui adversum te appropinquaverunt, et steterunt. Revocaverunt te in fauces leonis, et in portis mortis iterum collocaverunt te. Collocaverunt te in obscuris, sicut mortuos sæculi : et jam parum est, ut descendas in ventrem inferi; jam te deglutire festinat, ac rugientibus præparatis ad escam tradere devorandum.

« 2. Revertere, quæso, revertere, priusquam te absorbeat profundum, et urgeat super te puteus os suum : priusquam demergaris unde ulterius non emergas; priusquam, ligatis manibus et pedibus, projiciaris in tenebras exteriores, ubi est fletus et stridor dentium; priusquam detrudaris in locum tenebrosum, et opertum mortis caligine. Erubescis forte redire, quia ad horam cessisti. Erubesce fugam, et non post fugam reverti in

(1) Epist. CCVIII.

prælium, et rursum pugnare. Necdum finis pugnæ, necdum ab invicem dimicantes acies discesserunt : adhuc victoria præ manibus est. Si vis, nolumus vincere sine te, nec tuam tibi invidemus gloriæ portionem. Læti occurremus tibi, lætis te recipiemus amplexibus, dicemusque : *Epulari et gaudere oportet, quia hic filius noster mortuus fuerat, et revixit ; perierat, et inventus est* (1). »

TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. — ENCOURAGEMENT A LA VERTU.

« 1. Sermo qui insonuit, ædificat multos, immo universam lætificat civitatem Dei, ita ut lætentur cœli, et exultet terra, et omnis lingua glorificet Deum de vestra conversione. Terra mota est, quia cœli distillaverunt a facie Dei Sinai, pluentes istis diebus solito abundantius pluviam voluntariam, quam segregavit Deus hæreditati suæ. Non apparebit ultra vacua in vobis crux Christi, quemadmodum in multis filiis diffidentiæ, qui tardantes converti ad Dominum de die in diem, improvisa morte subtracti, in puncto descendunt ad inferos. Omnino refloruit et nunc quasi de novo lignum, in quo pependit Dominus gloriæ, qui mortuus est, non tantum pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum. Ipse, ipse colligit vos, qui diligit vos tamquam viscera sua, tamquam fructum pretiosissimum crucis suæ, tamquam dignissimam recompensationem effusi sanguinis sui.

« Si ergo gaudent angeli super uno peccatore pœnitentia agente ; quid in tam multis, et illis peccatoribus ? Qui quanto illustriores videbantur in sæculo, scientia,

(1) Epist. CXII.

genere, juventute; tanto pluribus erant perditionis exemplum. Legeram, *non multos nobiles, non multos sapientes, non multos potentes elegit Deus* : at nunc præter regulam mira Dei potentia talium convertitur multitudo. Vilescit gloria præsens, juventutis flos conculcatur, non reputatur generositas; sapientia mundi stultitia judicatur; non acquiescitur carni et sanguini; parentum et carorum renuntiatur affectibus; favores, et honores, et dignitates, reputantur ut stercora, ut Christus lucrifiat. Laudarem vos, si vobis hæc accidisse ex vobis cognoscerem : cæterum digitus Dei est iste, mutatio plane dexteræ Excelsi. Datum optimum est, et donum perfectum, nec dubium quin descendens a Patre luminum. Idcirco in ipsum omne præconium jure referimus, qui facit mirabilia solus, qui fecit ne in vobis otiosa jam esset ea, quæ apud se est, copioso redemptio.

« 2. Quid igitur opus est facto, dilectissimi, nisi ut satagatur, quomodo laudabile propositum dignum consequatur effectum? Studete proinde perseverantiæ, quæ sola virtutum coronatur. Non inveniatur apud *vos, Est et Non;* ut sitis filii Patris vestri qui est in cœlis, apud quem nimirum non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Vos quoque, fratres, in eamdem imaginem transformamini a claritate in claritatem, tamquam a Domini spiritu, curantes omni vigilantia et ipsi non inveniri leves, instabiles, fluctuantes. Scriptum est enim : *Vir duplex animo inconstans est in omnibus viis suis.* Et rursum : *Væ ingredienti terram duabus viis!* Et ego, carissimi, quantum congratulor vobis, tantum gratulor et mihi, qui, ut accepi, dignus habitus sum minister eligi consilii hujus. Et consilium do, et auxilium spondeo. Si videor necessarius, aut certe si dignus judicor; non recuso la-

borem, non deero pro viribus. Devotus suppono humeros, etsi jam fessos, sarcinæ huic, si mihi cœlitus imponatur. Lætus et obviis (ut dicitur) manibus excipio cives sanctorum, et domesticos Dei. Quam libens, juxta mandatum propheticum, occurro cum panibus fugientibus a facie gladii, aquam fero sitientibus (1). »

Voilà quels étaient l'esprit, le goût et le style des *siècles barbares*.

Entendons maintenant un écrivain du *grand siècle*, Fénelon, écrivant au chevalier Destouches.

NOUVELLE DU TEMPS.

« Mon ami, que vous avez vu depuis peu, pense plus que moi à mes blés. Je ne saurais me résoudre à faire le personnage d'un créancier affamé; je le ferais mal. Mais cet ami n'est pas fait comme un autre; lui et un très-petit nombre de bonnes gens ressemblent à ceux qu'Horace trouva dans son voyage :

> Occurrunt animæ, quales neque candidiores
> Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter (2).

« Mes blés serviront de lien de commerce entre votre ami et le mien... Je crains que l'avarice ne me suborne pour cette affaire, comme la gourmandise vous possède. Soutenez-moi contre ma faiblesse, comme je tâche de vous soutenir contre la vôtre. Hélas! quand aurez-vous le courage de dire comme Horace :

> ... Ventri
> Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
> Expectans comites... (3)

(1) Epist. cix.
(2) Hor., sat. I, 41.
(3) *Id.*, 7.

« A quel propos demandez-vous pourquoi on se marie? Tout homme est *Pâris*, qui ne peut souffrir son bonheur... Ne serez-vous point *Pâris* à votre tour? Oh! que vous seriez un plaisant objet avec une femme à votre côté! qui vous dominerait. Je crois que vous seriez *uxorius*. J'en rirais bien.

« Dites à M. le marquis de la Vallière qu'il me prend pour César : *Tua tempora Cesar*. Je ne suis qu'un ecclésiastique d'assez de loisir, mais qui ne veux point lui coûter une lettre; j'aime en lui *grata protervitas* (1).

« Vous m'aimez, et je vous aime; tout est dit. Gardons les compliments pour ceux qui sont comme le Styx :

... Tristisque palus inamabilis unda (2). »

AU MÊME. — NOUVELLES DU TEMPS. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ.

« Vous êtes donc, monsieur, tel qu'Horace dépeint Achille :

... Iracundus, inexorabilis, acer
Jura neget sibi nata (3)....

« Quoi! vous ne voulez pas même écouter les plus solides excuses? J'ai été malade et accablé de fonctions; n'importe! Il faut avoir tort, et recourir à votre clémence. Eh bien! je l'implore humblement; faites comme les Romains, *parcere subjectis* (4).

« Il faut que je vous aime bien pour désirer avec impatience de vous voir :

O qui complexus et gaudia quanta (5)!...

(1) Hor., od. I, 19, 7.
(2) *Énéide*, VI, 439. — Lettre XXX, 28 novembre 1711.
(3) *Art poét.*, VI, 121.
(4) *Énéide*, VI, 853.
(5) Hor., sat. I, 43.

« Il me coûtera néanmoins bien cher de vous revoir; car vous ramènerez avec vous les horreurs de la guerre. Je regardais cette reine Anne comme Minerve qui tient le rameau d'olivier; mais, si elle tarde encore un peu, notre pays sera ravagé pour dix ans. Mais quoi? avez-vous cru que je pusse vous oublier,

Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus (1)?

« J'envie à l'abbé de Beaumont les heures où vous soupez ensemble :

O noctes cœnæque Deum (2)!... »

AU MÊME. — REPROCHES SUR SON INTEMPÉRANCE. — EXHORTATIONS A SE CONVERTIR.

« L'emportement avec lequel vous avez rejeté nos sages conseils ne montre que trop combien vous avez besoin de correction; on ne sent pas si vivement les réprimandes quand on ne les mérite pas.

« *Uritur et loquitur.* Ajoutez cet autre endroit : *Certe captus et habet.*

« Vous avez apparemment un dictionnaire d'injures, où vous prenez celles que vous répandez avec tant d'érudition sur nous :

Quid immerentes hospites vexas, canis
    Ignavus adversum lupos?...
Cave, cave; namque in malos asperrimus
    Parata tollo cornua...
An, si quis atro dente me petiverit,
    Inultus ut flebo puer (3)?...

(1) *Énéide*, VI, 336.
(2) Hor., sat. II, 68. — Lettre XLII, 7 avril 1712.
(3) Hor., epod. VI, 1, 11, 15.

« Vous ressemblez à Pindare, non par la sublimité de vos traits, mais par la rapidité de vos invectives :

> Monte decurrens, velut amnis, imbres
> Quem super notas aluere ripas,
> Fervet, immensusque ruit profundo
> Pindarus ore (1).

« Eh bien ! puisque vous êtes si indocile, mangez, soyez hydropique, mourez ; oh ! la belle mort ! allez au *pollincteur* et aux *respillons*.

« ... Je me trouve trop honoré du torrent d'injures, d'invectives, qui sont sorties de votre très-immonde plume, pour n'y pas répondre aussi :

> .... Viden, ut pallidus hospes
> Cœna desurgat dubia ? quin corpus onustum
> Hesternis vitiis animum quoque prægravat unà :
> Atque affigit homo divinæ particulam auræ (2).

« Voilà votre portrait, hors le mot de *divinæ*, qui ne vous convient nullement ; car il n'y a rien de moins *divinæ* chez vous que cette particule-là. Vous êtes malade, dites-vous ; que serait-ce donc, si les ressorts d'une machine aussi mal montée n'étaient pas affaiblis ?

> ... Quid faceres cum
> Sic mutilus minitaris (3) ?...

« Cependant, je sais qu'il faut pardonner, ou plutôt mépriser certains adversaires :

> Impar congressus Achillei (4).

« Nous vous désirons résipiscence et santé, et nous

(1) Hor., od. IV, 11, 5.
(2) Hor., sat. II, 2, 76.
(3) Hor., sat. I, 5, 59.
(4) *Énéid.*, I, 479.

désirons fort vous voir, quand vous devriez nous montrer, à votre ordinaire,

Epicuri de grege porcum (1).

« Adieu, le papier me manque et non la matière :

Et summi plena jam margine libri
Scriptus, et in tergo necdum finitus (2). »

AU MÊME. — TÉMOIGNAGES D'AMITIÉ. — ENCOURAGEMENT A LA SOBRIÉTÉ.

« Voici un plaidoyer contre vous, et vous allez être condamné aux dépens... Ai-je perdu un jour pour vous répondre, après mon retour de Chaulnes? pourquoi donc me menacer? quelle chicane! Je le vois bien : berger inconstant et volage, vous cherchez des prétextes pour rompre avec moi :

Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit (3)!

« Les amusements de Paris vous dégoûtent de tout le reste; vous avez oublié nos plaisirs rustiques :

Quem fugis, ah! demens! habitarunt dî quoque silvas (4).

« Je suis honteux pour vous de ce que vos appétits gloutons vous attachent à ces jolis repas où vous joignez l'enjouement à la friandise; mais je serai bientôt vengé, et vous vous empoisonnerez de bonne chère :

Omnibus umbra locis adero; dabis, improbe, pœnas (5).

(1) Hor., ep. I, 4, 16.
(2) Juv., sat. I, 5, 6. — Lettre XLV, 10 mai 1712.
(3) Virg., egl. II, 69.
(4) *Id.*, 60.
(5) *Énéide*, IV, 386.

« C'est à Cambrai qu'on est sobre, sain, léger, content et gai avec règle :

O tantum libeat mecum tibi sordida rura,
Atque humiles habitare casas (1).

« Raccommodons-nous... Je veux bien vous prendre avec vos défauts,

Quanquam.....
... Tu levior cortice, et improbo
Iracundior Adrià,
Tecum vivere amem (2)....

« ... Je ne veux pas finir sans vous demander des nouvelles de votre ami, qui est devenu par vous le mien : *Ut valet? ut meminit nostri* (3)?

« Quand vous verrez M. de la Motte, dites-lui pour moi :

... Non tibi sævum
Ingenium, non incultum est, non turpiter hirtum.
... Sed condis amabile carmen,
Primæ feres hederæ victricis præmia (4).... »

Il y a quatre-vingt-cinq lettres dans le même goût.

Ainsi, dans saint Bernard, l'esprit chrétien, l'esprit de la Bible, vivifie tout, colore tout, respire partout, prend avec une grâce admirable, et, ce qui vaut mieux, avec une onction infinie, les formes les plus variées et les plus délicieuses. Dans Fénelon, l'esprit païen, l'esprit de Virgile et d'Horace, anime toutes les pensées, coule de source de la plume de l'élégant écrivain ; mais la vie,

(1) Virg., egl. II, 28, 29.
(2) Hor., od. III, 9, 21.
(3) *Id.*, epist. I, 3, 12.
(4) *Id.*, 21 et seq. — Lettre du 1er décembre 1714. — *Lettres et opuscules inédits de Fénelon. Adrien Leclère*, 1850.

la chaleur douce et pénétrante, la touche du cœur, vous la cherchez en vain. Il y a deux langues, deux cultes, deux mondes, et, par conséquent, deux *éducations profondément distinctes* dans ces deux hommes, ou plutôt, dans ces deux siècles dont ils sont la personnification lettrée, élevée à sa plus haute puissance. Ce que je dis est d'autant mieux fondé, que les mêmes caractères se retrouvent plus ou moins marqués dans la plupart des écrivains contemporains de ces grands hommes.

Daignez agréer, etc.

XIX

Nevers, le 28 mai 1852.

Monseigneur,

Arrivant au seizième siècle, vous vous écriez : « Comment admettre qu'un saint Charles Borromée, fondateur des séminaires et de la célèbre académie romaine des *nuits vaticanes*; qu'un saint François de Sales, fondateur de l'Académie florimontane; qu'un saint Ignace, un saint François Xavier, un saint François de Borgia, un saint Philippe de Néri, et tant d'autres Pères et saints instituteurs de la jeunesse, ont été parmi nous les *restaurateurs et les pères* du paganisme? Étrange paganisme, que celui au milieu duquel on voit naître, au seizième siècle, cin-

quante-deux nouvelles congrégations religieuses, et quatre-vingt-dix au dix-septième ! Étranges païens, que tous ces hommes qui aboutissent à saint Vincent de Paule et à Bossuet ! »

Après la citation de mes paroles dans une des précédentes lettres, Votre Grandeur voudra bien ne plus mettre à mon compte les noms de restaurateurs et de pères du paganisme, appliqués aux saints du seizième et du dix-septième siècle.

Laissons, je vous prie, saint Charles Borromée et saint Ignace pour une prochaine lettre. Occupons-nous seulement des saints et des ordres religieux nés au seizième et au dix-septième siècle, et enfin de Bossuet, dont Votre Grandeur cite le plan d'éducation à l'usage du dauphin comme un modèle *propre à éclairer et à diriger MM. ses professeurs dans leur méthode d'enseignement*.

On ne change pas dans un jour les mœurs d'un peuple, à plus forte raison les mœurs d'un monde. Il a fallu trois siècles au Christianisme pour pénétrer de son esprit les sociétés antiques. Quand la Renaissance parut, le christianisme régnait en maître absolu sur l'Europe depuis au moins sept cents ans. Pendant cette longue période, il avait fait le monde à son image : LUI, LUI PARTOUT, LUI TOUJOURS. Voilà ce que vous trouvez en interrogeant les lettres, les arts, les institutions, les lois, les mœurs générales du moyen âge. Malgré l'enivrement produit par le paganisme ressuscité, le monde ne pouvait, du jour au lendemain, se transformer entièrement. Les puissantes influences du christianisme, venues des siècles précédents, continuaient de se faire sentir : semblables aux bienfaisantes clartés du soleil, qui continuent de réjouir la terre longtemps encore après que l'astre du jour

est descendu sous l'horizon. A l'insu, et peut-être contre la volonté des restaurateurs du paganisme, ces influences alimentaient la vie chrétienne au sein de l'Europe, et cela avec d'autant plus d'abondance et de succès, que les âmes étaient plus à l'abri de l'esprit de la Renaissance. Ainsi, les femmes et les classes inférieures de la société conservèrent longtemps l'esprit chrétien, l'esprit du moyen âge; il en fut de même de quelques hommes privilégiés, que la grâce sut préserver de la contagion.

Ce n'est donc pas le seizième siècle, ni même la première moitié du dix-septième, qu'il faut prendre pour *thermomètre absolu* de l'influence païenne; de même que, pour juger la qualité d'un arbre, on n'examine ni les feuilles ni les fruits en bouton, mais les fruits dans leur maturité. Veut-on savoir ce qu'est la Renaissance? Qu'on prenne l'époque où les influences chrétiennes, n'étant plus ravivées par l'éducation, s'affaiblissent sensiblement et laissent l'empire aux influences rivales. Cette époque, clairement indiquée dans l'histoire, est la dernière moitié du dix-septième siècle, où naquirent les hommes de la Régence, et de là jusqu'à nous. En regardant cet intervalle de deux cents ans avec ses hontes et ses forfaits, la Renaissance peut dire : « Tu es mon fils; je t'ai fait à mon image! »

Voilà, Monseigneur, une première explication qui, j'ose l'espérer, ne paraîtra pas sans quelque valeur à un esprit aussi réfléchi que le vôtre.

Mais je vais plus loin, et il me semble que jamais la thèse que je soutiens n'a été plus fortement prouvée que par l'objection même de Votre Grandeur. A partir de la fin du quinzième siècle jusqu'au milieu du dix-

septième, quel prodigieux spectacle se présente aux regards de l'observateur ! En 1453, l'empire grec, qui devait nous apporter la Renaissance, tombe sous les coups de Mahomet. Quarante ans plus tard, Christophe Colomb découvre le nouveau monde. A l'intérieur de l'Europe, je vois dans l'Église une surabondance de vie, un déploiement de forces sans exemple. Pourquoi ce monde découvert précisément dans ce moment et non plus tôt ou plus tard ? Pourquoi ces nombreux corps d'armée envoyés au service de l'Église ? Pourquoi ces généraux habiles, je veux dire ces grands saints chargés de les former et de les conduire au combat ? Pourquoi tant et de si puissants athlètes ?

Votre Grandeur a déjà répondu : Ah ! l'Église se trouvait alors menacée d'un danger immense, et tel qu'on n'en avait pas vu depuis longtemps, et il fallait équilibrer les forces contraires. Ce danger, d'où venait-il ? De la réforme sans doute ! Mais la réforme, d'où venait-elle ? De la Renaissance. « Vous avez pondu l'œuf, disait-on, dès le principe, au coryphée du paganisme en Europe ; Luther l'a fait éclore. » Voilà d'où venait le danger, voilà ce qui explique cette armée de géants créée par la Providence pour soutenir la cause de l'Église. Jamais, depuis les Césars, bataille plus générale et plus acharnée ne fut livrée à l'épouse de Jésus-Christ. *La Renaissance est la plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau.*

Ces vaillants athlètes combattirent avec un courage héroïque, et pourtant l'Église perdit du terrain ; une partie de la vieille Europe abandonna ses drapeaux ; le reste fut souillé par le torrent du paganisme, qui rompit toutes les digues et déborda sur la face de la terre.

Mais Dieu ne saurait être vaincu : l'Église doit retrouver d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. A la place d'un monde que la Renaissance et la réforme, sa fille, lui enlevaient, Dieu lui en prépare un nouveau. Pour la dédommager des ravages des hérésies particulières qui l'ont affligée dès l'origine, on l'a toujours vue recevoir en compensation des provinces et des royaumes particuliers ; pour la dédommager du monde européen que le paganisme allait lui enlever, du moins en partie, il ne fallait rien moins qu'un autre monde. Telle est, Monseigneur, l'histoire à la main, la preuve que jamais le mal incalculable produit par la Renaissance n'a été mis dans une évidence plus effrayante que par l'objection de Votre Grandeur.

Passons à Bossuet. J'ose dire que peu de personnes ont combattu la Renaissance avec un *instinct* plus sûr que le grand évêque de Meaux. D'abord, en attaquant la réforme, que faisait-il ? Il attaquait évidemment la mère de la réforme ; c'est sur la Renaissance qu'en dernière analyse portaient tous ses coups. La Renaissance, en effet, est la mère du *libre penser*. Ce n'est pas seulement dans sa manifestation philosophique que Bossuet attaquait le paganisme ressuscité, c'est aussi dans ses manifestations littéraires. Témoin son jugement sur le *Télémaque*, témoin ses craintes que toutes ces études païennes ne servissent *le plus souvent* dans la jeunesse à *égarer l'imagination et à ouvrir le cœur à la séduction des passions* (1).

Quoi qu'il en soit de ces considérations, je me permettrai de demander à votre Grandeur :

1° S'il est bien certain que Bossuet doit sa gloire à ses études profanes, ou à ses études sacrées ; si c'est la Bible,

(1) *Hist. de Bossuet*, t. II, p. 332.

Tertullien, et les Pères, ou bien les auteurs païens qui parlent par sa bouche, qui se réfléchissent dans ses idées et dans son style.

2° Je demande s'il est bien certain que Bossuet vivant aujourd'hui; Bossuet spectateur de la barbarie savante vers laquelle nous marchons à grands pas; Bossuet témoin de la Révolution française, qui, dans chacune de ses phases, fut la parodie atroce ou ridicule du paganisme antique, et dans son ensemble la traduction littérale de nos études de collége; Bossuet, enfin, convaincu comme vous, Monseigneur, que tout vient de l'éducation : je demande s'il est bien certain que Bossuet se montrerait le partisan dévoué d'un enseignement dont les résultats, inaperçus au dix-septième siècle, épouvanteraient aujourd'hui son génie.

3° Je demande s'il est bien certain qu'on puisse sans danger appliquer à la jeunesse européenne son plan d'éducation à l'usage du dauphin. Voici mes raisons de douter : d'abord, il s'agit d'une éducation particulière; ensuite de l'éducation d'un prince; enfin d'une éducation faite par Bossuet en personne. De plus, tel qu'il est, le plan de Bossuet paraît-il acceptable à votre Grandeur? Bossuet dit avec une sorte de complaisance : « Nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire les ouvrages des auteurs (païens) par parcelles, c'est-à-dire de prendre un livre de l'*Énéide*, par exemple, ou de César, séparé des autres. Nous lui avons *fait lire chaque ouvrage entier*, de suite, et comme tout d'une haleine... Entre les poëtes, ceux qui ont plu davantage à Monseigneur le dauphin sont Virgile et Térence... On ne peut dire combien il s'est diverti *agréablement et utilement* dans Térence (1). »

(1) *De Instit. delph.*, ad Inn. XI.

Pardonnez-moi, Monseigneur, le dernier doute que je viens d'émettre. Il n'est pas douteux, mais il paraît certain que vous acceptez le plan de Bossuet, puisque vous le regardez comme un modèle propre à éclairer et à *diriger vos professeurs de petits séminaires dans leur méthode d'enseignement*. Je n'ose cependant en conclure que vous permettez, dans vos petits séminaires et dans les maisons d'éducation chrétienne de votre diocèse, qu'on fasse étudier aux élèves les auteurs païens, *non par parcelles, mais en entier ;* que vous permettez qu'ils *se divertissent agréablement et utilement dans Térence*, dans Térence *lu en entier!*

Néanmoins, toutes les objections qu'on peut faire contre un pareil enseignement, loin de vous toucher, semblent vous confirmer dans vos idées. Après une nouvelle citation de Bossuet, Votre Grandeur ajoute : « Voilà, messieurs, le langage de la raison, du bon sens et de l'autorité : ainsi que je le disais plus haut, vous voyez qu'ici, comme toujours, ces grandes puissances sont d'accord ; et qu'au moins, en attendant la fin de la controverse, j'ai pu, sans témérité, vous rassurer sur des accusations *dont la violence trahit la faiblesse*, et dont le titre seul, si je puis le dire, *révèle l'inanité.* »

Daignez agréer, etc.

XX

Nevers, 28 mai 1852.

Monseigneur,

Des autorités que vous avez citées jusqu'ici et dont j'ai examiné la valeur, vous concluez, premièrement, que tout est pour le mieux dans l'enseignement actuel, et qu'il faut *demeurer* avec cette fermeté, avec cette *sérénité d'esprit qui conviennent si bien à ceux qui combattent pour la justice*, demeurer dans la *vérité et le bon sens* des choses, *calmes*, *réfléchis*, toujours fidèles aux enseignements de nos *grands et véritables maîtres*.

Vous concluez, secondement, que tous ceux qui attaquent le système actuel d'enseignement et la Renaissance, à laquelle nous le devons, sont *des esprits faibles ou inattentifs qui se laissent entraîner à des tourbillons d'idées fausses*, *à des déclamations violentes qui ne sont bonnes qu'à produire le trouble et le scandale;* des hommes *exagérés*, *qui*, *entraînés par la logique du faux*, vont *forcément à l'absurde et formulent des accusations dont la violence trahit la faiblesse, et dont le titre seul révèle l'inanité.*

Accusés par vous, Monseigneur, de n'avoir pour eux *ni la vérité ni le bon sens*, les adversaires de la Renaissance sont encore transformés, il s'en faut peu, en hérétiques, et cela par l'autorité de M. Lenormant : « Comment, s'écrie Votre Grandeur, n'a-t-on pas réfléchi sur ces

graves paroles de M. Lenormant : « *Que devrait-on penser « pourtant d'une Église infaillible en matière de foi, et qui « se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siè- « cles sur une matière aussi intéressante pour la religion que « l'objet des études?* » Comment surtout, qu'on me permette de le dire, comment les accusations n'ont-elles pas hésité, en ce moment, devant la sainte et illustre compagnie de Jésus? comment a-t-on pu l'accuser de n'avoir travaillé avec tant de zèle que pour faire l'Europe païenne? »

J'ai donc à me défendre de la double accusation d'avoir, en blâmant la Renaissance et le système actuel d'enseignement qu'elle a introduit, blâmé l'Église et la compagnie de Jésus. C'est, je l'avoue, avec bonheur que je vois le débat placé sur ce nouveau terrain. Mon dévouement filial au Siége Apostolique trouve enfin l'occasion, en me justifiant moi-même, de venger l'Église et une de ses plus belles institutions. Commençons par l'Église.

1° Prétendre que blâmer la Renaissance et l'enseignement littéraire qu'elle a introduit c'est blâmer l'Église catholique, c'est soutenir, ou que la Renaissance est l'œuvre de l'Église, ou que, sans être l'œuvre de l'Église, elle a été approuvée par l'Église.

La Renaissance, l'œuvre de l'Église! qu'est-ce donc que la Renaissance? Érasme, qui s'y entendait, l'a dit dès le principe : La Renaissance est l'œuf d'où est sorti le Protestantisme. *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* Depuis lors, tous les ennemis de la religion, tous les philosophes impies et voltairiens, tous les démagogues, l'ont reconnue pour leur aïeule, tous disent encore aujourd'hui, et plus clairement peut-être qu'on ne le voudrait, par l'organe de M. Alloury : « Nous sommes les

fils de la Renaissance avant d'être les fils de la Révolution... » Il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté (1). « La Renaissance, ajoute un illustre évêque dont j'ai cité les paroles, est la plus grande épreuve de l'Église depuis son berceau. »

Et la Renaissance serait l'œuvre de l'Église! et on ne pourrait blâmer la Renaissance et ses œuvres sans blâmer l'Église!

La Renaissance, l'œuvre de l'Église! Tous ceux qui la soutiennent, qui la patronent en elle-même dans ses *légitimes* conséquences, sont donc les soutiens de l'Église, ses amis, ses défenseurs? Au contraire, ceux qui l'attaquent sont les ennemis de l'Église, et dignes de ses anathèmes! Ficin, Érasme, Luther, Théodore de Bèze, Ramus, Rousseau, Robespierre, Chaumette et tous les démagogues impies de 93, étaient les soutiens de l'Église, ses amis, ses défenseurs! Saint Augustin, saint Jérôme, le P. Possevin, nonce du Saint-Siége, et tant d'autres, sont les ennemis de l'Église!

Or, la Renaissance, une dans son principe, est multiple dans ses effets. Si le paganisme classique en est un, le paganisme artistique, par exemple, en est un autre. Depuis plus de trois siècles ce paganisme-là se traduit, chaque jour, par toute l'Europe, en nudités, en obscénités

(1) *Débats*, 30 avril 1852.

de toute nature, étalées dans les galeries, dans les jardins, dans les promenades publiques et jusque dans les églises. Le blâmer est donc un mal et une accusation contre l'Église, contre tout le clergé catholique! Il faut donc condamner comme irrespectueux envers l'Église le grand mouvement artistique qui se développe aujourd hui dans un sens contraire à la Renaissance, et soutenir, avec Fénelon et avec les *grands*, les *véritables maîtres* des trois derniers siècles, que l'architecture gothique est le type du laid; que les restaurateurs, les apôtres de l'art du moyen âge, sont autant de rebelles, dont les prétentions *absurdes, exagérées*, vont forcément à accuser l'Église, le pape, les évêques, les ordres religieux, d'avoir, pendant trois siècles, coulé ou laissé couler l'art chrétien dans un moule païen! Que la compagnie de Jésus se tienne pour avertie : l'anathème tombe d'abord sur deux de ses membres les plus distingués, les RR. PP. Martiin et Cahier; car je ne connais pas d'apôtres plus dangereux de l'art chrétien.

Rien ne serait plus aisé que de montrer ainsi la Renaissance dans tous ses effets, dans la philosophie, dans l'histoire, dans la politique : ce qui précède suffit pour faire toucher au doigt la grave méprise qui, faisant intervenir l'Église dans le débat, tend à la rendre solidaire du mouvement païen commencé à la fin du quinzième siècle. Évidemment la Renaissance n'est donc pas l'œuvre de l'Église; blâmer la Renaissance n'est donc pas blâmer l'Église.

Mais l'Église ne l'a-t-elle pas approuvée?

L'Église approuver la Renaissance! Si j'osais emprunter les paroles de Votre Grandeur, je dirais : *Il a vraiment fallu le temps où nous vivons, et le trouble étrange*

de nos esprits, pour qu'une pareille question ait pu être faite. Que Votre Grandeur se rappelle ce qu'est la Renaissance aux yeux de ses amis et de ses ennemis, et qu'elle daigne répondre elle-même.

Quelle a donc été la conduite de l'Église à l'égard de la Renaissance? La voici en trois mots : 1° l'Église n'a jamais approuvé la Renaissance ; 2° l'Église n'a cessé de protester contre la Renaissance ; 3° l'Église a subi la Renaissance.

Considérer la Renaissance dans son ensemble serait rendre la victoire trop facile. Pour maintenir le débat sur son véritable terrain, j'entends donc ici par Renaissance l'enseignement classique des auteurs païens, tel qu'il se pratique généralement en Europe depuis trois siècles ; et je maintiens, à l'égard de ce point particulier, les trois propositions énoncées plus haut.

1° L'Église n'a jamais approuvé la Renaissance. Qu'on veuille bien citer une bulle pontificale, un décret de concile, un acte authentique du Saint-Siége, qui *approuve*, à plus forte raison qui *encourage* l'usage exagéré, à plus forte raison l'usage presque exclusif des auteurs païens, pour l'instruction de la jeunesse.

L'Église ne l'a pas fait; elle ne pouvait pas le faire. L'Église ne peut pas se contredire, ni changer son esprit. Or, c'est un fait que, dès le commencement, l'Église a témoigné une antipathie profonde pour le paganisme dans ses usages, dans ses mœurs, dans ses doctrines. C'est un fait, que les constitutions apostoliques, monument fidèle de son esprit, interdisent en général l'étude des auteurs païens. C'est un fait, que les Pères les plus illustres, entre autres saint Augustin et saint Jérôme, qui, apparemment, connaissaient bien l'esprit de

l'Église, ont fait entendre des protestations d'une énergie sans égale contre le paganisme classique. C'est un fait, que ni les autres Pères, leurs contemporains ou leurs successeurs, ni l'Église, ne les ont jamais accusés d'avoir, sur ce point, mal compris la pensée chrétienne. C'est un fait, que les mêmes protestations se sont renouvelées de siècle en siècle jusqu'au moyen âge. C'est un fait, que Charlemagne, la plus haute personnification du moyen âge, avait organisé l'enseignement dans l'esprit des Pères et fait des classiques chrétiens la base de l'éducation. C'est un fait, que le moyen âge a dû son caractère essentiellement chrétien à cette éducation essentiellement chrétienne. C'est un fait, que le danger des auteurs païens est toujours le même; car ce danger est dans l'*esprit* de ses ouvrages bien plus que dans certains détails évidemment immoraux. C'est un fait, que depuis trois siècles ce danger est plus grand que jamais, à raison de la tendance manifeste et générale des âmes vers le naturalisme et le sensualisme. C'est donc un fait, que l'Église n'a jamais approuvé ni pu approuver un système d'enseignement qui, dans l'ordre religieux, s'est traduit par le protestantisme et le voltairianisme; dans l'ordre philosophique, par le scepticisme universel; dans l'ordre moral, par le dix-huitième siècle; dans l'ordre social, par la Révolution, c'est-à-dire par le plus épouvantable cataclysme que le monde ait jamais vu; en un mot, qui s'est traduit par une telle décadence en toutes choses, que, suivant Votre Grandeur elle-même, la France, en particulier, est aujourd'hui réduite, comme Diogène, à chercher *un homme* (1).

Daignez agréer, etc.

(1) *De l'Éducat.*, t. I. Introd., p. 1, 25.

XXI

Nevers, le 29 mai 1852.

Monseigneur,

Je reprends ma thèse et je dis : 2° L'Église n'a cessé de protester contre la Renaissance. Elle a protesté par la voix de ses conciles. Sauf erreur, les deux derniers actes solennels de l'Église, relatifs à la question de l'enseignement classique, sont les décrets du cinquième concile de Latran, en 1513 et 1514, et ceux du concile de Trente. La première de ces augustes assemblées, *tenue en pleine Renaissance*, *présidée par Léon X*, *animée par le cardinal Bembo*, s'exprime en ces termes : « Comme l'homme est porté au mal dès l'enfance, et qu'ainsi c'est une œuvre difficile et de la plus haute importance de le former de bonne heure à la vertu, nous décidons et *réglons* que les maîtres des écoles et les professeurs ne doivent pas s'en tenir à faire apprendre aux enfants et aux jeunes gens la grammaire et la rhétorique, ainsi que les autres choses du même genre, mais qu'ils sont obligés de leur enseigner ce qui regarde la religion, comme les *préceptes divins*, les *articles de foi*, les *hymnes sacrés*, les *psaumes* et les *vies des Saints*; que *les jours de fête il ne leur est pas permis de leur enseigner autre chose que ce qui a rapport à la religion et aux bonnes mœurs;* qu'ils doivent les instruire de toutes ces choses, les exhorter et les forcer à les apprendre, autant qu'il sera en leur pouvoir; qu'ils doivent les

conduire, non-seulement à la messe, mais encore à vêpres et aux divins offices de l'Église ; les presser aussi d'entendre les prédications et les sermons ; enfin, qu'il *leur est défendu de rien leur faire étudier qui soit capable de porter atteinte à leur innocence ou à leur foi* (1). »

Rappeler et imposer solennellement à des maîtres chrétiens l'obligation de faire étudier à la jeunesse chrétienne des ouvrages chrétiens ; de consacrer exclusivement les jours de fête à l'étude de la religion ; de ne rien enseigner qui soit contraire à la foi et aux bonnes mœurs, est une chose qui étonne au premier coup d'œil, parce qu'une pareille recommandation paraît sans objet. En effet, à l'époque du concile de Latran, le christianisme ne régnait-il pas sur l'Europe depuis longtemps ? Les écoles, les gymnases, les universités, n'étaient-ils pas dirigés par des professeurs exclusivement catholiques, et même presque tous appartenant au clergé séculier ou régulier ? L'ordre et la défense du concile ne semblent-ils pas être une double injure, ou du moins un hors-d'œuvre ?

Hélas ! non. C'est une protestation solennelle de l'É-

(1) Et cum omnis ætas ab adolescentia prona sit ad malum, et a teneris assuefieri ad bonum magni sit operis et effectus, statuimus et ordinamus ut magistri scholarum et præceptores pueros suos, sive adolescentes, nedum in grammatica et rhetorica ac cæteris hujusmodi erudire et instruere debeant, verum etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent ; ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi ac Sanctorum vitæ : diebusque festivis nihil aliud eos docere possint quam in rebus ad religionem et bonos mores pertinentibus, eosque in illis instruere, hortari et cogere, in quantum possint, teneantur ; ut nedum ad missas, sed etiam ad vesperas, divinaque officia audienda, ad ecclesias accedant, et similiter ad prædicationes et sermones audiendos impellant, nihilque contra bonos mores aut quod ad impietatem inducat eis legere possint. (Labb., t. XIV. Conc. lat. V, sess. IX, an. 1514, p. 226.)

glise contre l'envahissement de la Renaissance, et une protestation trop bien fondée. Je prie Votre Grandeur de ne pas voir dans mes paroles une interprétation faite arbitrairement en faveur de ma thèse. Qu'elle daigne écouter un écrivain célèbre du seizième siècle, et nonce du Saint-Siége. Après avoir signalé les ravages que l'enseignement païen faisait parmi la jeunesse, le P. Possevin continue en ces termes : « Qu'a fait l'Église catholique dans ce siècle même? En voyant, d'une part, les hérésies surgir, et, de l'autre, le monde déjà ivre continuant de boire un breuvage empoisonné jusque *dans les écoles chrétiennes ;* voyant Dieu indigné marchant à grands pas pour se retirer dans le nouveau monde, parce que, tous, enfants et vieillards, dans les universités, s'infectaient, sans retenue, de la peste sociale ; les uns, *en se nourrissant de turpitudes païennes ;* les autres, d'impiétés plus grandes encore touchant l'immortalité de l'âme, la toute-puissance et la liberté de Dieu : qu'a fait l'Église? Non-seulement elle a défendu de semblables lectures, et plût à Dieu qu'elle eût été obéie! mais, comme elle a montré qu'il fallait porter la cognée à la racine du mal, en conséquence elle a réglé en ces termes ce qui regarde l'enseignement (1). »

(1) La Chiesa cattolica poi, in questo secolo istesso, che fece, allora che insorgendo l'eresie, vide l'ebricta del mondo patire perpetuo vomito di si fatta bevanda nelle scuole cristiane? perciocchè camminando a gran passi, Dio come sdegnatissimo era per ritirarsi nel mondo nuovo : poichè e ne' fanciulli, i quali Cristo brama che si lascino andare alla sua dottrina e fede, e ne' provetti, nell' università era permesso che audacemente dalla peste politica i migliori ingegni s'infettassero : quelli, delle sporchezze dette; questi d'empietà maggiori, cioè delle opinioni di Averroe e di Alessandro Afrodiseo, e di simili circà o il negare l'immortalità dell' anima, o circà il porre come prigioniera l'onnipotenza di Dio, legandola alla necessità e alla natura : non solo proibì

Le P. Possevin cite les paroles du concile de Latran que j'ai rapportées, puis il ajoute : « Le Saint-Esprit, dont l'assistance perpétuelle dirige l'Église, pouvait-il parler plus clairement du sujet qui nous occupe? »

Le concile de Trente ne nous paraîtra pas moins formel. Ne semble-t-il pas qu'ayant à régler l'enseignement, l'auguste assemblée aurait dû parler des auteurs païens, sinon pour les autoriser, du moins pour exiger qu'ils fussent expurgés avec soin? Eh bien! pas plus que le concile de Latran, le concile de Trente ne daigne les nommer. Il se contente de protester en traçant le programme des études ecclésiastiques pour les séminaires. Or, Votre Grandeur sait qu'à cette époque, comme aujourd'hui encore en Italie, la distinction entre les grands et les petits séminaires n'était pas connue. Le même établissement réunissait et les jeunes enfants qui commençaient leurs études et ceux qui, plus avancés en âge, étudiaient la science ecclésiastique pour se préparer aux saints ordres.

Or, voici le programme tracé pour tous par le concile de Trente : « Ils apprendront la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique, ce qui regarde les autres bonnes études : ils étudieront l'Écriture sainte, les *livres ecclésiastiques*, les *homélies des saints Pères*, la pratique du sacrement de pénitence, les rites et les cérémonies (1). »

cotali letture (che Dio volesse che fosse stato eseguito !) ma anche mostrò che bisognava porre la scure alla radice, laonde ordinò con tali parole ciò che appartiene al fatto di cui ragiono... poteva lo spirito di Dio mandato e lasciato perpetuo maestro di S Chiesa parlare più chiaro di quel che ragiono, con queste parole di detto concilio? (*Ragion.*, p. 7.)

(1) Sess. XVIII, c. XXIII.

D'auteurs païens, il n'en est pas question. Ce silence ne vous paraît-il pas éloquent?

Pour en faire mieux comprendre la valeur, le concile de Trente a soin de motiver son décret par celui du concile de Latran que je viens de rapporter, puis par les plus anciennes prescriptions du droit canonique. Il s'appuie, en effet, sur le chapitre v de la distinction xxxviii, qui est ainsi conçu : « Quæ ipsis sacerdotibus necessaria sunt ad discendum, id est Liber Sacramentorum, Lectionarius, Antiphonarius, Baptisterium, Computus, Canon pœnitentialis, Psalterium, Homiliæ. » Ne dirait-on pas qu'en présence de l'idolâtrie pour la littérature païenne qui débordait de toutes parts, qui s'insinuait partout, le saint concile sentait le besoin, pour rendre son décret *acceptable*, de s'appuyer sur les bases mêmes de l'antiquité la plus vénérable? Comment ne pas voir dans son langage, aussi bien que dans celui du concile de Latran, dont il reproduit la pensée, une barrière nouvelle opposée à l'envahissement de la Renaissance, ou du moins une protestation contre la tendance païenne, qui, suivant l'expression du P. Possevin, infectait alors jusqu'aux écoles chrétiennes?

Mais ce qui donne le dernier mot de ce décret, en montrant à quel point le paganisme classique était devenu maître de l'opinion, c'est l'ordre formel que le même concile s'est cru obligé de donner relativement à l'étude de l'Écriture sainte dans les universités et les gymnases. On est stupéfait quand on songe qu'au sortir du moyen âge, pendant lequel l'Écriture sainte avait été le livre classique par excellence, l'Église est obligée d'ordonner qu'on en conserve l'étude dans les maisons d'éducation chrétienne! que dis-je? quand on songe que cette étude

était déjà tombée en désuétude, et que, pour la relever de l'oubli, il ne faut rien moins aux nations chrétiennes qu'un ordre formel de l'Église (1) !

Et, ici encore, je puis bien m'écrier avec le P. Possevin : Plût à Dieu que l'Église eût été obéie ! elle ne l'a pas été, elle ne l'est pas encore. Aujourd'hui même, où est parmi nous le collége, le petit séminaire, la maison d'éducation chrétienne, qui sur ce point exécute ses ordres ? Où est l'établissement qui fait étudier aux élèves les Hymnes sacrés, les Psaumes, les Vies de Saints, les Homélies des Pères ? Où est l'établissement qui consacre *exclusivement* les jours de fête à l'enseignement de la religion (2) ?

Ce n'est pas seulement par la voix de ses conciles que l'Église a protesté contre le paganisme classique, c'est encore par la voix de ses papes. Le premier qui se présente, et dont le nom étonnera peut-être Votre Grandeur, c'est Léon X : « Le mouvement nouveau, dit M. Charpentier, produit par l'étude de l'antiquité, la hardiesse de la critique, qui s'attaquait tour à tour aux dogmes et aux institutions, ces périls avaient frappé les esprits les moins attentifs. Rome et les princes se mirent donc en mesure d'arrêter, s'ils le pouvaient, cette révolution dans les idées... Léon X avait été ébloui par l'éclat de la littérature profane ; cependant, son œil pénétrant avait entrevu le péril ; et déjà le concile de Latran, dans sa huitième session, avait, en réponse aux doutes que la philosophie platonicienne répandait sur les plus grandes questions,

(1) Sess. v. De Ref. c. or., I.

(2) Notons qu'à cette époque les fêtes étaient très-nombreuses, et, réunies au dimanche, formaient près du tiers de l'année.

proclamé comme un dogme l'immortalité de l'âme (1). D'autres faits, moins éclatants, montrent que la sollicitude de Léon s'éveillait (2). »

Un de ces faits, que M. Charpentier omet de rapporter, est d'une grande importance pour la cause que je soutiens. Providence de mon Dieu ! c'est *Léon X*, pape, chef de l'Église universelle, qui sera chargé de briser de ses mains les deux idoles que Léon X, fils des Médicis et disciple des premiers apôtres de la Renaissance, avait encensées dès son berceau. Oui, toute cette *poésie païenne*, toute cette *philosophie platonicienne*, dont Florence était devenue le sanctuaire, que Léon avait tant admirée, tant aimée, va recevoir de Léon lui-même une sévère, mais trop juste condamnation.

Dans la bulle *Apostolici regiminis*, du 17 décembre 1513, Léon X commence par signaler les ravages de la philosophie, qu'il appelle une *peste*... « *Nonnulli temere philosophantes*, secundum saltem philosophiam... contra *hujusmodi pestem* opportuna remedia adhibere cupientes. » Puis il condamne dans les termes les plus énergiques et cette philosophie qui, dès la Renaissance, ébranlait les bases mêmes du christianisme, et tous ceux qui, en l'enseignant, oseraient en tirer les pernicieuses conséquences : « Cumque verum vero minime contradicat, omnem assertionem veritati illuminatæ fidei contrariam, omnino falsam esse definimus, et ne aliter dogmatizare liceat, districtius inhibemus, omnesque hujusmodi erroris assertionibus inhærentes, veluti damnatissimas hæ-

(1) Je n'ai pas besoin de remarquer qu'au point de vue théologique la phrase de M. Charpentier n'est pas rigoureusement exacte. Le dogme de l'immortalité de l'âme était proclamé depuis longtemps.

(2) T. II, p. 158.

reses seminantes, per omnia ut *detestabiles* et *abominabiles* et *infideles*, catholicam fidem labefactantes, vitandos et puniendos fore decernimus. »

Ici, un des plus vénérables collègues de Votre Grandeur, Monseigneur l'évêque de Chartres, verra avec plaisir qu'il a de glorieux prédécesseurs dans sa lutte contre la philosophie universitaire, qui n'est autre chose que la philosophie platonicienne ressuscitée par la Renaissance. Sous ce rapport, du moins, il ne m'en voudra pas de combattre le mouvement païen qui a perdu l'Europe.

Pour porter le remède à la racine du mal, Léon X fait, comme Monseigneur l'évêque de Chartres, ce que, j'en demande pardon, je dis moi-même qu'il faut faire. Il signale l'enseignement, et ordonne qu'on le purifie. « Nous ordonnons, dit-il, à tous les professeurs de philosophie des colléges et des universités de réfuter les arguments des philosophes lorsqu'ils viendront à les rencontrer dans leurs leçons : Insuper omnibus et singulis philosophis in universitatibus studiorum generalium, et alibi publice legentibus, districte præcipiendo mandamus... cum omni studio hujusmodi philosophorum argumenta... resolvere. » Le plus sûr, *peut-être*, et le plus simple, eût été d'interdire l'étude de pareils philosophes ; mais, comme dit le P. Possevin, le *monde était ivre*, ivre de Platon, ivre d'Horace et de Virgile, et les anathèmes du pontife n'auraient eu probablement d'autre résultat que de multiplier les prévaricateurs.

Cependant Léon X comprend que le remède indiqué est insuffisant. Ne pouvant pas dissiper l'enivrement qui fait tourner la tête à l'Europe, il fixe le temps au delà duquel il sera défendu de boire à la coupe empoisonnée de la philosophie et de la poésie païennes ; il ordonne, de

plus, de chercher l'antidote dans l'étude obligée, pour les religieux et les clercs, de la théologie et du droit canon.

« Et cum non sufficiat aliquando tribulorum radices præscindere, nisi et ne iterum pullulent, funditus evellere, ac eorum semina originalesque causas... removere, cum præcipue humanæ philosophiæ studia *diuturniora*... absque divinæ sapientiæ condimento... quæ sine revelatæ veritatis lumine in errorem quandoque magis inducunt quam in veritatis elucidationem... statuimus ne quisquam de cætero in sacris ordinibus constitutus, secularis vel regularis... philosophiæ aut poesis studiis ultra quinquiennium, post grammaticam et dialecticam, sine aliquo studio theologiæ aut juris pontificii incumbat. »

En vérité, rien n'est plus tristement instructif que cette bulle. Rien ne montre mieux, d'une part, la puissance monstrueuse de la Renaissance à cette époque; et, d'autre part, le sentiment profond du danger dont elle menaçait la religion et la société, ainsi que la difficulté extrême que rencontrait l'Église pour opposer une digue sérieuse au torrent.

Mais où veut en venir Léon X par ces laborieuses prescriptions? A purifier les deux sources païennes, dont l'une pervertit les intelligences, et l'autre corrompt les cœurs. Ces deux sources, ou plutôt ces deux arbres aux *racines infectes*, sont la philosophie et la poésie païennes! « Ut in his sanctis et *utilibus* professionibus sacerdotes Domini inveniant, *unde infectas philosophiæ et poesis radices* purgare et sanare valeant. » Et c'est Léon X qui parle ainsi.

Et il ajoute : « Et hos canones per Ordinarios locorum, ubi generalia studia vigent, et rectores Universitatis eorumdem studiorum, *singulis annis in principio studii*,

in virtute sanctæ obedientiæ, *publicari* mandamus (1). »

Ce que l'Église disait hier, elle le dit aujourd'hui, elle le dira demain. Son infaillible parole est immuable comme la vérité. Elle dit donc aujourd'hui et elle veut qu'on le redise solennellement chaque année à la rentrée des classes : *Les racines de la poésie et de la philosophie païenne sont empoisonnées.*

Et l'on se croit en droit de dire et d'imprimer que l'Église n'a jamais protesté contre la Renaissance!

« Le successeur de Léon X, Adrien VI, avec une rudesse un peu brusque, peut-être, continue M. Charpentier, mais avec un sentiment *catholique*, avait vu et *condamné*, dans la réhabilitation indiscrète de l'antiquité, le *rétablissement même du paganisme*... Vient enfin un pape qui vit le danger et essaya de le conjurer. Paul IV, successeur de Jules III, convoqua le concile de Trente, préparé par Paul III. Mais telle était (malgré tous les efforts de la papauté) la contagion des souvenirs païens, que l'évêque de Bitonto, dans le discours d'ouverture de ce concile, voulut, entre autres citations ridicules, démontrer la nécessité des conciles par cette raison que, dans l'*Énéide*, Jupiter assemble les dieux, et qu'à la création de l'homme et à la tour de Babel Dieu s'y prit en forme de concile (2)... Sixte V s'occupa aussi des lettres, mais

(1) *Bullar.*, t. I, p. 549 et suiv.

(2) C'est apparemment dans Soave que M. Charpentier a lu le discours de l'évêque de Bitonto : cet auteur le défigure malignement ; mais il faut avouer que les paroles du prélat, reconnues authentiques par Pallavicini lui-même, prouvent bien l'engouement général, irrésistible, pour le paganisme classique ; il en faut dire autant de ces paroles du même évêque citées par Pallavicini : « Qui refusera, s'écrie l'orateur, d'entrer dans ce concile comme dans le cheval de Troie, et d'y rester

d'un point de vue pontifical... Il dépensa, pour fonder l'imprimerie vaticane, environ 40,000 écus romains, l'enrichit des plus beaux caractères grecs, latins, hébraïques, syriaques, arabes, de papiers excellents et de tout ce qui est nécessaire à la perfection de cet art. Il paya libéralement les savants pour surveiller l'impression. Son principal but était de publier, avec tout le luxe typographique possible, les *ouvrages des Pères*. La belle édition de la Version des Septante et la Bible latine qui porte le nom de Sixte V en furent les premiers résultats. Une nouvelle édition de cette Bible fut ordonnée par Clément VIII. *Les papes*, on le voit, *protégent encore les lettres, mais les lettres sacrées; ils protégent aussi les arts, mais ils tâchent de les ramener à un caractère chrétien* (1). »

Il serait aisé d'ajouter de nouveaux faits à ceux qui précèdent, et l'autorité d'autres papes, de Paul II, en particulier, qui fit une rude guerre aux *renaissants* de Rome et à Platina surtout.

Mais à quoi bon? La seconde partie de ma thèse me semble désormais au-dessus de contestation, à savoir que l'Église a toujours protesté contre la Renaissance; et, comme l'Église ne change pas, elle proteste encore, elle protestera toujours.

Daignez agréer, etc.

avec les princes de l'empire et de la religion? Chi sarà che rifiuti nella compagnia di questo Concilio, come nel cavallo Troiano, venir inchiuso co' principi dell' imperio e della religione? » (Istor. del concil. di Trent., lib. V, p. 85. Mendrisio, 1836.)

(1) T. II, p. 159, 168.

XXII

Nevers, 30 mai 1852.

Monseigneur,

J'arrive à la dernière et à la plus triste partie de cette discussion : notre mère, la mère des nations modernes, apparaît ici comme victime. C'est le seul rôle qu'elle joue dans la Renaissance. J'aime à croire que, si l'excellent catholique dont les paroles ont jeté l'Église dans ce débat avait mieux connu la *vérité des choses*, il m'aurait épargné la pénible tâche de révéler cette nouvelle humiliation infligée à l'innocente Épouse de l'homme-Dieu, pour la gloire de laquelle il serait comme moi prêt à donner son sang.

Je dis donc :

5° L'Église a *subi* la Renaissance. Elle l'a subie dans l'ordre religieux, dans l'ordre politique, dans l'ordre moral, puisque toutes les calamités qui depuis trois siècles ont affligé l'Église sont les conséquences légitimes du principe qui a produit la réforme, l'impiété, la révolution.

Elle l'a subie particulièrement dans l'enseignement de la jeunesse. Ma lettre précédente suffirait à le prouver; néanmoins, il est utile d'entrer ici dans quelques détails nouveaux. A l'apparition de la Renaissance, l'Europe sortait du grand schisme d'Occident. L'esprit de révolte contre l'Église fermentait au fond des âmes. Les

Grecs, arrivés à Florence, proclament sur les toits que le génie de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie, de l'art, n'a jamais habité que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome. Du Nord au Midi, leurs paroles sont accueillies avec un enthousiasme trop ardent pour n'être pas intéressé. On en conclut tout bas, en attendant qu'on le fasse tout haut, que les siècles du moyen âge, les siècles où le christianisme a dominé, sont des siècles d'esclavage et de barbarie : premier pas dans le chemin de la grande révolte qui éclatera bientôt.

En attendant, l'enthousiasme pour le paganisme littéraire est universel. C'est une fièvre, un délire, un enivrement sans exemple dans l'histoire. A Florence, on *adore* Platon; à Rome, Romulus et Catulle; on forme sérieusement le projet de ressusciter le paganisme tout entier avec ses dieux et ses fêtes, et déjà on le ressuscite dans ses doutes et dans ses mœurs. Les plus fortes têtes tournent à ces vapeurs perfides : en Allemagne, Érasme devient le père du libre penser; en Angleterre, le grave Morus rêve le communisme; en France, Ramus devient apostat pour socratiser. Philosophez-vous comme Platon, parlez-vous comme Cicéron, écrivez-vous comme Virgile, vous êtes un homme de génie, vous avez la raison pour vous. Telle est l'opinion qui domine l'Europe.

En effet, lorsque l'œuf sera éclos, et que, du mépris pour la littérature de l'Église, on voudra conduire les âmes au mépris de sa doctrine, Luther n'aura besoin que d'un mot. Il appellera les docteurs catholiques des *humanistes tout farcis d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village ;* et personne ne voudra plus être du côté des pédants. Reuchlin veut-il justifier son apostasie, il s'écriera aux grands applaudissements de tous les au-

diteurs : « *Comment voulez-vous que je croie au purgatoire, annoncé par une bouche pileuse, et qui ne sait pas même décliner Musa ?* » Dans toute l'Europe, la multitude lettrée tient le même langage par la bouche des Érasme, des Hustin et de tant d'autres ; elle se moque, à journée faite, des prêtres, des évêques, des moines, de Durand, de Scot, de saint Bonaventure, de saint Thomas, et de tous les *anges* du moyen âge. Le mépris devient contagieux. En Allemagne, on voit les bourgeois saxons, sans instruction littéraire, garnir les bancs des écoles et se faire les disciples enthousiastes de la philosophie et de la littérature nouvelles.

Pendant que le libre penser envahit l'Allemagne, le sensualisme païen déborde sur l'Italie. Les femmes et les hommes du peuple se nourrissent de Catulle et d'Anacréon, traduits à leur usage et joués sur les théâtres nouvellement bâtis pour cela. Au confluent de ce double flot, la France reçoit l'un et l'autre. Platon détrône Aristote, Ramus apostasie ; Amyot traduit les *Amours de Théogène ;* et cette lubricité dégoûtante, qui aujourd'hui le ferait interdire, lui vaut l'abbaye de Bellozane. Jean du Bellay *couche avec* Horace ; au lieu de s'occuper de droit, le jeune de Bèze fait des vers à la manière de Catulle ; Mathurin Cordier fait des écrivains de l'antiquité ses amis, ses hôtes et ses *dieux ;* il embrasse les nouveautés allemandes, *parce que ceux qui les propagent entendent à merveille la langue d'Homère et de Virgile.*

Comme il est admis en principe qu'on n'est rien, qu'on ne sait rien, qu'on n'est propre à rien, si on n'a pas étudié les auteurs du paganisme, les écoles où ils sont enseignés avec éclat sont assiégées par des multitudes de jeunes gens venus de tous les points de l'Europe. En apprenant

le grec de Platon et le latin de Tite-Live ou d'Horace, ils puisent l'esprit d'incrédulité, de révolte et d'impudicité. Entre mille exemples, celui de Calvin suffit : personne n'ignore qu'il fut séduit à Bourges par Wolmar, qui, sous prétexte d'en faire un helléniste, en fit un hérésiarque. La situation de l'Europe aux premières années de la Renaissance est dans les faits de cette nature, dont il serait facile de faire des volumes entiers (1).

En présence de ce vertige universel et des dangers évidents que court la jeunesse catholique, que fait l'Église? Elle fait ce qu'elle peut faire. Non-seulement elle proteste par l'organe de ses conciles et de ses papes, mais encore elle renouvelle, en les imposant, les anciens programmes d'enseignement catholique. Au sortir du concile de Trente, saint Charles et plusieurs très-saints évêques essayèrent de mettre en pratique ce plan d'études. « Ils tentèrent, dit le P. Curci, d'abolir dans les écoles l'usage des classiques païens, de peur que les âmes neuves de la jeunesse ne fussent trop imbues d'idées païennes (2). »

Vains efforts! Fréquentés d'abord par un certain nombre d'enfants sortis de familles éminemment chrétiennes, les nouveaux établissements furent bientôt abandonnés, parce qu'on n'y enseignait ni le *bon grec* ni le *beau latin*. Et l'on prit le chemin des universités et des gymnases, où régnaient Homère et Virgile. Il fallut se résigner.

Pour sauver la foi et les mœurs de la jeunesse en la retenant dans des maisons chrétiennes, on fut obligé d'admettre les classiques païens; mais jamais saint Charles ne consentit à l'exclusion des auteurs chrétiens. De

(1) Voir Audin, *Vie de Luther*, t. I; *id. de Calvin*, t. I.
(2) Réponse au *Gesuità moderno*.

— —

là, le mélange qu'on trouve dans ses programmes d'études. Il est une autre chose qu'il ne permit pas davantage : c'est l'emploi des auteurs païens non *expurgés* (1). Tel était, en effet, le fanatisme de l'époque, qu'on traduisait sans pudeur, et qu'on expliquait *in extenso*, les œuvres les plus lubriques des païens, comme on jouait sur les théâtres, nouvellement bâtis pour cela, leurs pièces les plus immorales.

A cette première humiliation, le saint archevêque de Milan vit s'ajouter un nouvel échec. Le paganisme continuait sa marche triomphante aussi bien dans les arts que dans les lettres. Et le neveu du pape, le légat apostolique de Bologne, le sévère saint Charles, fut obligé de laisser faire et placer devant l'église de Saint-Pétrone le *Neptune de la fontaine de Bologne*, un des plus grands scandales de la Renaissance artistique en Italie.

En résumé, dans la crainte d'un plus grand mal, l'Église tolère ce qu'elle ne peut empêcher. Pour sauver les mœurs et la foi catholique en Europe, en détournant la jeunesse d'aller aux écoles des maîtres et des pays infectés d'hérésie, puiser, *avec le beau latin*, la corruption et l'erreur, elle souffre l'usage des auteurs profanes dans les colléges et même dans les séminaires.

Mais, diront peut-être quelques personnes, l'engouement pour le paganisme littéraire est passé depuis longtemps, pourquoi l'Église ne réclame-t-elle pas? Comment expliquer aujourd'hui son *laisser-faire?*

Avant la controverse actuelle, on aurait pu croire, en effet, que l'engouement pour la littérature païenne était singulièrement affaibli : il n'en est rien pourtant. « Vous

(1) Act. eccles. mediol., t. I, p. 3, 72, 73, 172, 720; t. II, p. 860.

avez plongé votre bâton dans un guêpier, m'écrivait-on, il y a plusieurs mois. — Attendez-vous à une résistance acharnée. — En touchant à nos idoles littéraires, vous ferez pousser dans toute l'Europe des cris plus perçants que ceux dont Michas faisait retentir Israël lorsqu'on lui enlevait ses petits dieux (1)... » La prévision s'est vérifiée. La guerre si vive et de jour en jour plus générale qu'on fait à ceux qui osent attaquer ces idoles prouve surabondamment que nous sommes toujours les fils dévoués de la Renaissance. Le paganisme au sein de l'Europe moderne est un vase toujours plein, que le moindre ébranlement fait déborder. Quelle est la première idée qui nous vient après une révolution, une crise, sinon une idée païenne? Par quelles fêtes la Révolution de 1792 célébrait-elle ses triomphes? Quel fut, en 1848, le programme de la fête de la *Fraternité?* N'était-ce pas le paganisme tout pur, dans ses idées, dans ses mœurs, dans ses personnages? Bacchus et le vieux Silène ne font-ils pas encore aujourd'hui courir tout Paris à l'Hippodrome? et, si l'on annonçait des combats de gladiateurs, il y aurait foule au spectacle. On serait infini sur ce sujet.

Ces motifs et d'autres encore expliquent assez pourquoi l'Église ne réclame pas. Mais, que dis-je? elle réclame toujours contre le paganisme classique, par cela seul qu'elle a réclamé une fois. C'est ainsi que, depuis les bulles du pape saint Pie V, elle a constamment réclamé, bien que chaque jour elle n'ait pas élevé la voix, contre les liturgies gallicanes. On se tromperait donc si on prenait son silence pour un *consentement*.

(1) N..... 24 février 1852.

Si le prétendu laisser-faire de l'Église ne paraissait pas suffisamment expliqué, je demanderais si le respect pour l'autorité du Saint-Siége est aujourd'hui assez profond et assez universel dans l'Europe telle que l'a façonnée la Renaissance; si Rome serait bien obéie sur le point de l'enseignement littéraire, alors que chaque jour on lui désobéit sur tant d'autres points; alors que la liberté même d'enseigner comme on enseigne, ou lui est souvent refusée, ou ne lui est accordée qu'avec des restrictions odieuses. Ces considérations, auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres, suffisent et au delà pour expliquer ce qu'on appelle le *laisser-faire* de l'Église.

Il me reste, Monseigneur, à me mettre en règle vis-à-vis des congrégations enseignantes et de la compagnie de Jésus en particulier. La tâche n'est pas difficile. D'une part, ne les ayant point attaquées, je n'ai point à les défendre. D'autre part, il me semble que la persistance avec laquelle on les met en cause toutes les fois qu'il s'agit du paganisme classique est une attaque indirecte dirigée contre elles, et un reproche qu'on leur fait d'avoir été les fauteurs d'un *système qui*, suivant l'expression du P. Possevin, *conduit le monde à l'abîme*. Assurément la responsabilité de ce genre d'agression ne m'appartient pas.

Je dirai cependant à ceux qui les attaquent ainsi qu'ils ne tiennent pas compte de la dure nécessité où se trouvèrent les ordres religieux au seizième siècle de céder, comme saint Charles, quelque chose pour ne pas tout perdre. Ils ne tiennent pas compte de ce que les ordres religieux, et les Jésuites en particulier, ont fait, soit pour arrêter en Europe les ravages de la Renaissance et de

l'hérésie, fille de la Renaissance, soit pour dédommager l'Église en allant lui conquérir dans les Indes et dans le nouveau monde des milliers d'enfants, à la place de ceux que le paganisme ressuscité lui enlevait en Europe.

Ils ne tiennent pas compte des travaux d'*expurgation* auxquels les ordres religieux, et les fils de saint Ignace plus que les autres, se sont condamnés, afin de désinfecter un peu la coupe empoisonnée à laquelle buvait forcément la jeunesse. On admire avec raison, et on admirera toujours le dévouement du religieux missionnaire qui s'en allait passer sa vie au milieu des sauvages. Non moins admirable à mes yeux est le zèle du religieux instituteur qui se résignait à blanchir au milieu de païens, à affronter l'odeur infecte de leurs obscénités, afin de purifier leurs ouvrages et de rendre un peu moins nuisible à la jeunesse cette *pâture des démons*, comme l'appelle saint Jérôme. Ici le zèle est d'autant plus méritoire, qu'il s'exerçait sous une grêle de sarcasmes lancés par les *renaissants* contre la *pruderie* des bons Pères. Car il faut savoir, comme dit M. Charpentier, qu'à cette époque de fanatisme païen on craignait moins une obscénité qu'un barbarisme, *moins une hérésie qu'un solécisme*.

Maintenant, soutenir que la digue ne fut jamais touchée par les eaux du torrent ; prétendre qu'aucun membre de ces grands corps ne sentit les atteintes du vertige qui faisait chanceler le monde, serait mentir à l'histoire. Mais les *ordres religieux* auront toujours à leur décharge de n'avoir pas fait la Renaissance ; et les Jésuites en particulier, 1° d'avoir protesté plus énergiquement qu'aucun autre institut contre le paganisme dans l'éducation : depuis saint Augustin et saint Jérôme, personne, que je sache, ne s'est élevé avec autant d'éloquence contre cette

lèpre que l'illustre P. Possevin : tout ce que j'ai pu dire de ses effets désastreux dans le présent et dans l'avenir pâlit devant ce qu'il en a dit lui-même; par son organe parle toute la compagnie, dont il fut l'ornement, et qui ne l'a jamais désavoué; 2° d'avoir plus que personne essayé de neutraliser l'influence du paganisme classique en expurgeant les auteurs profanes; 3° d'être aujourd'hui, dans la personne de quelques-uns de leurs Pères, les plus ardents et les plus habiles champions de la réaction catholique contre la Renaissance dans l'art. Or, la question artistique et la question littéraire étant ici une seule et même question, « je suis convaincu, m'écrit M. le comte de Montalembert, que leurs colléges (des Jésuites), si chers à tous les cœurs catholiques, ne tarderont pas à subir l'influence de juges graves et compétents, qui, tels que M. le cardinal Gousset et Monseigneur Parisis, se sont déjà prononcés dans votre sens (1). »

Daignez agréer, etc.

XXIII

Nevers, le 30 mai 1852.

Monseigneur,

A la fin de cette controverse, je vous demande la permission d'examiner avec quelque détail une question

(1) Lettre du 25 octobre 1851.

qui a particulièrement impressionné quelques esprits. Plusieurs de mes respectables adversaires repoussent une exclusion, même temporaire, des auteurs profanes, et paraissent faire de l'emploi de ces auteurs, depuis le commencement des études jusqu'à la fin, une espèce de nécessité et de devoir.

Une nécessité! Napoléon appelle cela une *gaucherie*; saint Augustin, une *coutume maudite*; saint Chrysostôme, une *source de corruption*; saint Jérôme, une *nourriture infernale*; Bossuet, une *amorce aux passions de la jeunesse*; Donoso Cortès, un *système qui a perdu l'Europe*; M. le comte de Montalembert, une *erreur qui a fait plus de mal à la religion que le protestantisme*; un de nos plus savants évêques, la *plus redoutable épreuve de l'Église depuis son berceau*.

Une nécessité! Prenons garde: formulée, comme on le fait, d'une manière absolue, cette proposition ne heurte pas seulement le bon sens humain, elle offense vivement les oreilles chrétiennes. Elle donne à entendre que le christianisme ne suffit pas à tout; que l'étude du paganisme est un complément nécessaire de l'éducation chrétienne, un lustre indispensable à la perfection de l'humanité. Le paganisme est une phase du genre humain, une période malheureuse de l'histoire universelle, tout le monde le sait. Que cette époque doive être étudiée par les savants, afin de connaître tous les anneaux de la chaîne traditionnelle; qu'on puisse y rechercher les lambeaux de vérités primitives; que ces vérités, retrouvées comme des perles au milieu des immondices de l'erreur, puissent servir de moyen d'argumentation dogmatique et morale en faveur de l'Évangile: en un mot, qu'on puisse étudier le paganisme comme dit le Droit canon.

non ut teneamus, sed ut repudiemus, personne ne songe à le nier.

Mais soutenir que cela est *nécessaire*, nécessaire aux jeunes chrétiens dès le bas âge, sans interruption, pendant toute la durée de leurs études ; ajouter, comme conséquence, que pour les maîtres un pareil enseignement est un *devoir* : c'est, je le répète, une proposition contre laquelle proteste toute la tradition catholique, une proposition qui choque le bon sens et révolte la conscience chrétienne.

Une nécessité ! Pour qui et pour quoi ?... Pour la religion? On croit donc que l'Évangile ne peut être bien connu, bien aimé, bien pratiqué, bien respecté, bien admiré, bien défendu, si, dès l'enfance, l'étude du paganisme ne marche pas de front avec l'étude du christianisme ?

Pour la société? On croit donc que la connaissance et la pratique des devoirs qui, dans les sociétés chrétiennes, unissent les supérieurs aux inférieurs, les riches aux pauvres, les forts aux faibles, sera insuffisante et incomplète si, dès le bas âge, les jeunes chrétiens ne s'habituent pas au spectacle d'un monde où la plupart de ces devoirs étaient ignorés ou foulés aux pieds ; où le pouvoir était le despotisme, l'obéissance la servitude, l'étranger un ennemi, l'enfant une victime, la femme une esclave, l'esclave moins qu'une bête?

Pour l'enfant? Ah ! je le sais, c'est à lui que l'enseignement continu du paganisme classique leur paraît indispensable. Mais d'abord, si un pareil enseignement n'est nécessaire ni à la religion, ni à la société, qu'on veuille dire pourquoi et comment il est nécessaire à l'enfant ?

Nécessaire à son intelligence? On suppose donc que l'étude exclusive des auteurs chrétiens dans les classes inférieures ne développerait pas assez l'intelligence de l'enfant? Ce qui développe l'intelligence, ce qui la nourrit et la fortifie, c'est la vérité. Or, à moins de blasphème, on ne peut nier que, dans un seul classique chrétien, il n'y ait plus de vérité, et de vérité pure, que dans tous les auteurs païens.

Nécessaire à son cœur? Ce qui nourrit et vivifie le cœur, c'est la charité. Or, à moins d'impiété, il est encore impossible de nier que, dans un seul classique chrétien, la charité ne soit mieux enseignée, plus efficacement persuadée, que dans tous les livres païens, qui n'en contiennent pas même le nom.

Nécessaire à son imagination? Connaît-on dans les auteurs païens quelque chose de plus riant, de plus varié, de plus gracieux, de plus flatteur pour l'imagination des enfants, que les admirables récits de la Bible, les vies si *poétiques* d'un grand nombre de saints, ou les actes si dramatiques des martyrs?

Nécessaire à son instruction littéraire? Quelles sont donc les notions qui se trouvent dans les auteurs païens élémentaires? quelle en est la nécessité? L'*Appendix de Diis*, le *Cornelius*, l'*Epitome historiæ græcæ*, les *Fables de Phèdre*, le *Selectæ e profanis*, et quelques autres, voilà bien les classiques païens élémentaires. Tout cela compose-t-il un riche trésor de connaissances, et de connaissances nécessaires surtout? Eh bien! qui empêche de donner autrement et plus tard ces connaissances? Le professeur a mille moyens de combler cette lacune.

En revanche, nos classiques, exclusivement chrétiens pendant les premières années, apprendront à l'enfant une

foule de choses *nécessaires*, que, sans eux, il court risque de ne jamais savoir. Mais supposons, ce que je n'admets pas, qu'il soit impossible de tout concilier, lequel vaut le mieux : connaître un peu moins les aventures variées de Jupiter, des dieux et des déesses, et un peu plus l'histoire de la création et des patriarches ; un peu moins Romulus ; Tarquin, Lycurgue, Miltiade, Cécrops, et un peu plus saint Pierre, saint Paul, Constantin, Théodose : un peu moins les oies du Capitole et les poulets de Claudius, et un peu plus nos mystères et nos martyrs ; un peu moins de mythologie, et un peu plus de christianisme?

Nécessaire à son instruction religieuse? Ceci paraît un peu fort. Tel est cependant l'avis de personnes respectables, dont une entre autres s'exprime en ces termes : « Des hommes dont nous admirons le zèle... produisent de très-belles théories qui tendent à exclure des écoles les écrivains de l'antiquité païenne, et à n'y admettre que les auteurs chrétiens. Une vieille expérience ne nous permet pas de partager leur opinion. Un pareil système, s'il était mis à exécution, amènerait des résultats très-opposés à ceux que l'on se propose. On sait qu'au sortir des colléges la plupart des enfants éprouvent, les uns de la répulsion, les autres de l'indifférence pour tous ces grands auteurs de l'antiquité qu'ils ont étudiés dans leurs classes. Ce dégoût est une conséquence de la contrainte exercée sur leur volonté, des peines qu'ils ont éprouvées, de cette familiarité qui provient d'une longue habitude de voir et de lire ces ouvrages classiques ; et, néanmoins, on conviendra que ces ouvrages, écrits avec beaucoup de charme, sont propres à captiver l'intérêt des enfants. Que fera-t-on en les remplaçant par d'autres livres plus graves? On augmentera le dégoût que l'étude inspire aux enfants.

Cette fois, arrivés au terme de leurs humanités, ce sera la littérature sacrée, les chefs-d'œuvre de l'antiquité chrétienne, et peut-être même les enseignements de la religion, qu'ils repousseront comme fastidieux et pénibles, et, à cet âge où les passions sont si vivement entraînées au mal, ils étudieront librement, non plus dans des éditions corrigées, mais dans les éditions complètes, les œuvres de ces auteurs païens qu'on aura voulu les laisser entièrement ignorer. »

Pour toute réponse, on pourrait se contenter de demander aux personnes qui font l'objection : En avez-vous essayé?... Mais si, comme il est impossible d'en douter, *aucune expérience sérieuse* ne sert de base à une pareille opinion, elle s'appelle un *préjugé*. Afin de le légitimer, on aurait tort de prendre le dégoût des enfants pour les auteurs païens, comme thermomètre de leur dégoût à l'égard des auteurs chrétiens. L'homme est fait pour la vérité : *anima naturaliter christiana*. Dès lors, il faut nier la nature de l'homme, ou il faut reconnaître entre l'âme de l'homme et la vérité un attrait réel. Dans l'enfant, cet attrait a d'autant plus de douceur et de force, que l'innocence n'a aucun motif de craindre la vérité : elle la recherche au contraire avec une ardente curiosité, elle la trouve avec bonheur.

Le classique païen, ne satisfaisant pont à cette inclination naturelle de l'enfant, doit le fatiguer et le dégoûter. Il le fatigue et le dégoûte, en effet, par le fond et par la forme : par le fond, qui n'est pas la vérité, ou du moins la vérité chrétienne; par la forme, qui est transpositive et elliptique, c'est-à-dire tout à fait insolite pour l'enfant, et en opposition constante avec la forme logique de sa langue maternelle. Ce double inconvénient dispa-

raît avec les auteurs chrétiens. Le fond attire : c'est la vérité avec tout son merveilleux, avec tous ses charmes, avec toutes les conditions requises pour remuer toutes les fibres du cœur. La forme plaît aussi, ou du moins ne fatigue pas, attendu qu'ayant de nombreux rapports avec la construction et la physionomie de nos langues modernes, elle se laisse facilement deviner.

Remarquons ensuite que l'objection va plus loin qu'on ne voudrait. Elle donne lieu à cette légitime conséquence qu'on ne devrait pas faire étudier le catéchisme aux enfants de peur que la *contrainte exercée sur leur volonté, les peines qu'ils ont éprouvées, la familiarité qui provient d'une longue habitude, ne leur fassent repousser pour toujours les enseignements de la religion comme fastidieux et pénibles*. L'expérience prouve, au contraire, que c'est l'étude assidue et longtemps prolongée des auteurs profanes qui dégoûte de l'étude de la religion. Je me dispense de citer sur ce point les témoignages de saint Augustin et de saint Jérôme; le respectable ecclésiastique auquel je réponds les connaît parfaitement.

Il me permettra de lui faire remarquer, avec un professeur très-expérimenté, que l'étude de la religion n'est pénible à la jeunesse que parce que, dans notre organisation pédagogique, cette étude est en dehors de son système d'instruction littéraire, et qu'elle n'apparaît que sous forme de hors-d'œuvre. « Votre système appelle toute l'intelligence des élèves sur les hommes et les choses du paganisme ; c'est là-dessus qu'ils exercent les plus précieuses facultés. Si, dans une pareille situation, vous venez leur parler religion, c'est, en réalité, les faire sortir du milieu d'idées que vous leur avez rendu familier, c'est les dépayser. Nous croyons au contraire qu'avec un système

dans lequel les auteurs, c'est-à-dire les objets mêmes de l'étude, seraient chrétiens, et où, par conséquent, l'intelligence serait sans cesse exercée sur la vérité chrétienne traduite, exprimée de mille manières différentes, les études seraient tout à la fois plus élevées, plus intéressantes, et exciteraient chez le jeune homme un entraînement, un goût, une sorte de passion et d'enthousiasme bien supérieurs à tout ce qu'on peut obtenir dans le système païen.

« Nous dirons encore que, dans ce système, la position des maîtres qui veulent attirer l'attention de leurs élèves sur des sujets et des ouvrages religieux est extrêmement délicate, ou, pour parler plus franchement, qu'elle est entièrement fausse. En effet, ils ne pourront réussir à opérer cette diversion qu'en classe, en donnant certains devoirs exceptionnels, et, par conséquent, rares. Nous ajouterons que le père et la mère de famille, malgré leur autorité plus grande, trouveront cependant des obstacles semblables. Là, comme au collége, tout ce qui ne sera pas compris dans le programme des études, j'allais dire dans le programme du baccalauréat, sera jugé par l'enfant, par le jeune homme, comme une perte de temps. L'esprit de la jeunesse est d'une logique remarquable, et qui fait justice de toutes les contradictions. Aussi, je dis que, dans un système d'études païennes, il sera impossible de lui faire accepter de bonne grâce des hors-d'œuvre chrétiens (1). »

Nécessaire à sa persévérance dans le bien? Eh! oui, des hommes sérieux ont avancé que l'étude exclusive des auteurs chrétiens exposerait les enfants à de graves dangers

(1) Cl. Gourju, prof. de phil., etc.

en les faisant passer subitement, et sans y être préparés, du christianisme au paganisme, dont les auteurs seraient vus dans les classes supérieures. Si l'étude du paganisme est une tentation, évidemment le meilleur moyen d'en amortir les attaques, c'est, d'une part, d'en éloigner les enfants le plus longtemps possible; d'autre part, de les y préparer en les nourrissant fortement de christianisme. D'où il résulte que le secret le plus sûr pour affronter sans danger ou avec moins de danger l'étude du paganisme, c'est l'étude sérieuse et longtemps exclusive des auteurs chrétiens.

Sous une autre forme, cette objection est celle de quelques personnes qui prétendent que le moyen de voir le monde, les bals et les spectacles sans danger pour les mœurs, c'est de les fréquenter de bonne heure : à peu près comme le moyen de se rendre insensible au feu à vingt-cinq ans, c'est de s'y jeter à quinze ans. Il y a longtemps que les Pères de l'Église et saint Jérôme en particulier ont fait justice de ce singulier préservatif de l'innocence. Votre Grandeur elle-même a écrit sur ce sujet, *identique* à celui que je traite, des pages si pleines de sens, qu'elle me permettra d'en citer quelques lignes. « C'est surtout, dit-elle, quand il s'agit de la pureté des mœurs que l'éducation du premier âge doit redoubler de zèle et entourer les enfants des *précautions les plus attentives* et de la plus sévère vigilance.

« Fénelon voulait qu'on évitât absolument *les spectacles publics et tous les autres amusements passionnés*, qui ne sont propres qu'à donner aux enfants le goût des choses dangereuses et ne peuvent manquer d'ailleurs de leur faire trouver fades tous les plaisirs innocents. . Fénelon allait jusqu'à vouloir qu'on inspirât aux enfants l'*horreur*,

c'est l'expression dont il se sert, l'*horreur* de tous ces divertissements empoisonnés et des autres vanités corruptrices, des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties qu'on se permet si souvent devant les enfants ou qu'on leur permet à eux-mêmes... Des *âmes toutes neuves, non exercées et vides de tout, seraient bien moins éloignées de la sagesse que celles qui ont recueilli et portent avec elles des semences perfides*. Alors, du moins, la *seconde éducation* ne se consumerait pas presque entière à combattre et à détruire les vicieuses impressions de la première, et l'on ne serait pas réduit à *s'applaudir comme d'un succès* complet, lorsqu'on est parvenu à *guérir le mal déjà fait* (1). »

On ne saurait trop méditer ces judicieuses paroles; aussi je remets à demain la suite de la discussion.

Daignez agréer, etc.

XXIV

Nevers, le 31 mai 1852.

Monseigneur,

En faveur du mélange continuel des auteurs païens et des auteurs chrétiens, on fait encore valoir d'autres

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 123, 124.

motifs. On dit : « Conservons les chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne, mais introduisons, en même temps, *dans chaque classe*, un ouvrage grec et un ouvrage latin des Pères de l'Église : cette étude simultanée est nécessaire à la connaissance parfaite du grec et du latin. »

J'ose croire que cette étude simultanée dans chaque classe est le vrai moyen de ne connaître jamais ni le grec ni le latin, et de faire baisser encore le *niveau des études* déjà si bas, sous tous les rapports, et sous celui de la science des langues en particulier. Ici les faits sont péremptoires.

Depuis la Renaissance nous nous livrons à peu près exclusivement à l'étude du grec et du latin païen : où sommes-nous arrivés malgré cette étude exclusive et enthousiaste ? Nous ne savons ni le grec ni le latin. Sur environ trois mille jeunes gens qui se présentent chaque année aux épreuves du baccalauréat, il n'en est pas un qui *sache le grec*. Sur ce point, nul témoignage n'est plus irrécusable que celui de M. Lenormant.

Voici où en était la science grecque en 1820 : « J'avais fait, dit-il, comme les autres, et *généralement sous de bons professeurs*, le cours d'études de cette fameuse Université. *On trouvera mon nom parmi les lauréats de l'époque ;* et pourtant, lorsque des goûts et une direction d'idées fort distincts de ce qu'on m'avait appris au collége éveillèrent en moi le désir de remonter sérieusement à la source des études classiques, dès la première épreuve, JE ME SENTIS D'UNE IGNORANCE FABULEUSE. En était-il ainsi de tous mes compagnons ? Ce que je me rappelle, c'est qu'en rhétorique, où *nous étions censés* expliquer Démosthènes, *dans le premier collége de Pa-*

ris, parmi nos condisciples, il n'y avait de capable de traduire à livre ouvert deux phrases du premier orateur de l'antiquité qu'UN pauvre diable amplement disgracié de la nature, et dont l'existence n'a été depuis qu'une suite de déboires et de souffrances au sein de la plus humble condition. »

Quant au latin, il y a trois cents ans que nous le *désapprenons*, et, pour peu que cela continue, il ne se trouvera plus, en France, un homme capable de *faire en latin l'épitaphe de la langue latine*. « L'enseignement, écrivait naguère un fonctionnaire considérable de l'Université, est limité à un petit nombre, *inutile* et *dangereux pour la plupart* de ceux qui sont compris dans ce nombre, *incomplet et mauvais pour tous*. Même le *grec* et le *latin*, ces objets apparents des études collégiales, sont *mal enseignés*; la preuve en est que TOUS les élèves ignorent le grec, et qu'AUCUN ne sait bien le latin. Au reste, pour la valeur scientifique de l'enseignement en France, il existe une infaillible pierre de touche : ce sont les examens dits du baccalauréat. Eh bien ! je le déclare franchement : il y a sept ans que j'ai fait pour la première fois de ces examens, et depuis sept ans je n'ai pas trouvé UN seul candidat sur DIX qui répondît *même passablement* (1). »

Au témoignage de M. Arnoult se joint un témoignage plus grave : c'est le vôtre, Monseigneur. Après avoir proposé de sages réformes dans l'enseignement, vous ajoutez : « Par là, on ferait disparaître ce système ABRUTISSANT et tyrannique que j'ai signalé, et, avec lui, ces

(1) Lettre de M. Gatien Arnoult, prof. de phil. à la Faculté des lettres de Toulouse.

tristes classes de dix-neuvième, de neuvième et même de huitième, qui ne sont pour les enfants qu'un temps perdu et odieux après lequel ils ne savent ni le *français*, ni le *latin*, ni le *grec*, et deviennent souvent, d'ailleurs, incapables de rien apprendre, de rien savoir autre chose. Hélas! me disait avec douleur un des professeurs les plus distingués de l'enseignement officiel, *ils ne les savent même pas après la rhétorique*. Les statistiques révèlent, en effet, que *plus de la moitié* des jeunes gens élevés dans les établissements d'instruction publique en France, et qui se présentent chaque année au baccalauréat, sont *refusés*, ne sont *pas même admis à l'examen*, à cause des *contre-sens* et des *fautes d'orthographe grossières* qu'ils font dans une *version latine de quelques lignes* (1). »

Au lieu de se relever depuis l'époque où Votre Grandeur constatait cette triste décadence, le *niveau* s'est encore abaissé. Au mois de juillet de l'année 1851, *huit cent cinquante* élèves se sont présentés aux examens, SEPT CENTS ont été refusés pour la version ! Ainsi, le tableau suivant des études universitaires, tracé récemment par le professeur de philosophie d'un des plus importants lycées de France, et publié par vous-même, Monseigneur, est encore d'une vérité *adéquate*.

« Ce niveau, dit-il, est présentement *si bas*, que c'est une question de savoir s'il peut *baisser encore*. Partout, même à Paris, où nos habitudes de centralisation expédient, chaque année, les plus *brillants sujets* de la province, la moyenne des classes est *déplorablement faible*. A Paris, entre les cinq ou six premiers et le reste de la classe, *il y a un abîme ;* il y en a *un autre* entre les dix

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 246, 247.

suivants et ce qu'on appelle la queue de la classe. Or, cette queue *est interminable ;* si bien qu'entre le vingtième et le soixantième, il n'y a pas de *différence sérieuse.* Le *soixantième* est un *zéro,* le *vingtième* un *infiniment petit.*

« Dans les départements, c'est la même chose, si ce n'est que la classe est décapitée des cinq ou six élèves d'élite que les lycées parisiens contiennent, et qui semblent absorber à leur profit toute la séve de l'Université.

« Ces appréciations se vérifient de la manière la plus irréfragable et la plus triste aux épreuves du baccalauréat. Les facultés ne sont *pas bien méchantes ;* et cependant la proportion des candidats refusés pour n'avoir pas su faire *passablement* une version est vraiment *formidable.*

« Quant aux épreuves orales, je prie Dieu de toute mon âme qu'il *n'y amène jamais un spectateur allemand ou anglais,* ou du moins qu'il épargne à mon amour-propre national *la douleur et l'humiliation de m'y trouver à côté de lui.* Je n'ai pas le courage d'en dire davantage : ON PEUT ALLER VOIR (1). »

Si l'étude *exclusive* du latin païen n'a pu prévenir un pareil résultat, qu'arrivera-t-il lorsqu'on aura dans chaque classe un *chef-d'œuvre de l'antiquité* païenne et un *ouvrage latin* des Pères de l'Église? Comme il y a deux sociétés différentes qui ont parlé le latin, il y a aussi deux langues latines distinctes, bien que composées l'une et l'autre, du moins en général, des mêmes éléments. Vouloir les faire apprendre simultanément, c'est vouloir faire étudier en même temps l'italien et l'espagnol, par exemple ; c'est donner lieu à des difficultés nouvelles et obtenir pour

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 240.

résultat ou l'ignorance des deux langues, ou je ne sais quel idiome bizarre qui ne sera ni le latin chrétien ni le latin païen.

Ici, je peux appliquer, *a fortiori*, les judicieuses observations de Votre Grandeur : « Je dois signaler, dit-elle, une autre contrainte imposée parmi nous à la plupart des enfants, et sur laquelle on se plaît généralement à fermer les yeux. Je veux parler de l'*étude simultanée* du français et du latin, à laquelle on condamne quelquefois l'âge le plus tendre ; c'est pour les enfants, même le mieux doués, une tyrannie intellectuelle et véritablement odieuse, et dont les conséquences sont souvent *lamentables*. Et cependant, quoi de plus commun? Mais comment ne voit-on pas que l'étude simultanée de deux grammaires, auxquelles on ajoute quelquefois, par surabondance de zèle, la grammaire grecque, écrase ces jeunes esprits, déconcerte leur mémoire, *trouble et embarrasse tout leur développement intellectuel?*... Quand il n'y aurait que cette multitude de mots qui signifient la même chose et qui ne se ressemblent pas, il n'en faudrait pas davantage pour qu'ils ne puissent retenir ni les uns ni les autres. Ne sait-on pas qu'à cet âge, saisir des analogies, comprendre des rapports généraux et des dissemblances abstraites, est presque impossible, parce qu'un enfant ne juge, ne compare, ne déduit, ne raisonne presque pas? il lui faut des *idées simples* ou des images (1).

Voilà, pour la connaissance du grec et du latin, le résultat de l'étude simultanée, dans chaque classe, d'un chef-d'œuvre de l'antiquité païenne et d'un ouvrage latin des Pères de l'Église!

(1) *De l'Éduc.*, t. I, p. 242.

Quant au résultat moral, je crains qu'il ne soit guère moins déplorable.

Si l'enfant n'est pas capable de comparer des mots avec des mots, des règles de syntaxe avec des règles de syntaxe, comment veut-on qu'il compare entre eux des règles de morale, des principes de justice, des motifs différents d'actions semblables en apparence? Au lieu de se former une morale parfaitement chrétienne, n'est-il pas à craindre qu'il ne se forme une morale mélangée de maximes et d'idées païennes? Dans ce champ ensemencé d'ivraie et de bon grain, ne verra-t-on pas lever des générations, ivraie et froment, mélange sans nom de religiosité et d'impiété, d'ordre et de désordre; profanant les mots et les choses du christianisme en faisant servir les uns à désigner des actes coupables, et les autres à justifier les utopies les plus antichrétiennes; effrayant le monde bien moins encore par leurs excès et leurs sinistres projets que par l'espèce de bonne foi avec laquelle elles les annoncent? Ne sera-ce pas un moyen de plus de perpétuer ce phénomène monstrueux signalé par M. le comte de Montalembert avec une si éloquente indignation, et qui a fait dire à un écrivain distingué : « *De tout cet amalgame bizarre de doctrines opposées, de fragments décousus et mal compris, est sorti le carnaval socialiste*, que nous voyons défiler devant nous, invoquant en même temps Platon et saint Chrysostôme, la morale de Sparte et celle de l'Évangile (1). »

(1) Fr. Danjou, *du Pagan. dans l'éducat.*, p. 24. N'a-t il pas fallu une discussion sérieuse et de plusieurs mois pour prouver au journal *la Presse* que le socialisme et le communisme ne sont ni dans l'Évangile ni dans les Pères, où elle les trouvait à chaque page? et Dieu veuille qu'elle ne les y trouve plus!

De tout cela il résulte que le mélange du christianisme et du paganisme dans les auteurs classiques et dans chaque classe ne vaut absolument rien, ni sous le rapport littéraire, ni sous le rapport moral.

La conséquence est qu'une seule chose peut remédier au mal : L'UNITÉ. Étudiez d'abord exclusivement la langue latine de l'Église et la morale de l'Église ; puis, quand les jeunes gens seront fortement nourris de foi, et qu'ils posséderont bien la langue latine chrétienne, faites-leur étudier, si vous le croyez utile, les auteurs païens. Tout autre système est faux, stérile, périlleux.

Le baccalauréat même, qu'on oppose, pour repousser l'introduction exclusive des auteurs chrétiens dans les classes inférieures, ne sera pas compromis. Aux preuves que j'en ai données dans mon ouvrage (1), je me contenterai d'ajouter qu'au point d'*abaissement* et de *nullité* où en est la science actuelle des candidats, si le baccalauréat n'a rien à gagner à la réforme demandée, *il n'a rien à perdre*.

Mais, dit-on, ce qui perdra, c'est le beau latin, c'est le goût, c'est la connaissance exquise de la forme ! Ah ! voici en effet, après la routine, la grande objection. Bien qu'à mes yeux elle soit la plus vaine de toutes, Votre Grandeur me permettra d'y consacrer un sérieux examen, non pas pour vous, Monseigneur, qui connaissez toute la frivolité d'un pareil prétexte, mais pour quelques personnes qui en font tout à la fois leur idole et leur massue.

Je me permettrai d'abord une première remarque, c'est que cet engouement pour la forme, et pour la

(1) *Ver rongeur*, p. 328. *Prosp. de la Bibl. des classiq. chrét.*, 11.

forme païenne, est une des plus humiliantes et des plus fâcheuses conséquences de la Renaissance. Culte exclusif de la forme, la Renaissance nous a habitués à ne chercher partout que la forme, à n'adorer, à ne cultiver, à n'admirer que la forme. Constamment l'instruction a eu pour but *d'apprendre à bien dire, beaucoup plus qu'à bien faire*. Qu'en est-il résulté depuis trois siècles? Je n'ai pas besoin de le dire.

Venant ensuite à la forme ou à la beauté dans le langage, je dis :

Dans toute langue, il y a deux choses : le fond et la forme; l'idée et la parole qui l'exprime. De gré ou de force, tout le monde convient que, pour le fond, la langue latine chrétienne a une supériorité incontestable sur la langue latine païenne; ce qui veut dire, en termes fort clairs, que l'humanité chrétienne possède un trésor de vérités que le paganisme ne connut jamais. Ce point acquis, la discussion pourrait finir. Dès qu'il est prouvé que l'idiome chrétien l'emporte pour le fond sur l'idiome païen, sa cause est gagnée, et nous sommes nous-mêmes pleinement justifiés de le faire étudier de préférence aux jeunes gens. Lequel vaut mieux, en effet : les initier à une langue riche de vérités ou à une langue riche de mots; leur apprendre à bien vivre plutôt qu'à bien dire; faire des hommes et des chrétiens avant de former des humanistes et des rhéteurs? N'est-il pas temps que notre instruction classique cesse d'être une grande futilité, pour ne rien dire de plus? La main sur la conscience, que reste-t-il de bon, d'utilement applicable à la conduite de la vie publique et privée, de notre étude si curieuse de la forme païenne?

Vainqueur, sans coup férir, sur la question de l'idée,

nous sommes rudement attaqué sur le terrain de la forme. « La forme est le privilége exclusif du latin païen ; la forme, la forme ! » Voilà le rempart derrière lequel nos adversaires se retranchent et se défendent en désespérés. Nous acceptons le débat ainsi restreint. Discutons ; mais commençons par nous entendre.

Forme ici veut dire beauté. Or, il y a forme et forme, beauté et beauté. Il y a dans chaque langue une forme qu'on peut appeler *éternelle*, et une forme *accidentelle*. La première résulte de la clarté, de la brièveté, de la force, de la propriété des termes, et autres qualités du style sagement combinées. Celle-là n'est ni païenne ni chrétienne ; elle appartient à tous les peuples, chez qui elle se révèle avec plus ou moins de perfection. C'est ainsi que, dans l'art, la connaissance et l'usage de la ligne droite ou de la ligne courbe, les conditions de solidité pour un édifice, certains axiomes de géométrie et autres principes élémentaires, ne sont ni païens ni chrétiens ; ils sont l'apanage commun de l'humanité. On ne prétend pas sans doute que le christianisme ait déshérité l'Église de ces notions vulgaires, au point de la rendre inhabile à donner à sa langue ces qualités qui sont du domaine public, et qui constituent la beauté immuable du langage humain. Si on ose en venir jusque-là, nous attendons qu'on justifie cette prétention exorbitante par des preuves positives et par des comparaisons sans réplique. Nous attendons, par exemple, qu'on nous montre dans le paganisme quelque chose de plus nerveux que Tertullien, de plus limpide que saint Grégoire, de plus harmonieux que saint Bernard, ou de plus net que saint Thomas.

La seconde, c'est-à-dire la forme accidentelle, varie

avec les peuples. Elle dépend de leur génie, de leur culture, et surtout de leur religion. Elle est païenne ou chrétienne, sensualiste ou spiritualiste, suivant que les peuples eux-mêmes sont dominés par la chair ou par l'esprit.

Une société dominée par la chair, par conséquent plongée dans le matérialisme, ne connaît, n'estime, n'admire, ne cultive guère que la forme ou beauté matérielle : son adoration ne s'élève pas plus haut ; car son horizon ne s'étend pas au delà. L'antique société romaine était profondément matérialiste. Expression de cette société, la langue latine païenne traduit la beauté matérielle ; elle la recherche, elle la reflète, elle la peint à sa manière et de son mieux, comme l'art lui-même : simple écho, elle ne peut redire autre chose. Le redire avec toute la *vérité* possible constitue sa beauté propre.

Ainsi, la forme, ou la beauté de la langue latine païenne, *en ce qu'elle a de purement païen*, est de la même nature que la forme ou la beauté de l'art païen. C'est la beauté sensible ; c'est la forme arrondie, potelée, sensuelle, des Vénus et des Cupidons ; la forme *anatomique* du Méléagre ou de l'Apollon du Belvédère. C'est une beauté sans doute, mais non la beauté de l'ordre le plus élevé. Loin d'être le rayonnement du monde supérieur, elle est trop souvent un *lenocinium* qui matérialise l'esprit, au lieu de spiritualiser la matière.

N'admirer, ne prêcher, ne cultiver, ne goûter que cette beauté-là dans le langage comme dans l'art, c'est soutenir la supériorité de la peinture et de l'architecture païennes sur la peinture et l'architecture chrétiennes ; la supériorité de la chair sur l'esprit ; la supériorité du monde matériel sur le monde spirituel ; c'est, en fait de

goût, tenir le christianisme pour non avenu; c'est rétrograder de dix-huit siècles. Soutenir qu'il faut étudier cette beauté-là pendant sept ans, sous peine de ne pas savoir le *beau latin*, c'est prétendre ou qu'il n'y a d'autre architecture que celle de Vitruve, ou qu'on ne peut connaître le style ogival sans avoir cultivé pendant sept ans le style dorique.

Organe d'une société éminemment spiritualiste, le latin chrétien reflète au même degré la beauté spiritualiste. Il la recherche, il la cultive, il la traduit, il la peint à sa manière et de son mieux, comme l'art lui-même : simple écho, il ne peut redire autre chose. Le redire avec toute la *vérité* possible constitue sa beauté propre. Ainsi, la forme, ou la beauté du latin chrétien, *en ce qu'elle a de purement chrétien*, est de la même nature que la forme ou la beauté de l'art chrétien. C'est la beauté des vierges du B. Angelico, de Francia, du Pérugin; c'est la beauté de l'ogive, la beauté de la cathédrale de Reims ou de la Sainte Chapelle de Paris; c'est la beauté de l'ordre le plus élevé; c'est la beauté du monde supérieur entrevu par les yeux de la foi.

De toutes ces considérations il résulte que dans la langue latine chrétienne la forme l'emporte autant sur la forme païenne que l'idée chrétienne ou l'art chrétien l'emporte sur l'idée païenne ou l'art païen. Si, réunissant maintenant le fond et la forme, nous examinons la question dans son ensemble, la supériorité du latin chrétien deviendra plus évidente encore.

Une langue n'étant que l'*expression* d'une société, on peut affirmer, *a priori*, que la langue d'une société est d'autant plus belle, que cette société elle-même est plus parfaite. Or, le latin chrétien est l'organe de la so-

ciété la plus éclairée, la plus vertueuse, la plus puissante, en un mot, la plus parfaite qui fut jamais. Sous peine de contradiction dans les termes, il faut donc conclure que cette langue est et doit être, sous tous les rapports, la plus belle des langues. Ne serait-il pas étrange, inexplicable, que sur tout le reste, en peinture, en architecture, en connaissance de Dieu, de l'homme, du monde, le christianisme eût fait faire à l'humanité d'immenses progrès, progrès qu'on avoue, et que, sur le seul point du langage, il fût resté stationnaire, voire même barbare? Pour nous, nous affirmons que LA LANGUE DE L'ÉGLISE EST A LA HAUTEUR DE L'ÉGLISE ELLE-MÊME.

De même que l'homme est d'autant plus parfait qu'il se spiritualise davantage, ainsi une langue est d'autant plus belle qu'elle est plus spiritualiste. Ce point établi, il sera démontré que la *forme païenne*, cette chère idole de nos honorables adversaires, loin d'être une qualité, est relativement un défaut. Or, une langue est d'autant plus spiritualiste qu'elle se montre, d'une part, plus dégagée des formes accessoires qui obscurcissent la pensée ou qui constituent la beauté sensuelle; et, d'autre part, plus apte à exprimer toutes les idées métaphysiques et à peindre les charmes de la beauté spirituelle. Ainsi, la vraie beauté, le mérite supérieur de l'architecture chrétienne, est de spiritualiser en quelque sorte la matière; de n'en conserver que ce qui est rigoureusement nécessaire pour servir d'appui à la pensée et au sentiment; de la manier, de l'assouplir, de la découper, de la dominer, de s'en jouer comme le Créateur lui-même s'est joué des éléments, pour en former les merveilles qui reflètent avec tant d'éclat ses adorables perfections.

Eh bien! tandis que la langue païenne, comme l'architecture païenne, expression d'une société matérialiste, donne tout ou presque tout à la beauté ou à la forme matérielle, en demeurant inhabile à exprimer la beauté de l'ordre surnaturel; la langue latine chrétienne, comme l'architecture chrétienne, organe d'une société spiritualiste, se montre beaucoup moins esclave de la forme et infiniment propre à rendre tout ce qui est de l'ordre spirituel. En un mot, comme nulle construction n'est plus dégagée de la matière, n'est plus *aérienne* qu'une belle cathédrale gothique : de même nulle langue n'est plus spiritualiste que la langue de l'Église, par conséquent plus belle de la vraie et solide beauté.

Il serait facile d'ajouter de nouvelles preuves à l'appui d'une vérité que le bon sens chrétien révèle à chacun de nous (1); mais il est temps de finir.

Je ne puis mieux résumer cette discussion que par les paroles d'un juge dont personne ne niera la compétence : « J'ai exprimé, m'écrit M. le comte de Montalembert, les mêmes pensées que vous sur la *supériorité* et l'*originalité* de l'art, de la science, de la poésie catholique, et spécialement de ce *latin chrétien* créé par les Pères de l'Église, et si admirablement adapté à tous les besoins intellectuels par les écrivains du moyen âge... Il y a vingt ans on riait de ceux qui osaient mettre la cathédrale de Reims au-dessus de Saint-Pierre de Rome; et je me souviens d'avoir été à peu près traité d'impie et d'imbécile par un homme respectable à qui j'avais manifesté cette préférence en 1839. Dans trente ans peut-être on rira du chrétien qui hésitera à mettre, *sous tous les*

(1) Voir Préf. des *Homélies* classiques *de saint Grégoire le Grand.*

rapports, les Pères et les grands écrivains du moyen âge au-dessus des auteurs classiques et de leurs imitateurs modernes (1). »

Mais enfin, me dira-t on, quelle place réservez-vous aux auteurs païens? Il faut bien qu'on les connaisse; vous-même ne les excluez pas; quelle place leur réservez-vous? — Aux personnes qui renouvelleraient cette question, à laquelle j'ai déjà répondu ailleurs, je dirai : Toute la place que vous voudrez, *pourvu que la foi et les mœurs ne puissent en souffrir*. Quand vous aurez changé l'*esprit* de l'enseignement; quand vous ne ferez plus du paganisme le type du beau et du bon en littérature, en poésie, en peinture, en sculpture, en architecture, en philosophie, en institutions sociales; quand vous n'en ferez plus le lait de l'enfant ni le pain de l'adolescent; quand, à l'exemple des Pères de l'Église et du moyen âge, vous commencerez par nourrir de christianisme les générations chrétiennes, et que vous ne leur présenterez le paganisme que dans un âge plus avancé et seulement comme *adminiculum* de leur foi et de leur amour pour le christianisme; en un mot, quand vous enseignerez le paganisme *au profit du christianisme et au détriment du paganisme;* alors le paganisme ne sera plus qu'un *moyen* au lieu d'être un *but*, alors la *foi* et les *mœurs* seront en sûreté, et vous connaîtrez la place que je réserve aux auteurs païens dans l'éducation de la jeunesse chrétienne.

On dit encore : Vous attachez aux classiques une importance exagérée : faire des thèmes et des versions avec des auteurs chrétiens ou avec des auteurs païens, c'est

(1) Lettre du 25 octobre 1851.

chose à peu près indifférente. — Écoutez ce qu'en disent, à quinze siècles de distance, deux des plus puissants génies que le monde ait connus : saint Augustin et Napoléon. Le premier perdit l'innocence et le second la foi en faisant des thèmes et des versions avec les auteurs païens, c'est-à-dire en faisant cette chose qui, aux yeux de beaucoup de personnes, est à peu près indifférente.

J'ai rapporté ailleurs les paroles de saint Augustin, voici celles de Napoléon :

« Voyez un peu, s'écrie Napoléon, la *gaucherie* de ceux qui nous forment : ils *devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie*, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements et nous prépare à résister à la croyance passive. Et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains, avec leurs myriades de divinités. TELLE A ÉTÉ, POUR MON COMPTE ET A LA LETTRE, LA MARCHE DE MON ESPRIT. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru ; mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans (1). »

Si deux âmes de cette trempe, deux génies comme Napoléon et saint Augustin, déclarent avoir été mortellement atteints par l'influence du paganisme classique, quels effets doit-elle produire sur cette innombrable multitude de faibles esprits qu'on jette, dès l'enfance, dans ce torrent infernal, *flumen tartareum*, comme l'appelle saint Augustin ?

Et cela paraît une chose à peu près indifférente !

On dit encore : Ayez de bons professeurs, et vous ferez des chrétiens avec Ovide et Quinte-Curce, tout aussi

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. II, p. 123.

bien qu'avec la Bible et les Pères de l'Église. Les classiques ne sont rien, les hommes sont tout. — Cela revient à dire : Vous voulez apprendre à jouer de tel instrument, prenez-en un de tout autre genre. Pourvu que vous ayez un habile maître, vous êtes sûr de réussir : l'instrument n'est rien, l'homme est tout.

De bons professeurs, des professeurs chrétiens! mais ont-ils manqué à l'Europe depuis trois cents ans? Depuis la Renaissance jusque vers la fin du siècle dernier, par qui était donné l'enseignement dans les colléges et dans les universités? n'était-ce pas par des professeurs chrétiens? Qu'ont-ils empêché?... Ressuscitez tous les ordres religieux, replacez-les à la tête de l'éducation publique, et, si on continue le même système, vous aurez le même résultat; trois siècles sont là pour le prouver. Il faut donc changer et la *lettre* et l'*esprit* de l'enseignement; ne plus faire du paganisme un *but*, mais un *moyen;* non plus une idole qu'on encense, mais un escabeau dont on se sert et qu'on foule aux pieds en s'en servant.

Arrivé au terme de mon travail, permettez-moi, Monseigneur, de répéter ce que j'ai dit en commençant : je désavoue toute parole qui paraîtrait peu conforme au profond respect que je professe pour Votre Grandeur, ainsi qu'aux égards et à l'estime dus à tant de titres à mes honorables adversaires. Mon intention n'a été d'accuser ou d'offenser personne; ni les annotateurs, ni les éditeurs, ni les apologistes des livres païens, ni les admirateurs de la Renaissance. A mes yeux, leurs actes et leurs dispositions s'expliquent par l'habitude, l'entraînement, le culte voué dès l'enfance aux auteurs païens, le délaissement traditionnel de la littérature chrétienne, et d'autres causes encore que nous n'avons point posées, mais

dont nous subissons l'influence. D'un autre côté, j'ai dû signaler le danger; et, pour cela, citer des témoignages et des faits de nature à montrer que la *Renaissance est la plus redoutable épreuve que l'Église ait jamais subie.*

Pour me déterminer à entreprendre cette lutte laborieuse, il a fallu une conviction profonde du mal : comme, pour diriger mes efforts et soutenir ma bonne volonté, j'ai eu besoin des conseils et des encouragements si explicites et si glorieux des hommes dont le nom brille d'un si vif éclat dans la hiérarchie religieuse et sociale. Qu'ils daignent agréer ici l'expression publique de ma respectueuse reconnaissance.

Du reste, ce n'est pas ma cause que je défends; c'est la cause de la religion et de la société en Europe. Il est temps, il est plus que temps, de porter le remède à la racine du mal. Qu'on essaye de faire l'autopsie du corps social, et qu'on dise si, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, on n'y trouve pas des fibres païennes, des parties *gangrenées de Renaissance* et des germes de mort. Des symptômes alarmants qui trahissent la nature et la profondeur du mal, personne n'a fait un tableau plus saisissant que Votre Grandeur : on me saura gré de le placer ici.

« C'est l'éducation qui, par l'*influence décisive* qu'elle exerce sur l'enfant et sur la famille, éléments primitifs de toute société... *fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence...* Quand voit-on les peuples s'affaiblir, déchoir de leur grandeur et se précipiter à leur ruine? Quand les hommes leur manquent. Or, les hommes, sans doute, c'est Dieu qui les donne; mais, Dieu le voulant ainsi, c'est l'éducation qui les fait... Où en sommes nous à cet égard? Nous présen-

tons, *depuis longtemps déjà*, un spectacle étrange... Les hommes nous manquent! Où sont les hommes? C'est le cri, c'est la plainte universelle. Diogène, autrefois, sa lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi; nous lui ressemblons (1).

« Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd jusque dans l'éducation de la jeunesse; partout on aperçoit des menaces de ruines (2)... On doit se décider à le *comprendre* enfin ou à *périr* : quand tous les sommets de la société chancellent et s'affaissent, *c'est que depuis longtemps déjà la base défaille et s'écroule;* il faut restaurer les fondements si l'on veut sauver l'édifice! L'ÉDUCATION! L'ÉDUCATION! voilà le seul remède profond aux maux présents et à venir! Voilà le salut possible!... La dernière digue... est au moment d'être emportée... Partout on s'écrie que nous traversons une crise!... Une crise!... Qui nous assurera que ce n'est point une agonie? Qui nous dira que nous ne sommes pas un de ces peuples à qui le prophète du Dieu vivant criait autrefois : « *Veillez et priez, car le jour de votre chute est proche,* « *et les temps se hâtent d'arriver? Juxta est dies perditio-* « *nis, et adesse festinant tempora* (3). »

Maintenant, Monseigneur, permettez moi de vous le demander : le système d'éducation, tel qu'il se pratique depuis longtemps, qui a précipité les nations vers leur ruine, qui fait chanceler les sociétés sur leurs bases, qui met le monde à la veille d'une crise qui peut être son agonie, ou, du moins, qui n'a pu prévenir cette formida-

(1) *De l'Éduc.*, introd., p. 3, 4.
(2) Lettre, p. 18.
(3) *De l'Éduc.*, avant-propos.

ble décadence, est-il bon? est-il mauvais? Doit-il être maintenu? doit-il être changé?

Là est toute la question.

Comme vous, Monseigneur, j'ai vu le mal, et qui ne le voit aujourd'hui? Comme vous aussi, j'en ai cherché le remède *humain* dans l'éducation. C'est pour cela que je me suis permis de protester contre un système d'enseignement dont l'influence si puissante sur l'éducation a conduit la société, ou du moins ne l'a pas empêchée d'arriver au bord de l'abîme. Faut-il ajouter que le but de tant d'efforts est moins de faire reculer le monde dans la voie du mal que de préparer l'avenir?

Pour peu qu'on y regarde, le fait culminant qui se dégage de tous les faits contemporains, le fait qui grandit chaque jour avec une rapidité effrayante pour les uns, et consolante pour les autres, c'est la formation de deux grandes sociétés: la société du bien et la société du mal. Déjà plus de neutralité sérieusement possible entre les deux camps; plus de parti mitoyen: *Catholique* ou *Rationaliste;* tout ou rien; voilà le dernier mot religieux et philosophique de tout ce qui pense aujourd'hui en Europe.

Rien n'est omis pour faire passer ce fait métaphysique dans l'ordre des faits sociaux. Quand on songe à cette fièvre de *locomotion* qui s'est tout à coup emparée des nations; quand on songe à la prodigieuse connaissance des secrets de la nature que l'homme possède aujourd'hui; quand on songe qu'inventer, perfectionner, appliquer de nouveaux moyens de se transporter plus rapidement d'un point à un autre, est l'objet sur lequel se concentrent et la richesse et l'activité humaines, tout devient croyable, car tout devient possible. Déjà l'homme

ne connaît plus de distance, et ce mouvement inouï ne fait que commencer.

Or, gardons-nous de croire que tant de génie soit dépensé dans le but mesquin d'échanger plus promptement des marchandises : l'homme s'agite, et Dieu le mène. Quand les Romains pavaient avec tant de magnificence leurs larges voies, pour relier les unes aux autres toutes les parties de leur vaste empire, ils visaient à une grande unité matérielle. Mais Dieu avait un autre but : l'unité spirituelle. Manœuvres de Dieu, les Romains faisaient son ouvrage en ne croyant faire que le leur. Ce qu'ils étaient alors, les hommes le sont encore, ils le seront toujours : agents subalternes et souvent aveugles de la Providence. « Tout annonce, dit M. de Maistre, que nous marchons vers une grande *unité*... Nous sommes douloureusement broyés; mais, si de misérables yeux tels que les miens sont dignes d'entrevoir les secrets divins, nous ne sommes *broyés* que pour être *mêlés* (1). »

Quand donc, à l'aide de ces moyens prodigieux, les deux cités du bien et du mal se seront élevées à leur plus haute puissance, elles se coudoieront quelque temps sur le chemin de la vie, et finiront par en venir aux mains. Alors il y aura des luttes, près desquelles toutes les luttes passées ne sont que des jeux d'enfants. « Le commencement de ces choses, dit un écrivain distingué, est déjà arrivé. Dieu et le démon se préparent; le monde attend dans l'anxiété, l'Église dans la confiance; les anges regardent dans la prière, et le Christ tient la croix suspendue sur le monde (2). »

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, 77.
(2) Charles de Sainte-Foi, *Livre des peuples et des rois*, p. 55.

C'est donc autant en vue des maux du présent qu'en prévision des épreuves de l'avenir qu'il faut, ce me semble, élever les générations chrétiennes destinées à les subir, afin qu'elles soient en état de les subir d'une manière digne de Dieu et de l'Église. Or, les ÉLEVER, c'est les tremper comme l'acier en les plongeant dès l'enfance et longtemps dans l'esprit primititif, dans l'esprit parfaitement chrétien. Voilà pourquoi tout système d'éducation qui n'est pas complétement, énergiquement catholique, est aujourd'hui plus que jamais un système insuffisant, et par cela même dangereux. Voilà pourquoi je me suis permis d'attaquer celui qui existe, et de demander qu'il soit remplacé par un autre, plus en harmonie avec les besoins du présent et les exigences de l'avenir.

Daignez agréer, etc.

NOTES.

NOTE 1.

Lettre de Monseigneur l'évêque d'Orléans à MM. les supérieurs, directeurs et professeurs de ses petits séminaires, et aux autres ecclésiastiques chargés, dans son diocèse, de l'éducation de la jeunesse par l'emploi des auteurs profanes grecs et latins dans l'enseignement classique.

Messieurs,

Plusieurs d'entre vous se sont émus de la vive et ardente controverse soulevée récemment au sujet de l'emploi des auteurs païens dans l'enseignement classique. Ils m'ont demandé ce qu'ils devaient penser à cet égard, et s'ils pouvaient continuer sans inquiétude à donner à leurs élèves un enseignement contre lequel sont dirigées de si graves accusations.

Sans entrer, messieurs, dans le fond et les détails d'une controverse que les savants travaux de M. l'abbé Landriot, du R. P. Daniel et du R. P. Pitra ne tarderont pas, je le crois, à finir convenablement, je répondrai simplement, comme je le dois faire, à la question que vous m'avez adressée, et je vous dirai que vous pouvez continuer ce que vous faites sans aucune inquiétude d'esprit, sans aucun trouble de conscience.

16

L'étude respectueuse des saints livres et l'explication des auteurs chrétiens, grecs et latins, ont dans votre enseignement la place qui leur convient, celle qu'on leur a toujours réservée dans la plupart des petits séminaires et des maisons d'éducation chrétienne.

Vous faites sur ce point, messieurs, ce qu'il est bon de faire, et vous le faites dans la mesure commandée par l'âge de vos élèves; vous savez d'ailleurs, dans l'instruction que vous leur distribuez, user chrétiennement des auteurs profanes; et, dans la sollicitude attentive qui me préoccupe constamment pour tout ce qui intéresse l'éducation de ces chers enfants, je ne me suis jamais aperçu qu'aucun de vous ait négligé les précautions nécessaires à prendre, soit pour le choix des éditions et des textes, soit pour les explications convenables à donner en chaque classe.

Ce n'est là, du reste, pour vous, messieurs, qu'un mérite fort simple, et que vous partagez avec tout ce qu'il y a jamais eu d'instituteurs vraiment religieux.

Il suffit de lire le *Traité des Études de Rollin,* et les plans d'études qui nous restent du dix-septième siècle, pour voir que les auteurs chrétiens n'ont jamais été bannis de l'enseignement classique dans les maisons d'éducation où la religion présidait, et qu'on s'y est toujours appliqué à enseigner chrétiennement les auteurs profanes.

Il y a même eu de pieux et savants hommes, tels que le P. Thomassin, qui ont fait des traités exprès pour apprendre à étudier d'une manière chrétienne les historiens et les poëtes du paganisme. Vous n'ignorez pas que le grand saint Basile de Césarée a laissé un célèbre discours sur cet intéressant sujet.

Je sais bien que derrière ces graves autorités vous ne serez pas à l'abri des accusations dont le bruit vous a émus. Mais du moins vos consciences pourront rester en paix sur le fond de ces accusations elles-mêmes.

Sans doute il y a quelque chose de pénible à les entendre; mais si, en les examinant attentivement, on trouve qu'elles sont sans valeur, il devient aisé de se rassurer sur le bruit qu'elles font, et vous ne tarderez pas à être sur ce point aussi tranquilles que je le suis moi-même, lorsque je vous aurai indiqué quelques-unes des autorités et des raisons qui vous absolvent.

Quelles sont donc ces accusations?

En apparence, il faut le dire, elles ne sauraient être plus graves : on accuse l'enseignement littéraire, tel qu'il s'est donné depuis trois siècles dans les maisons d'éducation chrétienne, d'avoir *rompu dans toute l'Europe, manifestement, sacrilégement, malheureusement, la chaîne de l'enseignement catholique.*

On proclame, en empruntant aux divines Écritures leurs anathèmes contre les idoles païennes, on proclame qu'une telle culture des esprits *est la cause, le commencement et la fin de tous les maux* dont souffre la société moderne : *Infandorum idolorum cultura omnis mali causa est, et initium et finis.*

On accuse les instituteurs les plus religieux, les congrégations enseignantes les plus célèbres, les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens, et *d'autres en grand nombre, d'avoir coulé les générations dans le moule du paganisme et d'avoir fait les générations païennes* que nous voyons.

On les nomme des *novateurs qui ont introduit le paganisme dans l'éducation, des hommes à imagination qui saturent les générations de paganisme, et leur laissent ignorer le christianisme.*

Les maisons d'éducation, même celles qui sont tenues par des ecclésiastiques ou des religieux, et *dans lesquelles règne le paganisme classique,* sont flétries comme les sources premières du *communisme* et de l'irréligion.

Certes, je le répète, il faut avouer que les accusations ne pouvaient être plus violentes; mais votre bon sens, messieurs, a suffi pour vous avertir que cette violence même est ce qui doit le moins vous troubler. La raison et la vérité ne vont pas à de tels excès.

C'est là sans doute aussi ce qui fait que, jusqu'à ce jour, les colléges tenus par des congrégations religieuses et les petits séminaires continuent simplement à enseigner comme par le passé, sans que les supérieurs de ces congrégations, soit en France, soit à Rome, ni les évêques ni les chefs d'ordres, aient cru devoir accomplir dans l'enseignement classique la RÉVOLUTION réclamée. Je dis la RÉVOLUTION, car c'est une RÉVOLUTION qu'on réclame : je cite textuellement ce mot et le souligne; il a été employé par ceux qui vous reprochent d'être des novateurs.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, messieurs, que

vous n'êtes pas ici les seuls en cause. Vos coaccusés sont nombreux et illustres : ce sont, vous le voyez, tous les instituteurs religieux de la jeunesse, depuis trois siècles; ce sont toutes les congrégations dévouées à l'enseignement sans exception, les plus anciennes, les plus vénérables, les plus saintes.

Le zèle de vos accusateurs va si loin, qu'il ne craint pas d'envelopper dans la proscription les saints Pères eux-mêmes : oui, parmi les saints Pères qu'on veut mettre entre les mains des enfants et substituer aux auteurs païens pour l'enseignement grammatical ou littéraire, il en est dont on doit se défier; et on ne craint pas de dire et d'imprimer que c'est *la plupart des Pères latins;* parce que, *représentants de la transition du paganisme au christianisme, ils conservent encore dans leur style des formes païennes.* Il en est même, comme l'admirable *saint Paulin*, comme *Prudence*, comme le *grand pape saint Damase*, comme *saint Avit* et d'autres, que l'on exclut tout à fait du programme de l'enseignement, parce que, *chrétiens par l'idée*, ILS SONT ENCORE PAÏENS PAR LA FORME.

On aurait peut-être droit de demander à ceux qui écrivent ces choses d'où leur vient l'autorité pour prononcer de tels jugements, et qui leur a permis d'établir une distinction aussi étrangement arbitraire et injurieuse entre des saints que l'Église nous enseigne à vénérer sous le même nom, sous le grand nom de PÈRES et de DOCTEURS! Mais n'insistons pas davantage, et bornons-nous à constater que, si nous sommes païens, nous le sommes en bonne compagnie, et que *la plupart des Pères latins* sont bien faits pour nous consoler et nous rassurer!

Voilà cependant jusqu'où peuvent conduire les emportements du zèle! Mais aussi voilà comment on manque le but en le dépassant. C'est aujourd'hui une assez fréquente manière de le manquer : ce n'est pas la meilleure. Mais, du moins, un tel zèle peut-il être excusé? Je l'accorderai volontiers, pourvu qu'on m'accorde aussi qu'il ne peut plus être écouté, car il ne s'entend plus lui-même.

Je me borne donc, messieurs, à vous redire ce que je vous disais tout à l'heure.

Vous pouvez persévérer sans inquiétude dans la pratique d'un système d'enseignement qui, pendant tant d'années, a été ap-

prouvé, pratiqué, non-seulement par tous les plus grands esprits, mais aussi par les esprits les plus chrétiens, par les plus grands saints, par tous les instituts religieux enseignants, par tout le clergé, de l'aveu même de vos accusateurs : par les évêques, par les papes, c'est-à-dire par l'Église elle-même.

Ici, vous le voyez, messieurs, l'autorité décide, et la sage raison décide avec elle, comme toujours.

Je pourrais vous citer des témoignages innombrables; je ne vous en citerai que deux : un grand génie qui fut assurément chrétien, et un grand saint qui avait assurément aussi son génie. Je veux parler de Bossuet et de saint Charles Borromée : ces deux grands noms me suffisent. Il est vrai qu'ils en représentent mille autres, et que leur grave parole s'appuie sur celle des Pères, des souverains pontifes et des conciles.

Certes, ce n'est pas saint Charles Borromée que l'on accusera de complicité dans les excès de la *Renaissance;* s'il y eut jamais un saint auquel l'austérité de son esprit et la gravité de ses habitudes et de son caractère aient dû inspirer peu de goût pour les fables païennes, ce fut saint Charles.

Et, toutefois, c'est lui qui, dans les admirables règlements qu'il fit de concert avec les évêques de la province de Milan pour l'exécution des immortels décrets du concile de Trente et l'établissement des écoles ecclésiastiques, a tracé les plans d'études PAÏENNES, adoptés depuis dans tous les séminaires catholiques et dans toutes les maisons d'éducation chrétienne.

Ces règlements décident qu'il y aura, dans les séminaires, des classes de grammaire où l'on expliquera, le matin, les *Épîtres familières de Cicéron;* le soir, quelques endroits plus faciles d'*Ovide* et de *Virgile*, et que tous ces auteurs *expliqués* seront la matière des leçons apprises et récitées de mémoire le lendemain par les élèves.

Dans les *humanités*, on expliquera les *Offices de Cicéron*, auxquels on joindra ceux de saint Ambroise, les *Tusculanes* du même auteur, son *Traité sur l'Amitié*, ses *Épîtres à Atticus*. Parmi les poëtes, on traduira *Virgile* et *Horace*, expurgés comme il convient. Dans les six derniers mois, on verra la rhétorique de saint Cyprien et quelques-uns des discours de Cicéron les plus

faciles à entendre : et saint Charles Borromée indique le *Pro Marcello* et le *Pro Archia poeta* (1).

Après avoir lu les véhémentes accusations dont l'examen nous occupe, il y aurait certes, messieurs, de quoi s'étonner ici, ou plutôt non : tout ceci est fort simple.

Saint Charles Borromée savait que tout n'est pas mauvais et païen dans les livres des anciens; saint Charles ne pensait pas, comme Luther, que toute philosophie et toute littérature humaine dussent être réprouvées *comme des erreurs et des péchés*, et qu'il fallût brûler Platon, Aristote, Cicéron, et tous les livres des anciens pour n'étudier que l'Écriture sainte (2).

Saint Charles, au contraire, qui connaissait à fond le grand et sage esprit du concile de Trente, estimait, comme les anciens Pères et comme saint Augustin, dans le livre de la *Doctrine chrétienne*, que : « les écrits des païens ne renferment pas seulement des fables, mais des règles littéraires très-propres à l'usage de la vérité, et des préceptes moraux très-utiles, et même quelques vérités sur le culte d'un seul Dieu. » (S. Augustin, *ibid.*, liv. II, n. 60.)

(1) INSTITUTIONES
AD UNIVERSUM SEMINARII REGIMEN PERTINENTES.
Pars I. — Caput II.
DE STUDIIS.

Ut studia Clericorum majore quo fieri possit ordine procedant, et unicuique abunde suppeditentur ea quibus ad studiorum metam pervenire possit, statuimus ut infra scriptæ classes in Seminario sint.

Utrique vero explicetur mane aliquis liber Epistolarum familiarium Ciceronis prout præscribetur; a prandio autem Ovidius *de Tristibus*, vel *de Ponto*, aut aliquis ex Virgilio facilior liber æstivo tempore; quas omnes lectiones sequenti die, tum mane, tum vespere, statim ac in gymnasium venerint, memoriter recitent.

Singuli autem utriusque ordinis in stylo et compositione eleganti exerceantur, et in eruendo vero sensu auctorum qui latine scripserunt confirmentur.

Explicetur illis *M. T. de Officiis*, quibus etiam S. Ambrosii Officia inserantur, aut *de Amicitia*, aut *Tusculanæ Questiones*, aut *Epistolæ ad Atticum*.

Ex poetis Virgilius explanetur, reliquis iis partibus in quibus aliquid est minus honestum : Horatius item correctus interdum... Rhetorica S. Cypriani, et aliqua ex Ciceronis orationibus facilioribus explicetur, quales sunt illæ pro M. Marcello et pro Archia.

(2) Luth., Epist. ad Nobil. Gen., anno 1520, cité par Fleury: Érasme, cité par le P. Perrone, *de Locis theologicis*, t. II, p. 1393.

Saint Charles Borromée disait, comme Pierre de Blois : « Il m'a été utile de lire Quinte-Curce, Tacite, Tite-Live, etc., qui, dans dans leurs histoires, rapportent *beaucoup de faits utiles à l'éducation des mœurs.* » (Pierre de Blois, *lettre* CI.) Et, en effet, les historiens de saint Charles nous apprennent qu'il lisait souvent le *Manuel* du philosophe païen *Épictète*, et qu'il avouait en avoir tiré souvent un véritable profit pour la sanctification de sa vie

Le fameux discours de saint Basile *sur l'utilité que les jeunes gens peuvent tirer de l'étude des auteurs païens* était évidemment présent à l'esprit de saint Charles et de ses vénérables collègues lorsqu'ils tracèrent leurs plans d'études. Voici les admirables paroles du grand archevêque de Césarée; vous les lirez, messieurs, avec un profond intérêt : vous y admirerez les beautés de la forme antique en même temps que la profondeur et la sagesse des pensées :

« *Tant que la faiblesse de l'âge ne permet pas à l'intelligence de pénétrer la profondeur sublime des Écritures,* nous devons exercer les yeux de l'âme sur des ouvrages qui n'en diffèrent pas absolument. Il faut nous persuader que la plus grande des luttes nous est proposée; et, pour nous y préparer, nous devons supporter les plus pénibles travaux et *étudier les poëtes, les historiens, les rhéteurs et tous les écrivains qui peuvent être de quelque utilité à notre âme.* Pour teindre les étoffes, les ouvriers emploient d'abord certaine préparation et appliquent ensuite la couleur pourpre, ou toute autre, selon leur volonté. *De même, si la splendeur du beau doit demeurer imprimée sur notre âme d'une manière indélébile, commençons par nous initier à la connaissance des auteurs profanes avant de nous livrer à l'étude de nos saints et ineffables mystères;* et, après nous être accoutumés à considérer le soleil comme dans le miroir des eaux, nous pourrons ensuite jeter les yeux sur le foyer même de la lumière !

« S'il existe de l'harmonie entre les sciences humaines et les dogmes chrétiens, continue saint Basile, l'érudition profane nous sera très-utile; dans le cas contraire, établir une comparaison et constater les différences, servira à prouver la supériorité de la doctrine plus excellente. Mais où trouverai-je une image qui vous fasse comprendre le rapport de ces deux études? — La vertu propre d'un arbre est de se charger de fruits dans la saison favo-

rable, et cependant il ne laisse pas de se couvrir, comme d'un ornement, de ces feuilles qui s'agitent autour de ses rameaux. Ainsi, la vérité est le fruit de notre âme; mais on n'ôte rien à ses charmes en la revêtant des ornements d'une sagesse étrangère; *ce sont des feuilles qui protégent le fruit et en font ressortir la beauté.* On dit que Moïse, cet homme merveilleux dont le nom rappelle l'idée de la plus haute sagesse, exerça son intelligence aux sciences des Égyptiens avant de s'appliquer à la contemplation de *celui qui est.* A son exemple, dans les siècles postérieurs, nous savons que Daniel ne commença les études divines qu'après avoir approfondi la science des Chaldéens..... C'est par la vertu que nous devons arriver à l'autre vie, et, *comme les poëtes, les historiens, et surtout les philosophes, ont célébré la vertu dans leurs écrits, nous devons spécialement étudier cette partie de leurs livres.* Il est très-utile de graver les principes de la vertu dans l'âme des jeunes gens, de manière à ce qu'ils contractent avec elle une habitude de familiarité : les impressions sont plus profondes *sur ces âmes tendres*, et, ordinairement, elles ne s'effacent jamais. Eh! quelle autre pensée dictait à Hésiode ces vers fameux qui sont dans la bouche de tout le monde, *si ce n'est le désir d'exciter les jeunes gens à la vertu?*

« Pour moi, il me semble qu'en exprimant ces pensées *Hésiode ne se proposait autre chose que de nous exciter à la vertu, de nous exhorter à devenir hommes de bien.....* Si d'autres écrivains célèbrent également la vertu, *nous devons nous pénétrer de leurs maximes, comme conduisant à la même fin..... Aimons donc les discours qui renferment de sages préceptes; et, puisque les belles actions des hommes de l'antiquité* se sont conservées par la tradition ou dans les écrits des poëtes et des historiens, *ne nous privons point de l'utilité que cette lecture peut nous préparer.* »

Saint Basile accumule ensuite dans son discours les citations ou les exemples d'Hésiode, d'Homère, de Théognis, de Prodicus, de Périclès, d'Euclide de Mégare, de Socrate, d'Alexandre, de Clinias le pythagoricien; puis « *il exhorte vivement la jeunesse chrétienne à imiter ces exemples, à pratiquer ces maximes. Comme ces exemples,* dit-il, *et ces maximes s'accordent avec les principes chrétiens, je crois qu'il est convenable de marcher sur les traces de si grands hommes.* »

Assurément, messieurs, ces sages, ces graves, ces profondes pensées n'étaient pas étrangères aux méditations de saint Charles Borromée lorsque furent arrêtés les règlements des séminaires de l'Église de Milan, qui, grâce à la grande autorité du saint archevêque, devinrent ceux de tous les séminaires de France, d'Italie et des autres nations catholiques.

Ce sont les mêmes pensées qui décidèrent tant de papes, depuis Eugène IV, Pie II, Nicolas V, Sixte IV, Innocent VIII, Léon X; tant de pieux et savants cardinaux, tant de saints prélats, à prodiguer les plus généreux, les plus glorieux encouragements aux poëtes et aux humanistes latins des quinzième et seizième siècles.

Sans doute il y eut à cette époque, dans le mélange du sacré et du profane, des excès ridicules et d'étranges aberrations. Mais croit-on que tous ces grands et vertueux personnages ne les aient ni vus ni blâmés?

Et il me semble qu'au lieu d'envelopper dans un indistinct et si violent anathème toute la période de la *Renaissance*, il faudrait au moins tenir quelque compte de tant de noms saints et illustres, de tant de souverains pontifes, de tant d'évêques, de tant de prêtres, de tant de religieux vénérables, qui eurent une si incontestable et si décisive influence sur ce grand mouvement des esprits.

Comment admettre qu'un saint Charles Borromée, fondateur des séminaires et de la célèbre académie romaine des *Nuits vaticanes;* qu'un saint François de Sales, fondateur de l'académie florimontane; qu'un saint Ignace, un saint François Xavier, un saint François de Borgia, un saint Philippe de Néri, et tant d'autres Pères et saints instituteurs de la jeunesse, ont été parmi nous les restaurateurs et les pères du paganisme? Étrange paganisme que celui au milieu duquel on voit naître, au seizième siècle, CINQUANTE-DEUX *nouvelles congrégations religieuses*, et QUATRE-VINGT-DIX au dix-septième! Étranges païens que tous ces hommes qui aboutissent à saint Vincent de Paule et à Bossuet!

J'ai prononcé le nom de Bossuet, et j'ai promis, messieurs, de vous donner son témoignage après celui de saint Charles Borromée.

Il est vrai, Bossuet, comme il le dit lui-même dans son austère langage, n'était pas favorable aux fictions païennes.

« Je n'aime pas les fables, écrivait-il à Santeuil; nourri depuis beaucoup d'années de l'Écriture sainte, qui est le trésor de la vérité, je trouve un grand creux dans ces fictions de l'esprit humain et dans ces productions de sa vanité. »

Vous n'ignorez pas, d'ailleurs, messieurs, avec quelle sévérité Bossuet reprochait à Santeuil d'éviter, *dans ses poésies, les noms d'apôtres et de martyrs comme tous les autres qui ne se trouvent pas dans Virgile et dans Horace.*

L'histoire de ce démêlé est célèbre; on sait la part qu'y prirent Fénelon et l'abbé Fleury, et comment tout finit par une amende honorable de Santeuil.

Mais tout cela, messieurs, n'a pas empêché Bossuet, aussi bien que Fénelon, dans l'éducation des fils de Louis XIV, de faire étudier et expliquer à ces jeunes princes les auteurs païens, grecs et latins; de leur en faire apprendre par cœur et réciter très souvent, *persæpe recitare* (1), les plus beaux passages : et dans sa célèbre lettre au pape Innocent XI, sur l'éducation du dauphin, Bossuet nomme l'*Énéide*, *César*, *Térence*, *Salluste*, *Cicéron*, *Aristote*, *Quintilien*, *Platon*, et ailleurs *Cornelius Nepos*.

Et Bossuet ajoute :

« Très-saint Père..... nous n'avons pas jugé à propos de lui faire lire les ouvrages de ces auteurs par parcelles, c'est-à-dire de prendre un livre de l'*Énéide*, par exemple, ou de *César* séparé des autres. Nous lui avons fait lire chaque ouvrage entier de suite, et comme tout d'une haleine, afin qu'il s'accoutumât peu à peu non à considérer chaque chose en particulier, mais à découvrir tout d'une vue le but principal d'un ouvrage et l'enseignement de toutes ses parties. »

Ce qu'il importe de remarquer ici, messieurs, c'est que le pape Innocent XI répondit à Bossuet; et, non-seulement il ne fut point choqué de rencontrer les auteurs païens dans le plan des études du grand dauphin, mais il félicita Bossuet du plan qu'il avait adopté, et voici dans quels termes :

« Nous ne cessons de rendre grâces à la bonté de Dieu *qu'il se soit trouvé un homme tel que vous, un tel instituteur*, si digne d'élever et d'instruire un prince né pour de si grandes choses; et

(1) Lettre de Bossuet à Innocent XI.

nous demandons ardemment à Dieu dans nos prières qu'ainsi puissent être instruits, à l'avenir, tous ceux qui gouvernent la terre (1). »

Et, en écrivant ces paroles, ce saint pape n'écrivait pas un compliment en l'air, ni sur des témoignages étrangers : il avait voulu lire et juger lui-même le plan d'éducation de Bossuet.

« La méthode que vous vous êtes proposée, dit-il, pour former, dès ses plus tendres années, aux bonnes choses le dauphin de France, et que vous continuez d'employer avec tant de succès auprès de ce jeune prince, nous a paru mériter que nous dérobassions quelque temps aux importantes affaires de la chrétienté pour lire la lettre où vous avez si convenablement et si pleinement décrit cette méthode. La félicité publique sera le fruit de la bonne semence que vous jetterez, comme dans une terre fertile, en l'esprit du prince... »

Du reste, messieurs, c'est dans sa belle lettre à Innocent XI que Bossuet expose la manière dont un instituteur chrétien peut faire utilement étudier à la jeunesse les auteurs païens ; et je me décide, en finissant, à mettre sous vos yeux ce remarquable passage, dont la méditation vous sera également utile et agréable :

« En lisant ces auteurs, dit Bossuet, nous ne nous sommes jamais écarté de notre principal dessein, qui était de faire servir toutes ses études à lui acquérir tout ensemble la *piété*, la connaissance des mœurs et celle de la politique. Nous lui faisions connaître, par les mystères abominables des gentils et par les fables de leur théologie, les profondes ténèbres où les hommes demeuraient plongés en suivant leurs propres lumières. Il voyait que les nations les plus polies et les plus habiles en tout ce qui regarde la vie civile, comme les Égyptiens, les Grecs et les Romains, étaient dans une si profonde ignorance des choses divines, qu'ils adoraient les plus monstrueuses choses de la nature, et qu'ils ne se sont retirés de cet abîme que quand Jésus-Christ a commencé de les conduire. D'où il lui était aisé de conclure que la véritable religion était un don de la grâce. Nous lui faisions

(1) Nos interim Dei benignati debitas habemus gratias, quod tantæ spei adolescenti par educator institutorque contigerit, et accuratas fundimus preces *ut pariter erudiantur* omnes qui judicant terram.

aussi remarquer que les païens, bien qu'ils se trompassent dans la leur, avaient cependant un profond respect pour les choses qu'ils estimaient sacrées ; persuadés qu'ils étaient que la religion était le soutien des États. *Les exemples de modération et de justice que nous trouvions dans leurs histoires nous servaient à confondre tout chrétien qui n'aurait pas le courage de pratiquer la vertu, après que Dieu même nous l'a apprise.*

« On ne peut dire combien il a étudié agréablement et utilement Térence, et combien de vives images de la vie humaine lui ont passé devant les yeux en le lisant. Là le prince remarquait les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion exprimés par cet admirable peintre avec tous les traits convenables à chaque personnage, avec des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrages. Toutefois, nous ne pardonnions rien à ce poëte si divertissant, nous reprenions sévèrement les endroits où il a écrit licencieusement; mais en même temps nous nous étonnions que plusieurs de nos auteurs mêmes eussent écrit avec aussi peu de retenue, et nous réprouvions une façon d'écrire si déshonnête et si pernicieuse aux bonnes mœurs!

« Pour la doctrine morale, nous avons cru qu'elle ne devait pas se tirer d'une autre source que de l'Écriture et des maximes de l'Évangile, et qu'il ne fallait pas, quand on peut puiser au milieu d'un fleuve, aller chercher des ruisseaux bourbeux. Nous n'avons pas, néanmoins, laissé que d'expliquer la morale d'Aristote : à quoi nous avons ajouté cette doctrine admirable de Socrate, vraiment sublime pour son temps, qui peut servir à donner de la foi aux incrédules et à faire rougir les plus endurcis. Nous marquions en même temps ce que la philosophie chrétienne y condamnait, ce qu'elle y ajoutait, ce qu'elle y approuvait avec quelle autorité elle en confirmait les dogmes véritables, et combien elle s'élevait au-dessus; en sorte qu'on fût obligé d'avouer que la philosophie, toute grave qu'elle paraît, comparée à la sagesse de l'Évangile, n'était qu'une pure enfance. »

A toutes ces belles paroles de Bossuet, si propres à vous éclairer, à vous diriger dans votre méthode d'enseignement, j'ajouterai, messieurs, une dernière citation, qui vous montrera à quel point de vue ce grand évêque considérait, et vous devez consi-

dérer vous-mêmes les fables et les fictions païennes : c'est à Santeuil que Bossuet écrivait ces lignes :

« Je reverrai avec plaisir, dans ce raccourci et dans cet ouvrage abrégé, toute la beauté de l'ancienne poésie des Virgile, des Horace, etc., dont j'ai quitté la lecture il y a longtemps, et ce me sera une satisfaction de voir que vous fassiez revivre ces anciens poëtes pour les obliger en quelque sorte de faire l'éloge des héros de notre siècle d'une manière moins éloignée de la vérité de notre religion.

« ..... Lorsqu'on est convenu de se servir de la *fable* comme d'un langage figuré pour exprimer, d'une manière en quelque façon plus vive, ce que l'on veut faire entendre, surtout aux personnes accoutumées à ce langage, on se sent forcé de faire grâce au poëte chrétien, qui n'en use ainsi que par une espèce de nécessité. Ne craignez donc point, monsieur, que je vous fasse un procès sur votre livre ; je n'ai, au contraire, que des actions de grâces à vous rendre ; et, sachant que vous avez dans le fond autant d'estime pour la vérité que de mépris pour les fables en elles-mêmes, j'ose dire que vous ne regardez, non plus que moi, toutes ces expressions tirées de l'ancienne poésie que comme le coloris du tableau, et que vous envisagez principalement le dessein et les pensées de l'ouvrage, qui en sont comme la vérité et ce qu'il y a de plus solide. »

Voilà, messieurs, le langage de la raison, du bon sens et de l'autorité. Ainsi que je vous le disais plus haut, vous voyez qu'ici, comme toujours, ces grandes puissances sont d'accord ; et qu'au moins, en attendant la fin de la controverse, j'ai pu, sans témérité, vous rassurer sur des accusations dont la violence trahit la faiblesse, et dont le titre seul, si je puis le dire, révèle l'inanité.

Il a vraiment fallu le temps où nous vivons, et le trouble étrange de nos esprits, pour qu'une telle controverse ait pu prendre un seul instant l'importance qu'elle a eue.

Comment ceux qui l'ont soulevée n'ont-ils pas senti l'inévitable impuissance de leur tentative ?

Comment n'ont-ils pas senti qu'une accusation de paganisme dirigée contre toutes les congrégations religieuses les plus célèbres et les plus vénérables, contre l'enseignement classique donné par tout le clergé catholique depuis trois siècles, retom-

bait sur l'Église elle même? Comment n'a-t on pas compris qu'aller jusque-là, c'était aller forcément à l'absurde, et que de telles énormités n'étaient pas possibles?

Comment n'a-t-on pas réfléchi sur ces graves paroles de M. Lenormant :

Que devrait-on penser pourtant d'une Église infaillible en matière de foi, et qui se serait trompée avec persévérance pendant plusieurs siècles sur une matière aussi intéressante pour la religion que l'objet des études?

Comment surtout, qu'on me permette de le dire, comment les accusations n'ont-elles pas hésité, en ce moment, devant la sainte et illustre compagnie de Jésus? Comment a-t-on pu l'accuser de n'avoir travaillé avec tant de zèle que pour faire l'Europe païenne? Ses ennemis les plus acharnés lui adressèrent-ils jamais une pareille injure? Et voilà ce qu'on vient lui dire, au moment où toutes les familles chrétiennes la voient, avec tant de bonheur, se dévouer avec un nouveau courage parmi nous à l'éducation de la jeunesse!

Ne serait-il pas temps, enfin, de ne plus nous permettre de semblables témérités d'opinion et de langage en face du siècle qui nous regarde? Ne serait-il pas temps de mettre un terme à ces emportements d'esprit dont les honnêtes gens sont trop souvent le jouet parmi nous, et à toutes ces déclamations violentes qui ne sont bonnes qu'à produire le trouble et le scandale?

Nous passons, il le faut avouer, avec une étrange et déplorable facilité, d'un excès à l'autre; et, ce qu'il y a de plus funeste, c'est que, dans nos entraînements contraires, nous allons toujours aux dernières extrémités, et voulons toujours tout y entraîner avec nous, ne reculant presque jamais, ni devant les accusations les plus monstrueuses, ni devant les réactions les plus inattendues.

J'ai vu, il y a vingt-cinq ans, toutes les écoles de philosophie catholique accusées d'enseigner le scepticisme; toutes les écoles de théologie accusées d'ignorer le principe même de l'enseignement théologique!

A cette même époque, les traditions païennes étaient représentées comme quelque chose de si authentique et de si parfait, qu'on les eût dit aussi claires que les révélations mêmes des Li-

vres saints : toutes les vérités révélées s'y trouvaient. Un prêtre, dont le nom est aujourd'hui encore une des douleurs de l'Église, a fait deux volumes pour soutenir ce système.

Et voilà que maintenant, dans cette même antiquité, tout est devenu tellement païen, tellement détestable, qu'on n'y trouve plus qu'un *amas de vains mots*, ou la *source de tous les vices!*

Et la *Renaissance*, longtemps si vantée, n'est plus en ce moment qu'une *source d'erreurs et de honte :* c'est le *paganisme même!*

L'éducation catholique, dont nous avons fait de si magnifiques éloges et réclamé si ardemment la liberté, cette grande éducation catholique des seizième et dix-septième siècles, nous proclamons aujourd'hui que, pendant trois cents ans, elle n'a été bonne qu'à *faire des païens!*

Je pourrais, messieurs, poursuivre cet examen, et vous signaler bien d'autres excès peut-être plus dangereux encore, et qui, depuis vingt-cinq ans, ne cessent de produire au milieu de nous comme des courants et des tourbillons d'idées fausses, auxquels la multitude des esprits faibles ou inattentifs se laisse entraîner. Il serait facile, en même temps, de vous faire voir comment toutes ces exagérations et toutes ces erreurs se rattachent les unes aux autres par cette malheureuse logique du faux, qui devient si redoutable et si puissante en des temps où tous les vrais principes ont fléchi.

Mais je craindrais de troubler la paix de vos études si j'entrais avec vous plus avant dans le détail de ces tristes choses. Je m'arrête, et il me suffit, parmi ces aberrations, de vous avoir prémunis contre celle qui pouvait avoir pour vous et pour la grande œuvre dont vous êtes chargés un danger plus prochain.

Demeurons donc, messieurs, avec cette fermeté, avec cette sérénité d'esprit qui conviennent si bien à ceux qui combattent pour la justice, demeurons dans la vérité et le bon sens des choses : calmes, réfléchis, toujours fidèles aux enseignements de nos grands et véritables maîtres; s'il est possible, demeurons inébranlables parmi tous ces mouvements d'idées et de systèmes contraires, qui, de proche en proche, si l'on n'y prend garde, nous pousseront de plus en plus sur les pentes de la barbarie.

Au milieu de cette intempérance et de cet emportement des

esprits, demandons à Dieu de nous conserver dans *cette sobriété* de la vraie sagesse tant recommandée par saint Paul. Ne rejetons rien de notre glorieux passé; ne mettons pas en oubli les belles et saintes traditions de nos pères! Que les étonnantes leçons du temps présent nous profitent aussi! Les lettres périssent, la philosophie succombe, le bon sens se perd, jusque dans l'éducation de la jeunesse : partout on aperçoit des menaces de ruine. En un tel état de société, comprenons bien que c'est aux instituteurs religieux, c'est aux chrétiens intelligents, qu'est réservée la tâche de sauver tout ce qui peut l'être encore, comme c'est à eux qu'appartint autrefois la mission, si glorieusement accomplie, de tout reconquérir, alors que tout était perdu!

Fortifions nos études; affermissons nos esprits; attachons-nous plus que jamais aux méthodes éprouvées pas le temps, consacrées par l'expérience, et qui produisirent tous ces grands hommes dont la littérature, les sciences, la philosophie chrétienne, la politique, l'Église, ont pu, à si juste titre, se glorifier depuis trois siècles.

C'est ainsi seulement que nous répondrons à la confiance si empressée que le pays et les familles nous témoignent en ces temps de péril. Ce sera fidèlement continuer ce qui fut toujours une des gloires les plus pures, aussi bien qu'un des plus grands services sociaux du clergé catholique.

Oui, il sera encore beau, il sera toujours bon que la saine philosophie et les lettres trouvent chez nous l'asile qui ne leur a jamais manqué!

Et, s'il m'est permis de le dire en finissant, après tant d'années de contradictions et d'épreuves, nous avons peut-être mérité cette dernière gloire par notre patience.

Adieu, messieurs; vous savez tout ce qu'il y a dans mon cœur pour vous de profond et affectueux dévouement.

† Félix, évêque d'Orléans.

Orléans, ce 19 avril 1852.

NOTE 2.

Histoire de la Renaissance des lettres en Europe au quinzième siècle, par J.-P. Charpentier, inspecteur de l'Académie de Paris.

Quelle époque dans l'histoire de l'humanité que celle dont M. Charpentier nous a tracé l'esquisse! Quel tableau que celui de ces trois siècles qui ont clos le moyen âge et rallumé le flambeau des lettres et des arts en Europe! C'est le réveil de l'esprit humain après dix siècles de sommeil et de léthargie! On assiste véritablement à la création d'un monde nouveau. L'histoire de ces trois siècles est la genèse des trois siècles qui les suivent, y compris le siècle tourmenté dans lequel nous avons l'avantage de vivre. *Nous sommes les fils de la Renaissance avant d'être les fils de la révolution française.* Tout ce que la civilisation moderne renferme de bon grain et d'ivraie, de vérités et d'erreurs, de lumières et d'obscurité, de grandeur et de misère, de nobles conquêtes et de vaines utopies, est le fruit des principes et des idées que cette grande époque a semés dans le monde. Langues, littérature, philosophie, arts libéraux, tout renaît à la fois, tout se ranime et se renouvelle, tout reverdit et fleurit dans ce printemps de notre vieille Europe. Quel événement a jamais mieux mérité le nom de révolution, et quelle révolution nous intéresse à plus de titres? Il est donc naturel que l'histoire de la Renaissance ait tenté le courage et le talent de l'écrivain à qui nous devons ces deux volumes.

M. Charpentier expose avec un soin particulier le mouvement de la Renaissance italienne, c'est-à-dire de la Renaissance proprement dite. On reconnaît à toutes les pages un écrivain initié, par les travaux d'une vie studieuse et grave, au culte et à l'intelligence de la littérature classique. On chercherait vainement de nos jours à se faire une idée de l'effet produit par la résurrection de l'antiquité sur ces générations encore à demi recouvertes par la rouille et les ténèbres du moyen âge. Nous sommes les en-

fants d'une civilisation qui a le droit de se considérer comme la rivale de la civilisation ancienne. Nos grands écrivains modernes peuvent au moins soutenir la comparaison avec ceux de Rome et d'Athènes. L'admiration que nous avons pour les uns est tempérée et comme attiédie par celle que nous avons pour les autres.

Au quatorzième siècle, à l'aurore de la Renaissance, rien de semblable. Alors la littérature ancienne est éclipsée depuis dix siècles ; on ne la connaît que par quelques débris épars et par quelques rayons brisés qui ont traversé la nuit du moyen âge. Alors le monde vivant est à genoux devant ce monde enseveli dont la gloire et le génie sont relevés à ses yeux par le prestige commun à tous les objets traditionnels de son culte, celui du mystère. L'imagination s'enflamme aux souvenirs de Rome et de la Grèce, comme elle s'enflamme à l'idée de cet hémisphère inconnu qui commence à préoccuper toutes les âmes, et que Christophe Colomb va bientôt révéler à l'Europe. Le même enthousiasme anima les chercheurs de manuscrits et les chercheurs de continents ; la même faveur, la même renommée entoure celui qui a découvert un parchemin et celui qui a découvert un monde. Quel bruit, quel transport à la résurrection de chacun de ces morts immortels que la main de quelque pieux adorateur arrache à la poussière et à l'ombre glacée des cloîtres ! Quel événement à Florence, quelle fête à la cour des Médicis le jour où la chute de Constantinople vient livrer à l'Occident tous les trésors accumulés dans ce jardin des Hespérides ! Le moment approche où le génie de l'antiquité, sorti de son tombeau, va briller une seconde fois en Italie et déposer sur ce sol fécond le germe d'une littérature et d'une civilisation nouvelles.....

On considère ordinairement la Renaissance comme une révolution purement littéraire et académique. Quelle époque plus littéraire, en effet, que celle où les hommes de lettres vont en pèlerinage au tombeau de Virgile, où les rois en personne font subir des examens aux savants, où les poëtes sont solennellement couronnés au Capitole ! Cependant M. Charpentier se demande, et il a raison de se demander si cette révolution était étrangère à tout instinct d'indépendance, à toute arrière-pensée d'affranchissement politique ou philosophique. Nous partageons absolu-

ment, à cet égard, l'opinion de M. Charpentier. Nul doute que le premier but et le premier effet de la Renaissance n'aient été d'épurer le goût et de perfectionner le style ; nul doute que l'étude et la contemplation assidue des grands modèles n'aient contribué puissamment à la formation des langues vulgaires et à la création des beaux ouvrages qui ont été publiés dans ces diverses langues.

Toutefois on s'abuserait étrangement si l'on considérait le goût et le style comme des abstractions sans vie et sans influence réelle sur le développement de l'esprit. Tout au contraire, il *existe entre le fond et la forme de la pensée, entre les lois de l'intelligence et les lois du goût, une correspondance intime et mystérieuse* qui fait que tout progrès dans l'art de parler et d'écrire ajoute à l'énergie, à l'indépendance, et, il faut bien le dire, à la hardiesse et à l'orgueil de la pensée humaine.

En fait, il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église et la papauté. Chose étrange ! l'époque où cette coalition se forme contre l'Église est pourtant celle où l'Église a cessé de montrer l'esprit d'intolérance et de proscription qui l'animait dans les premiers siècles contre la littérature ancienne.

Alors on est loin de ce temps où toute une bibliothèque de livres anciens était brûlée, dit-on, par l'ordre du pape Grégoire le Grand, loin de ce temps où je ne sais quel auteur de légendes, dans un accès de pieuse indignation contre Homère et Virgile, les appelait sans façons *des scélérats*. Alors, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, on voit les papes encourager et seconder de tout leur pouvoir la restauration des lettres, et pensionner la découverte d'un manuscrit grec ou latin comme on pensionne aujourd'hui la découverte d'une planète. C'est un pape de ce temps qui a prononcé ces paroles citées par M. Charpentier : « Il « faut honorer les gens de lettres et craindre leur dédain, car on « ne les insulte pas impunément. » Enfin, n'est-ce pas un pape, le pape Léon X, qui a donné son nom à cette grande ère de la

Renaissance en la personnifiant avec une magnificence un peu mondaine, pour ne pas dire un peu païenne? Mais les hommes de lettres qui ont attaché leur nom à la Renaissance ont trop souvent mal reconnu ce zèle chaleureux et éclairé des papes. A dix ou douze siècles de distance, la verve satirique de Dante, de Pétrarque et de Boccace répond par de terribles représailles aux anathèmes de Tertullien et aux bûchers de Grégoire le Grand. La cour des Médicis et celle de Léon X sont peuplées de libres penseurs et de beaux esprits qui connaissaient mieux Platon que l'Évangile, et qui, suivant un mot spirituel de M. Charpentier, craignaient moins une hérésie qu'un solécisme. Et si nous voulions parler d'Erasme, que manque-t-il à ses brûlantes invectives contre les moines, pour qu'on ait le droit de voir en lui le Voltaire du seizième siècle?

Mais l'esprit nouveau, l'esprit d'examen qui déjà pousse l'école de la Renaissance contre l'Église et les institutions du moyen âge, ne va pas en général au delà de l'opposition politique; il ne s'attaquait pas encore à la base de l'édifice, à l'autorité spirituelle des papes. Reste à savoir quelle part d'influence on doit reconnaître à l'école de la Renaissance dans l'œuvre bien autrement hostile et bien autrement révolutionnaire accomplie par Luther. Nous n'avons, quant à nous, aucune raison pour nier cette influence. Nous ne savons par quel scrupule M. Charpentier hésite à la reconnaître, et comment il peut affirmer que la Renaissance a été parfaitement innocente de ce grand divorce. On ne peut s'étonner que l'esprit d'examen, une fois entré dans le monde, ait produit dans les différentes parties de l'Europe des conséquences plus ou moins étendues, plus ou moins radicales, plus ou moins contraires à l'ordre établi. Une condition inséparable de la liberté, c'est l'abus de la liberté même. Mais la preuve que le protestantisme n'était pas la conséquence nécessaire de la Renaissance, c'est qu'il n'a pas triomphé partout où a triomphé la Renaissance; c'est que la Renaissance a été générale en Europe, tandis que le protestantisme a été, dès le début, et qu'il est resté local. Sans doute il y a eu des novateurs, des hérétiques avant la Renaissance, et, comme on l'a dit, des réformateurs avant la Réforme: témoin le concile de Constance qui, dès le treizième siècle, avait

fait entendre des vœux de réforme ; témoin les Abeilard, les Arnaud de Brescia, les Jean Huss et les Jérôme de Prague qu'il est impossible de ne pas considérer comme les précurseurs de Luther. Il n'en est pas moins vrai que toutes ces tentatives isolées avaient échoué jusqu'à Luther ; il n'en est pas moins vrai que, pour amener un incendie, la torche de la Réforme a dû s'allumer au flambeau de la Renaissance.

Dire que la *Réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est donc pas calomnier la Renaissance; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des effets divers, plus ou moins heureux et plus ou moins légitimes,* suivant les lieux, les circonstances, le génie particulier des peuples. La seule chose qui puisse étonner, c'est de voir figurer Luther parmi les détracteurs les plus dédaigneux et les plus passionnés de la littérature ancienne et de toute littérature profane. M. Charpentier a donné la véritable explication de cette anomalie. La mission que s'était donnée Luther, en déclarant la guerre à l'Église et au Pape, c'était de ramener le christianisme à son austérité primitive. Pour le farouche apôtre de la Réforme, la résurrection de la littérature et de la civilisation païenne était une idolâtrie, une abomination nouvelle ajoutée à toutes celles que la Réforme avait pour but de détruire. Tandis que Léon X et sa cour applaudissaient à la renaissance de Virgile et de Cicéron, Luther employait sa verve et son éloquence à prêcher la renaissance de l'Évangile. Ainsi la contradiction n'était qu'apparente. Le terrible réformateur, en fulminant contre le mouvement littéraire de l'époque, était conséquent avec lui-même ; il était dans son rôle.

La Renaissance est une révolution accomplie et consacrée depuis trois siècles. A ce titre, il semble qu'on pouvait la classer parmi les puissances légitimes, et la croire à l'abri des réactions politiques. Cependant voici venir des écrivains qui enveloppent la Renaissance dans le même anathème que la révolution française. L'étude de la littérature ancienne est signalée au monde comme la plaie du siècle, comme *le ver rongeur des sociétés modernes.* La campagne est ouverte contre le *paganisme dans l'éducation,* et l'enseignement traditionnel de l'Université vient de recevoir une première atteinte. Si la France est en révolution depuis soixante ans, ce n'est plus seulement la faute de Voltaire et

de Rousseau; c'est la faute de Virgile et de Cicéron. Virgile et Cicéron, Homère et Démosthènes sont excommuniés comme les pères du socialisme, comme les complices de M. Ledru-Rollin et de M. Louis Blanc. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie? Un jour, au plus beau moment de la Renaissance, dans un accès de réaction éphémère, on vit la populace de Florence, ameutée à la voix du moine Savonarole, livrer aux flammes d'un bûcher les plus beaux monuments du génie antique. Les nouveaux Savonarole n'allumeront pas de bûchers, nous l'espérons, mais ils demandent que les auteurs anciens soient retranchés de l'enseignement élémentaire et qu'ils soient remplacés par les Pères de l'Église.

Quelle est donc l'illusion de ces réformateurs, et quelle idée se font-ils des livres qu'ils proscrivent et de ceux qu'ils recommandent? Veut-on dire que les grands écrivains de Rome et de la Grèce aient enseigné des doctrines immorales, contraires à la doctrine évangélique? Chacun pourrait répondre que Socrate et Zénon, Cicéron et Sénèque ont professé les principes de la plus saine et de la plus pure morale. Entre cette morale à laquelle on donne le nom de païenne et la morale chrétienne, entre la morale de Socrate et la morale de l'Évangile, quelle est donc la différence essentielle et caractéristique?

La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque, l'autre la perfection mystique; l'une fait des hommes, l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté? Non, c'est l'Évangile qui le dit. « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. » La conséquence à tirer de là, c'est que l'éducation commune a pour base nécessaire la morale commune et naturelle. Aux laïques les devoirs et les vertus laïques; aux mystiques les devoirs et les vertus mystiques.

Voulons-nous dire pour cela que l'étude et la méditation des Pères et des docteurs de la foi ne doivent pas faire partie de l'éducation publique? Telle n'est pas notre pensée. Loin de là, nous croyons que la morale épurée de l'Évangile est le couronnement et la sanction de la morale naturelle. Les vertus trans-

cendantes qu'elle enseigne et qu'elle inspire, la charité, la patience, la résignation, l'humilité, sont en quelque sorte l'idéal et la fleur d'une vie chrétienne. Malheureusement cet idéal et cette fleur ne sont pas à la portée de tous. Il faut avoir le nécessaire avant de chercher le superflu, tout précieux et désirable qu'il soit. Les vertus qui font l'homme, les vertus qui sont le pain quotidien de cette vie, sont la condition première et le fondement des vertus plus difficiles et plus escarpées qui sont l'apanage du vrai chrétien et le froment des élus. Aux forts le pain des forts.

Voilà pour le côté moral ; mais que dire au point de vue littéraire ? Assurément les Pères de l'Église ont porté dans leurs écrits et leurs discours une élévation de sentiment et de pensée admirable ; ils ont souvent égalé les anciens dans l'art de la parole et dans l'éloquence. A l'époque où ils vivaient, ils ont pu recueillir le dernier souffle du génie antique, et quelques-uns d'entre eux, saint Jérôme entre autres, s'étaient largement abreuvés à cette source. Mais tous ceux qui connaissent les Pères de l'Église, ne fût-ce que par tradition, savent combien ils sont loin d'être irréprochables pour la sévérité du goût et la pureté du style. Les uns, comme Tertullien et saint Cyprien, sont durs et affectés dans leur langage ; les autres, tels que saint Augustin et saint Ambroise, sont pleins de subtilité, de faux ornements, de jeux d'esprit et d'antithèses. Il est vrai que les Pères de l'Église grecque ne donnent pas la même prise à la critique : saint Chrysostôme, en particulier, est très-supérieur aux Pères latins pour la pureté du goût ; mais il manque de méthode et de précision.

Nous ne faisons pas le procès à ces grands hommes ; ils ont payé tribut au faux goût de leur temps ; la sublimité de leur mission les élevait peut-être au-dessus des règles communes ; ils étaient des apôtres, des orateurs évangéliques, pour être écoutés de leurs contemporains, ils avaient besoin de se mettre à leur portée. Ils ont écrit et parlé pour leur siècle, qui était un siècle de décadence Encore une fois, nous rendons justice à leur talent, à leur génie. Mais c'est mal connaître les œuvres de ces orateurs sacrés, ce n'est pas s'en faire une idée juste que de les proposer comme des modèles, surtout comme les meilleurs et les

seuls modèles à suivre dans l'art de parler et d'écrire. Les grands écrivains de l'antiquité grecque et latine, et les grands écrivains qui depuis la Renaissance *se sont formés à leur école, voilà les maîtres du goût, de l'art et du style. Eux seuls peuvent servir de modèles à la jeunesse, car eux seuls ont aimé, compris, cultivé l'art pour l'art lui-même; eux seuls ont laissé des monuments où sont réunies et fondues harmonieusement l'éternelle vérité du fond et l'éternelle beauté de la forme. Eux seuls ont déployé dans leurs écrits une richesse, une étendue, une variété qui répond à la richesse, à l'étendue, à la variété de l'esprit humain; eux seuls ont mérité que le bon sens et la tradition séculaire aient identifié leur génie avec le génie de l'humanité même, en donnant aux lettres anciennes le nom significatif et glorieux de lettres* humaines (humaniores litteræ). *Eux seuls, eux tous ensemble, sont la lumière, la splendeur et la vie de la civilisation moderne et de toute civilisation possible.* La preuve, c'est que la lumière disparaît du monde au cinquième siècle avec la littérature ancienne, et qu'elle y reparaît avec elle au quinzième siècle.

En fait, il n'y a pas d'autre littérature que celles des trois grands siècles qui ont des noms consacrés dans l'histoire. Dans deux chapitres curieux, M. Charpentier entreprend de remettre en honneur la littérature du troisième siècle, et il montre l'influence que les auteurs de cette époque, c'est-à-dire les Pères de l'Église, ont exercée sur nos grands écrivains du dix-septième siècle. Nous ne contestons nullement cette influence. Il est certain que Bourdaloue, Bossuet, Fénelon et Massillon avaient beaucoup lu, beaucoup étudié les Pères de l'Église; ils en ont extrait la pensée, la moelle chrétienne, en lui donnant le tour et la forme antique, et c'est précisément ce mariage de l'art ancien avec le fond de la morale évangélique qui fait toute la supériorité de nos grands écrivains sur ceux de Rome et d'Athènes. Toujours est-il que jusqu'à la Renaissance, cette littérature sacrée du troisième siècle est restée à peu près stérile. M. Charpentier, qui a fort bien expliqué pourquoi la littérature ancienne avait disparu pendant le moyen âge, n'a pas expliqué pourquoi la littérature du troisième siècle avait été frappée de la même éclipse. Pourtant, le flot des barbares une fois dompté, rien ne s'opposait à son essor; du troisième au dix-septième siècle, elle avait le

champ libre ; elle n'avait à craindre ni les censures canoniques ni les bûchers. Pourquoi donc n'est-elle pas sortie de ses limbes? Si cette littérature était douée de la même séve et de la même fécondité que la littérature ancienne, d'où vient que, pendant tant de siècles, elle n'a pas produit de monument que l'on puisse attribuer sans partage à son propre génie? D'où vient que la renaissance des lettres anciennes a été nécessaire pour la remettre en lumière? D'où vient qu'elle n'a pas eu son propre triomphe et sa renaissance? Voilà des questions qui méritaient d'être éclaircies.

M. Charpentier, qui sait concilier son admiration pour les Pères de l'Église avec son goût très-décidé pour la Renaissance, n'avait pas à la défendre contre les prétentions des nouveaux réformateurs qui ne s'étaient pas encore affichées au moment où il a publié son livre. En revanche, il s'attache à la justifier contre ceux qui lui reprochent d'avoir étouffé le génie original du moyen âge et arrêté le développement libre et spontané de la littérature moderne. C'est encore le cas de faire la même question que tout à l'heure. Par quel signe de vie, par quels monuments ce prétendu génie du moyen âge avait-il révélé sa puissance? Nous écartons le Dante qui, comme nous l'avons déjà dit, appartient autant à la Renaissance qu'au moyen âge. Comparées, soit à celles de l'antiquité, soit à celles des trois derniers siècles, les productions intellectuelles qui ont précédé la Renaissance se recommandent plutôt par leur intérêt historique, c'est-à-dire par un simple intérêt de curiosité, que par l'intérêt de l'art et du génie.

En philosophie, le moyen âge a produit la scolastique; en littérature, les romans de chevalerie et les chants des troubadours. Sans doute les saint Anselme, les Abeilard, les Roger Bacon, surtout les saint Bernard et les saint Thomas d'Aquin, ont été des hommes extraordinaires pour leur temps, et, si l'on veut, des hommes de génie ; mais quelle est la valeur littéraire des écrits qu'ils ont laissés? On peut en juger par le nombre des lecteurs qu'ils ont encore aujourd'hui. Les romans de chevalerie et les poésies provençales sont le produit d'une imagination naïve, ingénieuse et facile ; on y trouve les grâces de l'enfance; on y cherche en vain la force virile. Toute cette scolastique si lourde et

cette littérature si légère ont pour nous aujourd'hui le même genre d'intérêt que les médailles et les autographes, mais elles n'en ont presque pas d autre : comme œuvres d'art et de génie, ces monuments gothiques ne valent pas tous ensemble un dialogue de Platon ou un livre de l'*Énéide*. Pendant dix siècles, ce *prétendu génie du moyen âge n'a porté que des fruits sans saveur et sans beauté réelle ; il a fallu que le génie de l'antiquité soit venu le féconder pour donner naissance au génie de la littérature et de la civilisation moderne*. Nous le répétons, il n'y a que trois grands siècles, c'est-à-dire trois grandes ères intellectuelles, trois grands mouvements littéraires, et ces trois grandes époques procèdent les unes des autres. Quant au siècle auquel on a donné le nom de Léon X, il n'est que la Renaissance elle-même, c'est-à-dire un brillant trait d'union entre le moyen âge et les temps modernes, le berceau même de la civilisation qui se développe et qui fleurit depuis trois siècles.

L. Alloury.

NOTE 3.

*Observations sur l'*Iliade *et l'*Odyssée *d'Homère.*

Un étranger enlève la femme de Ménélas, frère d'Agamemnon, roi d'Argos. Celui-ci déclare la guerre à la patrie du ravisseur. Tous les rois de la Grèce prennent part à l'entreprise. A peine sont-ils arrivés devant les portes d'Ilion qu'ils se querellent. Agamemnon, irrité contre Achille, lui enlève de force sa femme, — Briséis, — et se rend coupable du même crime pour lequel des centaines de héros vont périr.

Il est vrai qu'Achille reproche à Agamemnon d'avoir enlevé Chryséis, et qu'il le force de rendre cette belle esclave à son

père, tandis que Briséis était elle-même une prisonnière de guerre enlevée à Minès. Toute la différence entre ces deux femmes consiste en ce que Chryséis était la fille du *prêtre* Chrysès, tandis que Briséis n'était que la fille du *roi* Minès.

Ce qui prouve que, même chez les Grecs, le prêtre était au-dessus du roi ; car Agamemnon rendit Chryséis à Chrysès et ravit Briséis à Achille. Le beau côté de cette histoire, c'est qu'Achille, roi des Myrmidons, n'oppose aucune résistance à Agamemnon, roi des Grecs, qu'il reconnaît comme son chef, tout en lui disant de dures vérités.

Chose singulière! Toute la guerre de Troie roule sur deux femmes, Hélène et Briséis ; l'une, enlevée par Pâris à Ménélas, l'autre, enlevée par Agamemnon à Achille, qui lui-même l'avait enlevée à son père après avoir tué son fiancé. Eh bien! ni l'une ni l'autre n'aime les ravisseurs. Hélène aime Hector, Briséis aime Patrocle. Hélène est cruellement franche avec Pâris En lui accordant la beauté d'un dieu, elle lui dit qu'il n'a pas l'âme d'un héros ; mais quand le cadavre d'Hector est rapporté par Priam, alors la divine Argienne éclate en sanglots et s'écrie : « Hector, ô de *tous* les frères le plus *cher à mon âme*, — car Alexandre (c'est Pâris) est devenu mon époux — (cette intercalation est très-significative) ; ah! que ne suis-je plutôt descendue chez Pluton. Déjà vingt ans se sont écoulés depuis que j'ai fui ma patrie, et jamais un reproche, une parole amère n'est échappée de tes lèvres. Et si dans nos palais l'un de mes beaux-frères, l'une des sœurs de mon mari ou Hécube elle-même m'outrageait, — Priam a toujours eu pour moi la bonté d'un père ; — toi, noble Hector, tu l'arrêtais par des paroles pleines de bonté, par des discours doux au cœur. Hélas! malheureuse, je pleure sur moi et sur toi ; car il n'est plus dans le vaste Ilion personne qui m'aime! » (Et Pâris?)

Briséis se laisse enlever à Achille sans dire mot, et n'a nulle action dans le drame. Mais quand les revers des Argiens la ramènent au camp des Myrmidons, elle y voit Patrocle mort. Alors c'est Homère qui raconte, alors Briséis, semblable à la blonde Vénus, se précipite sur lui en jetant un cri perçant. De ses mains elle meurtrit son sein attrayant, son cou délicat, son charmant visage, et, fondant en larmes, belle comme une déesse, elle s'é-

crie : « Patrocle, hélas! *ami le plus cher* à mon cœur, en quittant « cette tente, je te laissai brillant de jeunesse, et à mon retour, « ô héros! je te trouve sans vie. Ah! que mes malheurs s'enchaî- « nent sans fin ! Le jeune époux que m'avaient choisi mon père « et ma vénérable mère, je l'ai vu devant nos remparts déchiré « par l'airain aigu. J'ai vu le même jour succomber les trois « frères chéris que ma mère a enfantés. O Patrocle, tu voulais « arrêter mes pleurs lorsque l'impétueux Achille eut immolé « mon époux et détruit la ville du divin Minès; tu me disais « que le noble fils de Pélée me prendrait pour femme, me con- « duirait dans la Pithie sur ses navires et célébrerait les fêtes de « notre hymen au pays des Myrmidons. Et maintenant c'est sur « toi que je verse des larmes *qui ne tariront jamais*, héros plein « de douceur! » (Chant XIX.)

Pauvre Briséis! pauvre Achille!

Je ne sais pourquoi Agamemnon jure deux fois par tous les dieux que Briséis n'a jamais partagé sa couche. Les Grecs étaient coulants sur ce point. Ménélas, après la destruction d'Ilion, ramène Hélène et la réinstalle dans tous ses droits de reine et d'épouse. On n'a qu'à lire la description de l'arrivée de Télémaque dans le palais de Ménélas. Hélène est, comme toujours, la divine Vénus, la belle Argienne, et en position de femme de bien. Soit dit en passant, la belle Argienne avait alors quelque chose comme cinquante ans. A la prise de Troie, il y avait vingt ans qu'Hélène avait déserté le domicile conjugal; et quand Télémaque prit la résolution d'aller à Lacédemone demander à Ménélas des nouvelles de son père, l'herbe poussait depuis dix ans dans *campos ubi Troja fuit*.

Ne donnons que dix-sept ans à Hélène au jour de sa fuite, l'addition présente encore un total respectable de quarante-sept ans. Homère a beau dire, la divine Argienne ne laisse à l'esprit que l'image d'une femme bien conservée.

La moralité des femmes grecques était à peine supérieure à celle des déesses de l'Olympe. Pas un des rois revenus de la guerre de Troie — à l'exception d'Ulysse — ne retrouva son foyer pur. Ménélas n'est pas aussi malheureux qu'Agamemnon son vengeur. Homère se plaint de cette infidélité presque univer-

selle. Il lance un trait de vaudeville même contre Pénélope. Voici ce que dit Télémaque à Minerve :

« O mon hôte ! je te répondrai sans détour. Ma mère m'a dit que j'étais le fils d'Ulysse ; mais moi, je l'ignore. *Qui de nous est certain de son origine?* » (Chant I de l'*Odyssée*.)

Cela est leste dans la bouche d'un fils, et à propos de la plus honnête femme du temps. Il est vrai que si Ulysse avait tardé d'un jour, Télémaque aurait eu un beau-père. Quelle différence entre les femmes d'Homère et les femmes de la Bible. Il est à remarquer que lorsque la Bible rapporte une histoire scandaleuse de femme, la punition suit de près le crime. Dans cette expiation se trouve le cachet divin. La véritable immoralité consiste dans l'impunité du vice. D'ailleurs, toute comparaison entre Homère et la Bible est un blasphème. L'admettre seulement prouve la plus grande mauvaise foi, la plus profonde ignorance. L'Olympe d'Homère est la cour du roi Pétaud. Jupiter est une espèce de schaabaham entouré de favoris et de favorites, d'intrigants et d'intrigantes, qui tous cherchent à l'exploiter aux dépens du bon ordre. Dans leurs demandes il n'est pas question de justice, mais de faveur. Il n'est stratagème qu'ils n'emploient pour arracher au maître un privilége nuisible à autrui. Junon elle-même, qui seule, selon l'observation de Jupiter, a le droit d'être de mauvaise humeur, s'ingénie à tromper son divin époux. Elle le grise et profite d'un retour de tendresse pour lui arracher un blanc seing.

Quand Jupiter voyage, il fait arranger son char, prend son fouet d'or et ne dédaigne pas d'attacher lui-même ses chevaux au râtelier. Les intrigues, pendant ce voyage, vont leur train ordinaire. Encore, s'il n'y avait que des intrigues ! Les dieux et les déesses ne s'en tiennent pas là. Ils se débitent le catéchisme poissard, ils font le coup de poing, se pochent les yeux avec des éclats de rocs. Si un immortel pouvait mourir, l'Olympe serait désert au bout du dixième chant. Aux injures et aux coups succèdent les goguenardises. Le pauvre Vulcain est le point de mire à tous les brocards célestes, et pourtant ceux qui se moquent de lui se trouvent dans le même cas. Jupiter souille tous les ménages et seul est respecté. Quant aux autres dieux, pas un n'est capable de se venger aussi artistement que Vulcain : lui, du moins, constate le flagrant délit et fait venir le commissaire. Malheureu-

sement l'Olympe prend fait et cause pour Mars ; Jupiter lui-même ordonne au mari trompé, son propre fils, de lâcher prise et de délivrer son rival, et aussitôt, à la barbe des dieux et du mari, Mars s'envole avec la déesse adultère Belles leçons pour des bacheliers !

On peut rire de ces farces ; les comparer à la divinité de la Bible, comme l'ont fait d'illustres lettrés, c'est un acte de folie digne de Charenton. Homère n'a-t-il pas tout simplement voulu écrire une satire en décrivant l'Olympe? Il est à remarquer que pour toute chose humaine ce grand poëte a le sentiment du juste et de l'injuste beaucoup au-dessus des mœurs de son époque. On n'a qu'à lire les dernières scènes de l'*Odyssée*, où il est souvent question *des bons* et *des méchants*, ou la chaste scène entre Ulysse et Nausicaa, qui est son chef-d'œuvre. Il blâme la trop grande cruauté de l'impétueux Achille, il fait dire de dures vérités à Agamemnon ; il donne à Hélène des repentirs longtemps avant la prise de Troie. Priam est un modèle de vertus domestiques. Comment se fait-il que ce même poëte, dès qu'il touche au ciel, perd tout sentiment de justice et fait tout passer sous la loi de l'arbitraire et de la bonne ou mauvaise humeur de Jupiter ? Les dieux d'Homère sont vindicatifs. Ils ne pardonnent jamais une faute, un manque d'égards ; ils savourent la fumée des hécatombes et vengent les affronts faits à leurs favoris. Mais jamais ils ne sont ni bons ni justes, jamais il n'est question des récompenses de la vertu ; jamais ils ne décernent la victoire au plus juste ; tout au plus la victoire de l'un est le châtiment de l'autre. Homère décrit bien le royaume de Pluton. Ulysse parle aux ombres, qui, à leur tour, lui racontent leurs aventures. Mais il n'est question ni de châtiment ni de récompense. Tel est le sort de l'un, tel est le sort de l'autre, tous *s'ennuient*. Ce mot se trouve en toutes lettres dans Homère. Il appelle l'éternité un *royaume ennuyeux*. Pour lui, la mort est le mot dernier et suprême de toute vie humaine. Comment alors coordonner avec ce système le poëme héroïque de l'*Iliade?* Est-il possible que des milliers d'hommes quittent leur patrie, leurs femmes et leurs enfants, aillent se faire tuer sous les murs d'Ilion, uniquement pour venger l'affront d'un Ménélas, héros médiocre, quoique bonhomme ?

N'est-ce pas une ironie contre le ciel, cette parole de l'âme d'Achille, adressée à Ulysse descendu chez Pluton? Celui-ci lui ayant dit de ne pas se plaindre d'avoir subi le trépas après avoir été le plus grand des héros : « Noble Ulysse, s'écrie Achille transfiguré, ne flatte pas un mort. J'aimerais mieux être le mercenaire d'un homme voisin de la pauvreté, à peine assuré de sa subsistance, que de régner sur tous ceux qui ne sont plus. Mais parle-moi de mon noble fils. S'élance-t-il aux combats? » C'est bien la peine d'avoir été le divin Achille pour envier le sort d'un goujat vivant! Puisqu'il aime tant la vie, pourquoi est-il allé venger le ridicule affront de Ménélas? Que lui a fait Hector? Ce n'est pas lui qui lui a enlevé Briséis. A quoi bon tant de bruit pour rien, puisque le ciel n'est qu'une duperie ennuyeuse?

Comment! Achille mort s'adresse à Ulysse vivant pour avoir des nouvelles de sa femme et de son fils? Les morts n'ont donc plus aucun rapport avec les vivants? Ils ne peuvent rien pour eux. Ils ne savent pas même ce qu'ils font. Le bonheur de l'homme est donc exclusivement dans la vie! Un homme mort ne vaut pas plus qu'un animal crevé. Il vaut moins, car l'animal n'est pas condamné à s'ennuyer éternellement dans le royaume des ombres. Quelle philosophie! quelle religion!

Un autre épisode plaisant de la description des Champs-Élysées, c'est la bouderie d'Ajax. Ulysse veut lui parler; mais comme, dans les jeux ordonnés par Achille après la mort d'Hector, Ulysse, compétiteur d'Ajax, l'a emporté sur lui, Ajax ne pouvant oublier cette honte, le boude, lui tourne son ombre de dos et se mêle dans la foule des âmes communes. Qu'on s'étonne après cela de l'esprit vindicatif des Grecs. Achille est bien sauvage envers Hector; il sacrifie de sa main douze prisonniers troyens sur le cadavre de Patrocle; il passe une courroie à travers les muscles des jambes d'Hector, l'attache à son char et le traîne dans la poussière aux acclamations des Argiens.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce butor d'Ajax, qui même mort ne pardonne pas à Ulysse d'avoir mieux su que lui tendre un arc et lancer un javelot.

Est-ce que le sage et tempérant Ulysse lui-même ne pardonne pas aux morts? Il ne voit pas une âme du camp des Troyens. Cependant les Troyens ont le même ciel que les Argiens. Ils ado-

rent comme eux Jupiter et Junon, Mars et Vénus, Mercure et Diane, Neptune et Thétis. La haine subsiste par delà la vie. C'est un petit dédommagement aux ennuis de l'éternité. Certes, il y a des parties admirables dans l'*Iliade* et l'*Odyssée;* les scènes pastorales surtout sont ravissantes. Mais cinquante Iliades, cinquante Odyssées sont un vain et frivole verbiage à côté de la première ligne de la Bible. « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Dieu dit que la lumière soit, et la lumière fut. » Là est Dieu, grand, bon, puissant, juste, Dieu enfin sans aucun adjectif humain.

Quant aux héros humains d'Homère, le plus grand, Achille, est un véritable sauvage avec un chapeau de plumes, non-seulement vis-à-vis de David, mais même vis-à-vis de Gédéon et de Josué.

Alexandre Weill.

*Publié dans l'*Univers, *4 juin 1852.*

A propos de certaines apologies de l'antique.

Il ne faut pas nous y tromper, les apologies bientôt ne manqueront pas plus pour la politique de l'antiquité et pour ses mœurs que les panégyriques ne manquent pour sa théologie ou son esthétique. Un des plus tristes et des plus dépravés écrivains de notre temps, parmi ceux qui ont fait autre chose que des romans, a bien laissé tomber des paroles de louange sur un Antinoüs! Des vices que non-seulement la religion et la morale, mais un reste d'honnêteté populaire profondément enracinée dans la population, du reste, corrompue de nos grandes villes, repousse encore avec énergie et avec dégoût, ces vices commencent à trouver des apologistes chez les écrivains. En effet, je n'ai pas besoin de dire, mais il faut

rappeler combien ces désordres tenaient immédiatement à ce système d'esthétique et de théologie charnelle que l'on nous vante. Socrate pas plus que Platon, Virgile pas plus que Cicéron, pas un philosophe, pas un sage, pas un grand homme, n'y a échappé. Ils s'en glorifient même : Platon, dans son banquet, en donne la théorie ; Sparte, Thèbes, presque tous les États, les font entrer dans leur politique, et le naïf Plutarque, le bon Plutarque, l'honnête Plutarque, comme il est convenu de l'appeler, écrivant sur l'éducation des enfants, ajoute ces paroles qui font frémir et qui me semblent au-dessus de tout le reste : « Sur ce qui me reste à dire, je suis « fort embarrassé ; je suis comme dans une balance « qu'un léger poids fait alternativement pencher vers la « droite ou vers la gauche. Quand je vois, en effet, des « pères de famille austères, durs, ne croyant qu'à eux-« mêmes, qui tiennent à injure de telles relations et pré-« tendent en préserver leurs enfants, alors je n'ose, en « vérité, conseiller ce qu'ils désapprouvent si fort ; mais « quand je vois, d'un autre côté, Socrate, Platon, Xéno-« phon, Eschine, Cébès, et tout le chœur de ces sages qui « ont approuvé ces mœurs, et n'en ont pas moins con-« duit les jeunes gens à la sagesse, à la vie publique, à « la vertu, je deviens tout autre ; je cède au désir d'imi-« ter tant de grands hommes. » Je demande pardon au lecteur de cette citation ; il faut pourtant montrer quelquefois, dans sa nudité, ce honteux enivrement de la nature humaine, qu'on prétend nous donner pour le comble du génie et de la raison...

Fr. de Champagny, *du Germanisme et du Christianisme.* (*Correspondant*, 10 nov. 1850, p. 133, 134.)

Après ce passage, où M. de Champagny flétrit les infamies dont il demeure de trop nombreux vestiges dans les classiques païens, même expurgés, il est utile de reproduire les paroles d'un moraliste fort vanté, et qu'on appelle le grand Nom des Lettres anciennes. Voici quels étaient les principes de Cicéron en matière d'éducation. On jugera s'il est bien nécessaire que les jeunes gens se forment à une telle école pour devenir des *hommes estimables, solidement vertueux et vraiment chrétiens*.

« ... Il serait bien aisé à Cœlius de se justifier s'il avait affaire à un père doux et indulgent. Sur quel article serait-il embarrassé?... Mais, dira-t-on, est-ce donc là votre morale? Est-ce ainsi que vous formez la jeunesse? Le père a-t-il placé cet enfant auprès de vous (1), et vous l'a-t-il confié *ut in amore et voluptatibus adolescentiam collocaret*, pour que vous devinssiez vous-même l'apologiste d'une telle dépravation ? Juges, si jamais il s'est trouvé un homme d'une âme assez forte, d'une vertu assez rare, pour mépriser toutes les voluptés, pour consacrer tous les moments de sa vie au travail du corps et aux contentions de l'esprit, un homme enfin pour qui le repos, le délassement, les goûts des jeunes gens de son âge, les jeux et les festins fussent sans attrait, qui ne connût d'autre besoin que la gloire et l'honneur, j'ose prononcer qu'un tel homme a reçu en partage des *qualités qui surpassent la nature humaine*. Tels furent sans doute les Camille, les Fabricius... Mais ces vertus ne vivent plus dans nos mœurs... même chez les Grecs, ce peuple savant qui, sans avoir la force d'exercer ces vertus sublimes, avait du moins le *talent d'en parler* et d'en écrire dans les termes les plus magnifiques (*scribere honeste et magnifice licebat*)... C'est que la nature nous offre une foule d'enchantements capables de surprendre et d'*endormir* la vertu (*quibus sopita virtus conniveret*) : elle ouvre aux jeunes gens plusieurs routes glissantes, où ils ne peuvent ni entrer ni marcher sans faire quelque chute (*vix posset*) ; elle nous présente l'agréable variété de mille séductions qui pourraient

(1) Cœlius Rufus avait été l'élève de Cicéron et de Crassus.

égarer l'âge le mieux affermi par l'expérience. Si donc vous rencontrez par hasard un homme pour qui la beauté n'ait point de charmes (*aspernetur oculis pulchritudinem rerum*), qui ferme tous ses sens à toutes les jouissances (*omnem suavitatem*), peut-être quelques personnes, avec moi, le regarderont comme le favori des dieux, mais les autres ne verront en lui que l'objet de la colère céleste (*huic homini ego* FORTASSE *et pauci, deos propitios*, PLERIQUE AUTEM IRATOS *putabunt*).

Laissons donc cette route solitaire, couverte aujourd'hui de ronces et d'épines (*hæc deserta via et inculta, atque interclusa jam frondibus et virgultis, relinquatur*) ; ACCORDONS QUELQUE CHOSE A L'AGE (*detur aliquid ætati*) ; QUE LA JEUNESSE AIT UN PEU DE LIBERTÉ (*sit liberior*) ; ne refusons pas tout AUX PLAISIRS (*non omnia* VOLUPTATIBUS *denegentur*) ; que cette raison *exacte et rigide* ne domine pas toujours ; que l'*ardeur du désir et la volupté* en triomphent quelquefois (VINCAT ALIQUANDO *cupiditas voluptasque rationem*), pourvu que nous sachions les retenir dans de justes bornes ;... qu'enfin, après avoir cédé aux vains plaisirs de leur âge, ils reviennent aux affaires domestiques... en sorte qu'on puisse dire qu'ils ont été *dégoûtés par la jouissance* (SATIETATE ABJECISSE)... Si je voulais, combien ne citerais-je pas de personnages distingués, à qui l'on peut reprocher une jeunesse TROP LIBRE (*nimia libertas*)... J'ose avouer les faiblesses (QUÆDAM) de Cœlius... »

PRO M. CŒLIO, trad. Guéroult ; Coll. Nisard ; Cic. t. III, p. 125, 126, ch. XVI, XVII, XVIII et XIX.

(***Extrait de la Revue de l'Enseignement chrétien*, t. I, p. 345.**)

NOTE 4.

Julien venait de rendre deux édits, l'un qui chassait de l'armée tous les chrétiens ; l'autre qui les excluait de l'administration et du gouvernement des provinces. Continuant le même système, il fit paraître, le 15 juillet de

l'an 362, un nouveau décret, par lequel il ordonnait aux municipes de toutes les villes de l'empire de lui faire connaître les professeurs des écoles publiques, se réservant à lui seul le droit de les autoriser après s'être assuré de leur *moralité* et de leur *capacité*.

La même année, voulant manifester clairement sa pensée, il publia la fameuse lettre explicative de son décret, et dans laquelle il défend aux chrétiens, non pas d'*étudier*, mais d'*enseigner* les auteurs païens (1).

Doctrinam rectam esse arbitramur, non verborum linguæve magnificum et exquisitum sonum sed mentis bene constitutæ sanam affectionem, et veras certasque de bonis et malis, honestis et turpibus sententias. Quare quisquis aliud sentit, aliud suos discipulos docet; is tantum videtur a scientia, quantum a probitate abesse. Ac si de parva re sit linguæ animique dissensio : in hoc ipso etiam est improbus, tametsi modum non excedat sceleris magnitudo. Sin vero in maximis rebus aliud sentit, contraque ac sentit docet : nonne hæc cauponum, non dico bonorum, sed nequissimorum vita est? Quippe cum id maxime doceant, quod maxime malum existimant, fallentes atque inescantes eos laudibus, quibus cum sua, ut arbitror, mala commutare volunt. Quamobrem omnes, qui quidvis docere profitentur, bonis moribus esse debent neque opiniones novas et a sensu populari abhorrentes afferre; sed in primis tales esse debent, qui adolescentes in veterum scriptis instituunt, sive sint rhetores, sive grammatici, et præcipue sophistæ, qui non solum verborum, sed etiam morum magistros se esse volunt, et ad se philosophiam de administrandis rebus publicis pertinere contendunt : hoc verum sit ; nec ne in præsentia omitto.

Laudo eos, quod doctrinam tam præstantem expetant, plus certe laudaturus, si non mentirentur, neque se ipsi refellerent, dum aliud sentiunt, aliud discipulis tradunt. Quid? Homerus, Hesiodus, Demosthenes, Herodotus, Thucydides, Isocrates, Lysias

(1) Cette lettre est la XLIIe. — Voir Ammien Marcellin, lib. XXII, c. x; Thomassin, *Methode d'enseigner les poëtes*, préface.

deos habent doctrinæ suæ duces et auctores. Nonne eorum alii Mercurio, alii Musis sacros se esse arbitrantur? Quare absurdum est, qui horum libros exponunt, deos vituperare, quos illi coluerunt. Neque tamen quia id absurdum puto, idcirco eos discipulorum causa sententiam mutare jubeo : verum do optionem, ut ne doceant quæ non bona esse censent sin docere malunt; doceant re ipsa primum, et persuadeant discipulis, neque Homerum, neque Hesiodum, neque quemquam eorum quos interpretati sunt, quosque impietatis, amentiæ et erroris erga deos condemnarunt, talem esse. Nam alioqui cum ex eorum scriptis alantur, mercedemque capiant; avarissimos plane et sordidissimos se fatentur, si paucis drachmis id facere sustineant. Atque hactenus quidem multa erant quæ eos templorum aditu prohiberent; et timor undique impendens excusabat, quo minus de diis verissimæ sententiæ explicarentur, nunc autem cum deorum munere atque concessione, libertare potiamur; absurdum mihi videtur, ea homines docere quæ non bona esse arbitrentur. Quod si in iis quæ docent, et quorum quasi interpretes sedent, sapientiam esse ullam arbitrantur : studeant primum illorum erga deos pietatem imitari. Sin in deos sanctissimos putant ab illis auctoribus peccatum esse : eant in Galilæorum ecclesias, ibique Matthæum et Lucam interpretentur, quibus vos obtemperantes, a sacris abstinere jubetis.

Cupio ego et aures et linguam vestram (sicut vos loqueremini) renasci in his rebus, quarum utinam et ego sim semper particeps et omnes qui me diligunt. Doctoribus quidem et præceptoribus communis hæc lex statuatur : adolescentes enim, qui ire volent, minime prohibentur. Iniquum siquidem fuerit, pueros adhuc ignaros quo se vertant, ab optima via rejicere, ac metu coactos ad patria instituta deducere. Quamquam autem verum erat istos tamquam impotentes et insanos etiam invitos ac repugnantes curare : attamen liceat omnibus per nos isto morbo detineri : docere enim amentes, non punire opus est.

Hactenus Juliani imperatoris edictum; quo etsi christianos omnes a docendo revocat, non tamen adolescentes prohibet a

discendo. Hæcque omnia eo consilio, quod christiani docentes, ex gentilibus auctoribus deorum inanem prorsus esse cultum, argumentis pluribus demonstrabant; adeo ut eos sic interpretari nihil aliud esset, quam adolescentes vera religione imbuere, et a gentilicia superstitione penitus dimovere : quos sic simul imbutos perfacile erat ad christianam fidem amplexandam adducere : quibus si iidem illi carerent magistris, et gentiles auctores a gentilibus doctoribus magno deorum præconio explicatos acciperent; fieret, ut eorum cultui addicerentur, retinerentque firmiter quod pueri didicissent (1).

On peut voir, au même endroit, la réfutation péremptoire que fait le savant cardinal des interprétations contraires données à ce décret.

J'ajoute 1° que, pour soutenir la prétendue défense d'*étudier* les auteurs païens, Hermantius, dans la *Vie de saint Basile*, est obligé de supposer un autre décret, dont personne n'a jamais entendu parler; j'ajoute 2° que saint Augustin, qui, dans la *Cité de Dieu*, liv. XVIII, 52, semble trouver au décret un sens plus étendu, revient à l'avis de Baronius, dans les *Confessions*, liv. VIII, 5, où il dit, en parlant de Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome, et démissionnaire par suite du décret de Julien : « Sed ubi mihi homo tuus Simplicianus de Victorino ista narravit, exarsi ad imitandum; ad hoc enim et ille narraverat : posteaquam vero et illud addidit, quod imperatoris Juliani temporibus lege data prohibiti sunt christiani *docere* litteraturam et oratoriam : quam legem ille amplexus, loquacem scholam deserere maluit quam verbum tuum, quo linguas infantium facis disertas.

Il vient de nous tomber entre les mains une Note assez curieuse et qui ne manque pas d'intérêt pour la question présente. A la Note étaient joints des matériaux consi-

(1) Baron., ann. 362, n. CCLIX.

dérables, destinés à lui servir de développement et qui pourraient former une longue dissertation sur cette matière.

La Synagogue défendant d'enseigner et de lire les auteurs grecs, parce qu'ils renferment des maximes contraires à la religion révélée et aux bonnes mœurs.

Cette défense est d'une époque antérieure à l'établissement de l'Église.

La Synagogue ancienne était toute catholique ; en d'autres termes, elle renfermait en germe le pur catholicisme, et l'on ne découvre dans ses traditions orales aucune trace des erreurs des diverses branches retranchées de l'arbre de vie qui est l'Église de Jésus-Christ. Ce point, prouvé d'une manière incontestable par des textes authentiques, rapportés dans l'*Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, est pour nous comme un article de foi. C'est pourquoi saint Augustin ne craint pas de dire : Res ipsa quæ nunc christiana religio nuncupatur, erat et apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quousque ipse Christus veniret in carne : unde vera religio, *quæ jam erat*, cœpit appellari christiana, etc. (Retract. I, xiii, 3.)

La Synagogue moderne continue de se trouver du côté de la vraie Église contre les hérésies et schismes de toute espèce, tant qu'il ne s'agira pas des deux articles qui la séparent du christianisme : Jésus-Christ notre Seigneur avec la Loi nouvelle, et l'abrogation de la loi typique de Moïse.

Les citations suivantes prouveront, si je ne me trompe :

1° Que la Synagogue prescrit que l'éducation des jeunes Hébreux soit *exclusivement religieuse*, c'est-à-dire qu'on n'emploie dans leur instruction que la Bible et les livres des docteurs d'Israël ;

2° Qu'elle défend au père de famille, sous peine de malédiction, d'enseigner à ses enfants la philosophie et la littérature profane des païens, nommément *des Grecs* (1), parce que leurs

(1) A l'époque où fut rendu ce décret, les Romains étaient connus dans l'Orient

livres *nuisent à la vraie foi et corrompent la pureté des mœurs;*

3° Qu'elle prononce l'exclusion du salut éternel, חיי עולם הבא, contre tout individu d'Israël qui se livrerait aux mêmes études *profanes.*

Étaient seuls exceptés de cette disposition : 1° les principaux rabbins, spécialement les membres du grand Sanhédrin, parce qu'ils avaient à réfuter les *doctrines perverses* des païens et à en garantir les *fidèles croyants;* 2° ceux attachés à la cour d'un souverain, parce que c'eût été pour eux un grand inconvénient de ne pas connaître les livres des écrivains grecs, attendu qu'à l'époque où furent publiées ces défenses, on s'en entretenait habituellement à la cour des princes païens. Mais cette exception n'allait pas jusqu'à la permission de faire de ces études profanes son occupation constante et principale.

J'ai dit que l'éducation des Hébreux était exclusivement religieuse. Le cours des études était réglé par la Synagogue même, ainsi que nous le lisons dans la *Mischna*, chap. v du traité *Abot.* Il était divisé en trois classes, dont chacune avait ses subdivisions. 1re classe : le texte de la Bible; on y ajoutait, pour les enfants les plus avancés, quelques commentaires rabbiniques et des passages choisis du rituel שולחן הערוך. 2e classe : le texte de la *loi orale*, c'est-à-dire de la tradition contenue dans la *Mischna,* laquelle fixe invariablement le sens des préceptes de la *loi écrite* de Moïse. On l'appelle *loi orale* parce qu'autrefois on ne pouvait la transmettre qu'oralement. 3e classe : étude de la Ghemara du Talmud, laquelle sert d'explication et de développement du texte *mischnique.*

Buxtorf atteste, dans sa *Synagoga judaica,* cap. vii, que, de son temps, cette marche continuait à être scrupuleusement observée parmi les Juifs. Telle était encore, au commencement de ce siècle, l'éducation de la jeunesse israélite; celle de M. Drach, ainsi qu'il le rapporte dans son *Harmonie,* celle de l'abbé Liberman, fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et

par les succès de leurs armes, et nullement par leurs livres. C'est pourquoi on ne voit pas mentionnés dans cette défense les auteurs *latins.*

Les trois décrets que je rapporte remontent à une époque antérieure à l'établissement de l'Église chrétienne. Plusieurs des rabbins que je cite comme ayant parlé de ces décrets appartenaient à ces temps antiques.

de tant d'autres, qui ont eu le malheur de naître et de grandir au sein du judaïsme (1).

Le jeune Saul de Tarse, assis aux pieds de Gamaliel, n'apprenait à expliquer ni Platon, ni Pindare, mais bien la loi sainte de ses pères. Secus pedes Gamalielis eruditus juxta *veritatem paternæ legis*.

Talmud de Babylone, traité *Baba-Kamma*, fol. 82, verso, et fol. 83, recto; item, traité *Sota*, fol. 49, v.; item, traité *Menahhot*, fol 64, v. : « Les Pères de la Synagogue, réunis en assemblée sanhédrinale, prononcèrent : Maudit soit l'homme qui fait apprendre à son fils la *science des Grecs*. » ארור האדם שילמד את בנו חכמת יונית.

Talmud de Jérusalem, traité *Pea*, chap. I; item, traité *Aboda-zara*, chap. II, § 2 : « Des personnes ont demandé à Rabbi Josué : Peut-on faire apprendre à son fils la *science des Grecs?* Il leur répondit : On ne le peut qu'*à une heure où il n'est ni jour, ni nuit.* »

Glose de Salomon Yarhhi, dans le Talmud de B., traité *Menahhot*, fol. 99, v. : « Cette réponse équivaut à une défense absolue : en aucun temps, car pareille heure ne se rencontrera jamais. »

Maintenant, si nous voulons savoir ce que la Synagogue entend par la *science des Grecs* ou *science grecque*, חכמת יונית, ses docteurs les plus accrédités vont nous l'apprendre.

1. R. Salomon Edels, inséré dans le livre *En Iacob*, traité *Hhaghiga*, chap. II : « Ils ont défendu la *science des Grecs*, parce que ce sont des livres qui *entraînent leur lecteur dans l'incrédulité religieuse*. » משום דמשכה למינות.

2. R. Obadie de Bartenora, sur la *Mischna*, et la glose *Penè-Mosché*, sur le Talmud de J. : « Défense de lire les *livres du dehors*, בספרי החיצונים, comme, par exemple, les livres d'Aristote, le Grec, et ceux des autres écrivains de sa nation. On doit y comprendre aussi leurs chants poétiques et érotiques, leurs récits amoureux. » ובשירים של עגבים ודברי חשק.

3. R. Azaria, fol. 30, r., d'après Rabbenu Haï, dont les paroles

(1) Je ne puis passer sous silence une remarque importante. Depuis l'époque dont je parle, c'est-à-dire depuis le commencement de notre siècle, vers la Restauration, les Juifs entraînés par le *progrès des lumières* font suivre à leurs enfants les cours *classiques*. Qu'en est-il résulté? La chose la plus naturelle. Ceux d'entre eux qui ont reçu une éducation *libérale* ne croient plus à aucune révélation, sont incrédules et ne font pas le moindre acte de religion. La foi des Juifs, si obstinée autrefois, s'éteint de plus en plus.

sont rapportées dans les Réponses (Responsa ad quæsita) du *sage* Bar-Scheschet : « Ce que défendent les Pères de la Synagogue, ce sont les livres nuisibles à la foi, ספרי המינים, tels que ceux des philosophes (grecs) déjà mentionnés, lesquels, par leurs principes mensongers et leurs faux raisonnements, conduisent à l'incrédulité et à la perdition, dépravation des mœurs. » שהם מביאים ברעותיהם הכוזבות וראיותיהם המדומות למינות ואבדון.

4. Le même rabbin, ibid. : « Dans le présent ouvrage, je n'aurai garde de copier des livres grecs ce qu'ils renferment de contraire à la loi divine ou ce qui pourrait, de quelque manière que ce soit, *te faire décliner vers de mauvaises actions :* absit !

5. *Thocephot Yom-Tob* sur la *Mischna* 22, chap. v du traité *Abot* : « Ne va pas t'imaginer qu'en lisant les livres des Grecs tu pourrais y puiser des principes de morale et des règles de se bien conduire ; c'est pourquoi nos sages nous avertissent que la *seule loi de Dieu* donne cet enseignement salutaire. » שאין לך מדה טובה הימנה.

Talmud de B. traité *Hhaghiga*, fol. 15, v. : « Pourquoi *Elisée l'autre* a-t-il été damné après sa mort (1) ? Parce que sa bouche n'avait cessé de répéter des chants grecs. On raconte de lui que, se trouvant à l'école des rabbins, il lui est arrivé plus d'une fois de laisser tomber de ces sortes de livres qu'il tenait cachés dans son sein. » (D'après le texte inséré dans le livre *En Iacob.*)

Talmud de B., traité *Menahhot*, fol. 99, v : « Ben-Dimma a proposé cette question à R. Ismaël : Moi, par exemple, qui ai appris la loi de Dieu tout entière, puis-je maintenant m'adonner à l'étude de la science grecque ? R. Ismaël lui récita ce verset : *Que ce livre de la loi ne quitte pas ta bouche* (tes lèvres), *et tu le méditeras jour et nuit.* (Josué, I, 8.) Trouve moi, continua-t-il, une heure qui ne soit ni du jour ni de la nuit, et je t'autoriserai à la consacrer à l'étude de la science grecque. »

Même Talmuld, traité *Sanhédrin*, fol. 90, r. : « Celui qui étudie les livres contraires à la foi est compris dans la classe des individus privés du salut éternel. »

Tous les docteurs juifs déclarent ici unanimement qu'au nom-

(1) Voilà bien le *jugement particulier*.

bre des livres impies, désignés dans ce texte par *livres du dehors*, sont compris ceux des Grecs païens. Le Talmud signale nommément, et comme exemple, *les livres* המירם. Ce terme en caractères hébreux est expliqué de diverses manières. Bartenora: « Livres des mécréans, livres ainsi nommés parce qu'ils mettent le mensonge à la place de la loi de vérité. » (1) Maïmonide explique ainsi ce mot : « Livres que Dieu veuille écarter et faire disparaître du milieu des choses existantes. » Cette interprétation prouve que Maïmonide lisait הסירם.

Il est notoire que les rabbins qui vivaient vers l'époque de la ruine du second temple, avant et après, et dont les décisions furent recueillies plus tard dans la *Mischna* et la *Ghemara*, avaient adopté beaucoup de mots de la langue grecque, alors dominante dans tout l'Orient. Les rabbins des siècles postérieurs, ignorant cette langue, parce qu'elle avait cessé d'être universellement parlée, prirent le change et croyaient que c'étaient des mots hébreux. Ils cherchaient à leur donner une signification hébraïque. Témoin, entre autres, le mot אסטנים, qui est visiblement le ἀσθενής des Grecs, et auquel les rabbins des dixième et onzième siècles s'efforcent de prêter une signification hébraïque. Telle est ici l'erreur d'Obadie de Bartenora et de Maïmonide; car notre mot est un nom propre grec. Aussi R. Nathan, auteur du *Aruch*, qui lisait dans son exemplaire du Talmud המירם, dit-il qu'on doit prononcer *Homeros*, et qu'il s'agit dans notre texte des livres d'Homère. Sans doute, Homère n'est pas mal choisi pour donner une idée de la morale dépravée des Grecs; mais, pour graphier ce nom en hébreu, il aurait fallu un ו après le מ. Il est hors de doute que la seconde lettre de ce mot était un ס, comme l'avait Maïmonide dans son manuscrit. Nous aurons alors הסירם, Ἡσίοδος, *Hésiode*. La théogonie de ce poëte n'est pas fort édifiante. Un trait suffit. Les femmes adultères, déesses et mortelles, y sont justifiées de cette manière galante, μιγεῖσα ἐρατῇ φιλότητι, *mixta jucundo amore*. Et puis, donnez à expliquer de pareilles turpitudes à des élèves dans la fougue de l'adolescence !

Je finis par quelques citations à l'appui de l'exception que j'ai indiquée plus haut.

(1) Il donne à ce mot une racine hébraïque qui signifie : *substituer une chose à une autre chose*.

Talmud de B., traité *Sanhédrin*, fol. 17, r., et traité *Menahhot*, fol. 65, r. : « Les membres du Sanhédrin doivent être versés dans « la science de la magie et dans la théologie des païens (1). » Ils avaient donc la licence de lire les ouvrages grecs qui traitaient de la magie et de la mythologie des païens; car, à l'époque du Sanhédrin, les Juifs ne connaissaient d'autres livres *profanes* que ceux des Grecs.

Ghemara du traité *Baba-Kamma*, folio 82 et folio 83, cité précédemment : « Question : Comment la science grecque peut-elle être défendue, puisque Rab disait : *Dans la Judée, au lieu du syriaque*, qui n'est qu'un dialecte corrompu, *on devrait parler ou la langue sainte ou le grec?* Réponse : Autre chose est la *langue grecque*, et autre chose la *science grecque;* c'est-à-dire ce qui est prohibé, ce n'est point la langue des Grecs, mais leurs livres pernicieux. » La *Ghemara* insiste : « Cette science grecque même, comment peut-elle être défendue, puisque R. Siméon, fils de Gamaliel, disait : Il se trouvait dans ma famille mille jeunes gens, dont cinq cents apprirent la loi sainte, et cinq cents la *science grecque?* Réponse : La famille de Rabban Gamaliel est dans une position exceptionnelle, comme attachée à la cour du souverain. En effet, il est enseigné que les Pères de la Synagogue ont permis à cette famille d'apprendre la *science grecque*, parce qu'elle vit à la cour. » La glose de Yarhhi ajoute : « Les courtisans qui demeurent au palais du souverain s'entretiennent habituellement de cette science, » c'est-à-dire des auteurs grecs. Nous sommes à l'époque de la puissance des Grecs en Orient.

Enfin, R. Azaria, au chapitre II, partie III de son livre *Meor-Ena-Yim*, cite un grand nombre de rabbins, et il aurait bien pu se nommer à leur tête, qui étaient très-versés dans la littérature et la philosophie grecques. Ils en tiraient, comme les premiers Pères de l'Église, des preuves en faveur de la religion révélée, en même temps qu'ils réfutaient les erreurs grossières du paganisme.

N***, *israélite converti.*

(1) Je suis ici le texte qu'avait R. Azaria, et qui diffère en cet endroit de celui du Talmud imprimé.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTES.

Paris. — Imprimerie Simon Raçon et Ce, rue d'Erfurth, 1.